

HISTOIRE
D'ANGLETERRE,

EN

FORME DE LETTRES

D'UN

SEIGNEUR À SON FILS.

Traduite de l'Anglois à l'usage des Ecoles.

Domestica facta. Hor.

VOL. II.

12 Fc

A LONDRES:

Imprimé par BAKER & GALABIN, dans INGRAM-COURT :

Et se vend

Par L'AUTEUR, chez Mr. WAGNEUX, CHURCH-STREET,
Soho; &

Chez Messrs. RICHARDSON & URQUHART, près de la
Bourse; Mr. NICOLL, No. 51, ST. PAUL'S CHURCH-
YARD; Messrs. BURNET, & ELMSLY, dans
le STRAND; & Mr. DE LA GRANGE,
dans GREEK-STREET, SOHO.

M,DCC,LXXVII.

19



TABLE DES MATIERES.

- L**ETTRE I. *Charles I.* Commencement de ses querelles avec son Parlement. Expédition infructueuse pour sauver la Rochelle. Meurtre du Duc de *Buckingham*. — — — Page 1
- LETTRE II. Révolte en Ecosse. Procédés arbitraires de *Charles*. Ses conséquences & la foiblesse. La Chambre des Communes lui résiste fortement. — — — — 9
- LETTRE III. Catastrophe du Comte de *Strafford*. Massacre d'Irlande. Démarches violentes du Parlement, qui veut imposer des loix à son Souverain, & changer la constitution de l'Etat. — 18
- LETTRE IV. Commencement de la guerre civile. Caractère de deux hommes célèbres, *Hampden* & *Faulkland*. Mort tragique de *Laud*, Archevêque de Cantorbéri. Le Prince *Rupert*, Général de l'armée royale, est défait à York. Le Roi en personne perd la fameuse & décisive bataille de Naseby contre *Fairfax* & *Cromwell*. Il se rend aux Ecoissois, qui le livrent à l'armée du Parlement. 26
- LETTRE V. Secte des Indépendans qui avoient *Cromwell* à leur tête. Divisions entre le Parlement & les officiers de ses troupes. *Charles* se sauve de sa prison, & retombe bientôt entre les mains de ses ennemis. Les Ecoissois prennent les armes en sa faveur, & sont défaits par *Cromwell*. Son procès & sa catastrophe. — — — — 38
- LETTRE VI. On supprime la monarchie, & l'Etat devient républicain. *Charles II.* reconnu par les Ecoissois, qui perdent la bataille de Danbar contre *Cromwell*. Ce Prince ramasse les débris de l'armée vaincue, & pénètre jusqu'à Worcester, où il est encore défait. Extrémités auxquelles il est réduit dans

T A B L E.

dans sa fuite. Guerre contre la Hollande. *Cromwell* chasse les membres du Parlement, & met fin à la République. — — — — 49

LETTRE VII. Cet homme extraordinaire est déclaré Protecteur, & gouverne en despote. Les Hollandois demandent la paix, & il leur donne la loi. Il s'unit avec la France, qui lui cède Dunkerque, après la prise de cette place. Son Amiral *Blake* se rend maître de la Jamaïque. Mort de *Cromwell*. Son fils *Richard* lui succède au Protectorat. Le Général *Monk* se déclare pour *Charles II.* & le rétablit sur le trône. — — — — 58

LETTRE VIII. *Charles II.* Procès des régicides. L'esprit de débauche succède au fanatisme, & le Roi en donne le premier l'exemple. Foiblesse de son gouvernement, & son ingratitude envers les amis de sa maison. Il déclare la guerre à la Hollande. Peste & incendie de Londres. Fameux Acte du Test. Prétendue conspiration des Jésuites. Autre plus réelle tramée par le Comte de *Shaftsbury*. *Charles* gouverne en monarque absolu, & ne convoque plus de Parlemens. Conjuration du Duc de *Monmouth*, des Lords *Russel* & *Grey*, de *Sidney*, &c. Mort de *Charles II.* — — — — 67

LETTRE IX. *Jacques II.* Révolte du Duc de *Monmouth*, qui périt à la fin sur un échaffaud. Efforts du Roi pour rétablir la Religion Catholique. Il fait renfermer à la Tour sept Evêques, à qui l'on fait ensuite le procès, & ils sont déclarés innocens. *Guillaume*, Prince d'*Orange*, vient au secours des Anglois opprimés par leur Souverain. *Jacques* prend la fuite & se retire en France. *Guillaume* & la Princesse *Marie*, son épouse, montent sur le trône. 79

LETTRE X. *Guillaume III.* & *Marie*. Révolte en Irlande, où les Catholiques se déclarent pour le Roi *Jacques*. Il est défait à la bataille de la Boyne, & repasse en France. Vains efforts de *Louis XIV.* pour le rétablir. Mort de *Jacques* à St. Germain en Laye.

Disputes

T A B L E.

Disputes entre <i>Guillaume</i> & son Parlement. Guerre de Flandres terminée par le Traité de Riswick. Mort & caractère de <i>Guillaume</i> .	—	90
LETTRE XI. La Princesse <i>Anne</i> lui succède. Guerre de la succession. Bataille d' <i>Hochstet</i> gagnée par le Duc de <i>Marlborough</i> & le Prince <i>Eugène</i> . Prise de Gibraltar & de Barcelone. Bataille de Ramillies.	101	
LETTRE XII. Union de l'Ecosse avec l'Angleterre. Perte de la bataille d' <i>Almanza</i> en Espagne. Célèbre affaire du Docteur <i>Sacheverel</i> . Le Roi de France demande inutilement la paix. Disgrace de <i>Marlborough</i> & de la faction des <i>Whigs</i> . Triomphe des <i>Tories</i> .	— — — —	112
LETTRE XIII. Conférences pour la paix. Bataille de Denain gagnée par le Duc de <i>Villars</i> . Traité d' <i>Utrecht</i> sous les auspices de l'Angleterre. Mort de la Reine <i>Anne</i> .	— — — —	119
LETTRE XIV. <i>George I.</i> Il se déclare pour les <i>Whigs</i> . On fait le procès au Comte d' <i>Oxford</i> pour avoir donné la paix à l'Europe. Rébellion en Ecosse en faveur du Prétendant, qui n'aboutit qu'à la perte de ses amis.	— — — —	125
LETTRE XV. Acte pour prolonger la durée du Parlement. Quadruple Alliance entre l'Empereur, la France, l'Angleterre & la Hollande. L'Amiral <i>Byng</i> bat la flotte d'Espagne. Le Roi <i>George</i> & le Régent de France déclarent la guerre à cette couronne, qui demande à la fin la paix. Loi qui déclare le Parlement d'Irlande dépendant de celui de la Grande-Bretagne. Système de la Mer du Sud, & ses funestes conséquences. Nouveaux troubles excités par les amis du Prétendant. Procès du fameux <i>Atterbury</i> , qui est exilé à perpétuité. Mort du Roi.	— — — —	138
LETTRE XVI. Etat de la littérature & des beaux-arts sous les deux derniers régnes.	—	149
LETTRE XVII. <i>George II.</i> Le célèbre <i>Robert Walpole</i> , son premier Ministre, employe pour gouverner		

T A B L E.

- ner tous les arts de la corruption. Affaires d'Espagne & d'Italie. Friponeries des Directeurs de la *Société Charitable*. — — — 153
- LETTRE XVIII. *Walpole* entreprend d'établir les droits de l'*Accise* sur le tabac : mais son Bill est rejeté. Murmures impuissans au sujet de plusieurs loix passées sous le dernier règne contre l'esprit de la constitution. *Frédéric*, Prince de Galles, se déclare pour la faction opposé à *Walpole*, & le Roi lui défend de paroître à la Cour. Bill pour réprimer la licence des théâtres, & soumettre les pièces à l'inspection du Grand Chambellan. Guerre avec l'Espagne. L'Amiral *Vernon* se rend maître de Portobello, dont il démolit les fortifications. 160
- LETTRE XIX. Fameuse expédition de l'Amiral *Anson*. Il prend Payta, & le livre aux flammes. Il s'empare du Gallion des Philippines. 168
- LETTRE XX. Malheureuse expédition contre Carthagène dans la Nouvelle-Espagne. *Walpole* est à la fin forcé par ses ennemis de quitter le ministère, & le Roi le crée Comte d'*Orford*. 171
- LETTRE XXI. Etat de l'Europe à ce période. La France déclare la guerre à l'Empereur, qui est à la fin forcé à demander la paix. Mort de ce Prince, qui embrase de nouveau toute l'Europe. La France porte l'Electeur de Bavière sur le trône de l'Empire, & déclare la guerre à la Maison d'Autriche, dont nous prenons le parti. Bataille de Dettingen. Démarches du Prétendant. Combat naval contre les François, où nous n'acquérons pas d'honneur. Bataille de Fontenoi, qui donne la supériorité à l'ennemi pendant tout le reste de la guerre. 173
- LETTRE XXII. Révolte en Ecosse. Le Prétendant défait le Général *Cope* à Preston-pans. Il pénètre en Angleterre, & se rend maître de Carlisle, & autres places. Il se retire brusquement sans raison. Il bat le Général *Hawley* à Falkirk. Il est défait à son tour à Culloden, & se trouve réduit aux plus horribles

T A B L E.

horribles extrémités dans sa fuite. Supplice de ses partisans. — — — — — 183

LETTRE XXIII. Succès des François. Création d'un Stathouder héréditaire en Hollande. Revers de l'Espagne & de la France en Italie. Gènes tombe au pouvoir des Impériaux, qui en sont chassés bientôt après. Expédition malheureuse des Anglois contre le Port-l'Orient. Batailles de Rocroux & de Laufelt. Les François se rendent maîtres de Bergopson. Leurs échecs en Italie & par mer. Conférences pour la paix. Traité d'Aix-la-Chapelle. 193

LETTRE XXIV. Etablissement d'une colonie dans la Nouvelle-Ecosse. Réduction de l'intérêt dans nos fonds publics. Commerce d'Afrique déclaré libre. Démarches de la Chambre des Communes au sujet d'une fameuse élection d'un membre du Parlement. Acte contre les mariages clandestins. Autre pour naturaliser l'aimable peuple Juif, qui est bientôt révoqué. Loi pour restreindre la chasse. — — — — — 199

LETTRE XXV. Défauts du dernier Traité de paix. Usurpations des François dans les neiges de l'Amérique. Friponneries de la Compagnie de l'Ohio, qui engagent les Indiens à se déclarer contre nous. Le Général *Lawrence* & le Colonel *Washington* défaits en plusieurs petits combats. *Braddock* perd une bataille & la vie auprès du fort Du-Quêne. Ordre pour saisir les vaisseaux François avant une déclaration de guerre. Conduite de l'Amiral *Byng*, qui est condamné à mort. Perte de Minorque. — — — — — 205

LETTRE XXVI. Le Roi déclare enfin la guerre à la France, & s'unit avec la Prusse. Alliance entre la Maison de Bourbon & celle d'Autriche. La Russie, la Suède & l'Electeur de Saxe y accèdent. Le Roi de Prusse fait l'armée Saxonne prisonnière de guerre. Il pénètre en Bohême, & bat ses ennemis à Lowoschtch. Autre victoire près de Prague.

T A B L E.

Il perd la bataille de Kolin. Les François gagnent celle d'Hastenbeck. Convention de Closterseben. Prise de Schweidnitz en Silésie, & de Zittau en Lusace par les Autrichiens. Les Suédois se rendent maîtres d'Auclam & de Démain. Echec des Anglois devant la petite Ile d'Aix. 218

LETTRE XXVII. Nos premiers succès dans le Bengal. Le Nabab nous enlève Calicut. Sa cruauté envers la garnison de ce fort. Le Colonel *Clive* & l'Amiral *Watson* châtièrent le fameux pirate *Angria*, & s'emparent de sa forteresse de Gériah. Reprise de Calicut. La ville d'Hughly tombe entre nos mains. *Clive* gagne une bataille décisive contre le Viceroi de Bengal, & lui donne pour successeur *Alikan*, son Ministre, qui le fait mettre à mort. Secondé des Amiraux *Watson* & *Pocock*, il enlève aux François le fort de Chadenagore. Le Comte de *Lally* est envoyé dans les Indes, & nous prend d'abord le fort St. David. Il échoue dans son expédition contre le Tanjour. Il met le siège devant Madrafs, qu'il est à la fin forcé de lever. Jalousie des Hollandois. Combat naval entr'eux & les Anglois, qui restent vainqueurs, tandis que le Colonel *Ford* bat leurs troupes de terre. Accommodement avec cette nation. Le Colonel *Coote* s'empare de Carongoly, & bat les François, qui perdent après cela la ville d'Arcot. Il assiège conjointement avec l'Amiral *Stevens* la ville de Pondichéri, qu'il prend à la fin après une longue & vigoureuse résistance de la part de la garnison, qui est réduite aux plus affreuses extrémités. — 225

LETTRE XXVIII. Nouveau Ministère. *Pitt* & *Legge* font changer la face des affaires en Amérique & en Europe. Prise du Cap-Bréton & de Louisbourg par le Général *Amberst*. *Abercrombie* échoue dans son expédition contre Ticonderago & le Point de la Couronne. Le fort Du Quêne tombe entre nos mains. Le Chevalier *Johnson* & le

T A B L E.

le Général *Prideaux* assiègent Niagara, où ce dernier est tué dans la tranchée. *Amberst* s'empare de Ticonderago & du Point de la Couronne. Expédition contre le Canada sous la conduite du Général *Wolfe* & de l'Amiral *Saunders*. Bataille de Québec, où le premier est tué. Prise de cette place. Vaines tentatives des François pour la reprendre. Conquête de Montréal. 235

LETTRE XXIX. État presque désespéré des affaires du Roi de Prusse. Bataille de Rosback, & de Breslau. Les Hanovériens reprennent les armes sous la conduite du Prince *Ferdinand*. Le Duc de *Marlborough* lui amène un petit renfort de troupes Angloises. Batailles de Crévelt & de Minden. Mort de *George II.* & son caractère. — 241

LETTRE XXX. *George III.* Exploits des Amiraux *Howe*, *Howe*, *Roscauwen*, *Pocock*, & des capitaines corsaires *Tyrrrell*, *Foster*, *Gilchrist*, *Lockart*, *Death*, &c. La France nous envoie M. de *Buffy* pour traiter de la paix, & M. *Stanley* part pour Versailles au même sujet. Le Secrétaire *Pitt* rompt brusquement les conférences. Fameux *Paix de Famille* entre les deux branches de la Maison de Bourbon. *Pitt* quitte le ministère. Guerre contre l'Espagne. Prise de la Martinique par le Général *Monckton* & l'Amiral *Rodney*; de Ste. Lucie par le Capitaine *Harvey*; de la Grenade par le Brigadier-général *Walsh*, &c. Siège de la Havanne, qui capitule après une longue résistance. Nouvelles conférences pour la paix sous la médiation du Roi de Sardaigne. Traité de Fontainebleau signé par le Duc de *Bedford*, le Duc de *Praslin* & le Marquis de *Grimaldi*. La France nous cède tout le Canada, les Isles neutres, le fort du Sénégal en Afrique, &c. De son côté l'Espagne nous abandonne la Floride; ce qui nous rend maîtres absolus de toute l'Amérique Septentrionale. — — 246

C

TABLE
The General Principles of the Law of the State of New York
are set forth in the following manner:
The first principle is that the State of New York
is a free and independent State, and has the right
to make and execute its own laws, and to enter
into treaties and alliances with other States.
The second principle is that the State of New York
is a Republic, and the people are the source of
all power, and have the right to elect their
representatives to the Legislature, and to
remove them from office at any time.
The third principle is that the State of New York
is a Union of free and independent States,
and each State has the right to make and
execute its own laws, and to enter into
treaties and alliances with other States.
The fourth principle is that the State of New York
is a Union of free and independent States,
and each State has the right to make and
execute its own laws, and to enter into
treaties and alliances with other States.
The fifth principle is that the State of New York
is a Union of free and independent States,
and each State has the right to make and
execute its own laws, and to enter into
treaties and alliances with other States.
The sixth principle is that the State of New York
is a Union of free and independent States,
and each State has the right to make and
execute its own laws, and to enter into
treaties and alliances with other States.
The seventh principle is that the State of New York
is a Union of free and independent States,
and each State has the right to make and
execute its own laws, and to enter into
treaties and alliances with other States.
The eighth principle is that the State of New York
is a Union of free and independent States,
and each State has the right to make and
execute its own laws, and to enter into
treaties and alliances with other States.
The ninth principle is that the State of New York
is a Union of free and independent States,
and each State has the right to make and
execute its own laws, and to enter into
treaties and alliances with other States.
The tenth principle is that the State of New York
is a Union of free and independent States,
and each State has the right to make and
execute its own laws, and to enter into
treaties and alliances with other States.

Histoire d'Angleterre,

FORME DE LETTRES.

LETTRE I.

CHARLES I. parvint au trône sous les auspices les plus favorables. Le Royaume étoit florissant, & jouissoit d'une profonde paix. Il étoit sans compétiteur, & allié avec un des plus puissans Monarques *An. 1625.* qui ait jamais gouverné la France, & dont il avoit épousé la sœur : ajoutez à cela qu'il étoit chéri de ses sujets, dont il s'étoit concilié l'affection par ses vertus & son habileté.

La perspective étoit brillante sans doute ; mais l'esprit de liberté avoit commencé à éclore sous le dernier règne, & les Anglois étoient résolus de s'opposer vigoureusement aux anciennes usurpations de leurs souverains, qui s'étoient arrogé un pouvoir excessif dans les tems d'ignorance.

ou de danger, quoique ce pouvoir fut confirmé par les loix, & appuyé d'une longue prescription.

Charles avoit appris dès son enfance à considérer les prérogatives de la couronne comme un dépôt sacré, qu'il devoit défendre & maintenir : son pere lui avoit imprimé dans l'esprit la doctrine du droit héréditaire & irrévocable. *Jacques I.* n'avoit défendu ses prétentions que par paroles ; mais *Charles* étoit destiné à les soutenir par des actions. Un Prince devoit toujours considérer le génie & le caractère de son peuple, comme un pere sage étudie les dispositions de ses enfans, & gouverner selon les circonstances. *Charles* ne fut pas discerner l'esprit de sa nation dans cette époque ; il vouloit gouverner un peuple, qui avoit appris à connoître & à chérir la liberté, par des maximes & des principes originairement établis dans les tems d'ignorance & de servitude.

Il débuta donc par deux tentatives très-difficiles ; la première étoit de secourir les protestans d'Allemagne contre l'Empereur & le Duc de Bavière, & l'autre de conserver ses prérogatives dans toute leur intégrité, sans avoir une armée sur pied pour se faire respecter. Il falloit pour cela ménager la Chambre-Basse, qui, comme je l'ai dit plus haut, après avoir été d'abord opprimée, vouloit opprimer à son tour, & qui par haine pour la cour de Rome, étoit tombée dans l'autre extrême, & avoit adopté les principes des *Puritains*. La première fois que *Charles* demanda des subsides pour la guerre du Palatinat, qui avoit été entreprise à la sollicitation des Communes mêmes, on lui répondit par des remontrances pour punir les Papistes, & pour examiner les griefs de la nation. Le Duc de *Buckingham*, qui avoit été le favori de son pere, & pour qui il témoignoit

témoignoit lui-même encore plus d'affection, n'échappa pas aux reproches, de sorte qu'au lieu d'accorder les sommes nécessaires, on s'épuisa inutilement à disputer & à se plaindre, jusqu'à ce que la saison d'agir en Allemagne fut passée. A la fin le Roi, lassé des longs procédés de la Chambre des Communes, & indigné du mépris qu'on lui marquoit, jugea à propos de dissoudre ce Parlement réfractaire & intractable. Il faut en effet avouer qu'on se plaignoit alors de griefs imaginaires, mais le tems approchoit où on auroit raison de se plaindre.

Les ministres de *Charles* n'avoient pas encore oublié cette espèce d'impôt, ou de don gratuit, qu'on avoit souvent exigé sous les régnes précédens. Le Roi voulut en cela imiter ses prédécesseurs pour réparer les finances, mais sous un prétexte plus spécieux & plus imposant. Il prit donc le parti d'emprunter de ceux qui étoient en état de l'aider, & il leur adressa une lettre circulaire, où la somme qu'il demandoit étoit stipulée. Cette démarche déplut à la nation, & c'étoit en effet un vrai grief, quoiqu'il fut autorisé par mille exemples antérieurs; mais il n'y a pas d'exemple qui puisse justifier l'injustice. On obéit cependant, & *Charles* se vit en état d'équiper une flotte qu'il envoya contre les Espagnols; mais cet armement ne procura ni gloire, ni avantage.

Cette vaine expédition obligea le Roi à demander de nouveaux subsides plus considérables que ce qu'il pouvoit retirer par des emprunts forcés, & il convoqua un autre Parlement en conséquence. Celui-ci parut encore plus réfractaire que le premier, & plus disposé à se plaindre qu'à donner

de l'argent: la nation étoit surtout irritée contre *Buckingham*, favori de *Charles*. Quand un peuple attaque les prérogatives de son Souverain, il commence par ses favoris, & un Prince sage n'en a presque jamais. *Charles* n'avoit pas l'art de distinguer entre ses amis & ses ministres; quiconque étoit aimé de lui, conduisoit toujours les rênes du gouvernement. Il étoit attaché à son favori, & il entreprit de le protéger, quoique par là il partageât ses torts. Deux membres de la Chambre des Communes, *Diggs* & *Elliot*, se chargèrent d'accuser le Duc; les crimes qu'on lui imputoit se réduisirent à des reproches vagues, ou frivoles, comme d'avoir usurpé trop de pouvoir pour lui-même & sa famille, & d'avoir donné un emplâtre au feu Roi, qu'on disoit être empoisonné. En conséquence *Diggs* & *Elliot* déclamèrent avec beaucoup de véhémence contre *Buckingham*, & le Roi indigné les envoya tous deux à la Tour. Cette démarche de *Charles* étoit un acte de violence, qu'il n'auroit jamais dû hasarder, ou qu'il devoit soutenir. La Chambre des Communes se plaignit hautement qu'on avoit enfreint ses privilèges; elle protesta qu'aucun de ses membres n'avoit manqué de respect au Roi, & elle publia un mémoire justificatif. *Charles*, toujours téméraire, mais incapable d'agir avec fermeté, relacha *Diggs* & *Elliot*, & cette condescendance ne fit que confirmer l'esprit réfractaire que la prison de ceux-ci avoit excité. Le comte d'*Arundel* imita leur conduite dans la Chambre haute, fut renfermé comme eux à la Tour, & puis élargi. Les deux Chambres ayant ainsi traité le Roi, au lieu de lui accorder les subsides qu'il demandoit, ce Prince aima mieux s'en passer

D'ANGLETERRE.

passer que d'abandonner son favori ; c'est pourquoi il cassa encore ce Parlement.

Cependant il étoit alors engagé dans une guerre qu'il avoit entreprise par l'avis de ceux-mêmes qui lui refusoient les contributions nécessaires pour cela ; & d'ailleurs il falloit qu'il mit son Royaume en état de défense : mais l'argent lui manquoit. Pour y suppléer, il eut encore recours aux emprunts, & vendit sa protection aux Catholiques Romains. On mettoit des soldats en quartier chez ceux qui refusoient de prêter au gouvernement, & il y en eut même qui furent enrôlés. Quelques personnes de distinction furent sommées de comparoître devant le Conseil d'Etat, & on les jeta dans les prisons sur leur refus d'assister le Prince. On apperçoit ici de nouveau le germe des discordes qui ensanglantèrent autrefois le Royaume : on voit comme dans les autres guerres civiles les deux partis également coupables & injustes, mais cependant par un principe de vertu. Le peuple reclame les sacrés privilèges de l'humanité, & le Prince ceux de la couronne, fondés sur une longue prescription. Tels sont les hommes ; leurs actions deshonnorent souvent leurs principes.

Le Roi, trouvant qu'il n'y avoit qu'un danger pressant qui put engager les Parlemens qu'il convoqueroit à lui accorder les subsides nécessaires, résolut en 1626 de rompre avec la France, car la guerre contre cette puissance avoit toujours produit l'harmonie dans la nation. Il envoya donc *Buckingham* avec une flotte au secours de la Rochelle, ville maritime de France, qui avoit joui pendant longtems de privilèges particuliers, auxquels les Rois n'avoient pu, ou n'avoient osé

HISTOIRE

toucher : mais *Louis XIII.* se préparoit à *Per* dépouiller. L'expédition de *Buckingham* fut aussi inutile & ridicule que celle d'Espagne ; il n'entendoit pas la guerre, & il perdit son tems à assiéger un petit fort dans l'isle de Rhé, d'où il fut repoussé après avoir perdu la moitié de son monde. Ce nouvel échec accrut la haine publique contre le Duc, & l'indigence du Roi le força à assembler un autre Parlement, auquel il fit demander des subsides selon les formes d'usage. La Chambre des Communes dans le premier Parlement l'avoit fatigué par des griefs imaginaires ; mais son refus de contribuer aux besoins de l'Etat, introduisit l'abus du pouvoir, & le Roi devint injuste, après avoir vainement tenté de se mettre un peu plus à son aise. Il extorqua des contributions, & punit les réfractaires par la prison. Alors les plaintes du Parlement furent fondées : quelques-uns de ses membres avoient été jetés dans les fers ; on avoit fait des emprunts forcés, & on avoit établi un impôt sur les marchandises de tant par livre & par tonneau sans la sanction du Parlement ; en un mot *Buckingham* étoit toujours à la tête des affaires, & gouvernoit l'Etat & son maître. Telle étoit la situation du Royaume, & le Parlement étoit déterminé à refuser toute espèce de subsides jusqu'à ce que le gouvernement eut réparé ses torts, & rendu justice à la nation : on exigeoit même que le Roi fit une promesse solennelle de maintenir & de respecter la liberté publique. *Charles* promit tout ce qu'on voulut ; on lui accorda d'amples subsides, & le Parlement fut prorogé à l'ordinaire. Le Roi se vit donc en état de faire une nouvelle tentative pour sauver la Rochelle, &

cette

cette seconde expédition fut encore confiée au Duc de *Buckingham*. Cet homme s'étoit toujours conduit avec toute la hauteur & l'insolence d'un favori qui compte sur la protection de son maître : mais son plus grand crime aux yeux de la nation étoit le pouvoir excessif dont il jouissoit, & qui aigrissoit contre lui tous les ordres de l'Etat. Le but général des mécontents dans un Royaume est plutôt d'abaisser les grands à leur niveau que d'élever leurs inférieurs & les élever à eux : voilà peut-être le motif qui arma les deux Chambres du Parlement contre *Buckingham*. Les clameurs du Sénat contre lui passèrent chez le peuple qui les répéta ; ce favori avoit un nombre infini d'ennemis, seulement parce qu'il étoit heureux. Mais le plus furieux fut un certain *Felton*, officier Irlandois, homme d'un caractère sombre & dur, brave & enthousiaste. Il compatissoit aux maux de la nation, & il crut que son bras seul suffisoit pour la venger & lui rendre justice : il résolut donc d'assassiner le Duc pour satisfaire à la fois Dieu & les hommes. Animé de ce faux zèle pour la patrie, ce fanatique se rendit à Portsmouth, & se mêla dans la foule qui environnoit le Duc, tandis-qu'il donnoit ses ordres pour faire embarquer ses troupes, & là il le poignarda. *Buckingham* tomba mort sur le champ, & *Felton* se retira tranquillement ; mais son chapeau étant tombé tandis-qu'il frappoit le coup, cette circonstance fit découvrir l'assassin. Il ne voulut pas nier un crime, dont il se fesoit honneur, & déclara hautement qu'il regardoit le Duc comme un ennemi public, qui méritoit la mort. Nous verrons dans la suite de ce règne plusieurs exemples de grandes vertus & de forfaits

atroces ; car alors le véritable esprit Anglois étoit extrême en tout.

La tentative pour secourir la Rochelle échoua encore, comme si l'arrêt des Destins avoit décidé qu'on ne feroit rien pour contenter le peuple : ainsi la dispute entre la liberté & les prérogatives de la couronne fut poussée avec la même raigreur qu'auparavant. Le Roi exigea l'impôt sur les marchandises comme un droit de la souveraineté, & les négocians le refusèrent, parce que le peuple seul pouvoit légalement l'établir. On s'adressa au Parlement pour décider la querelle ; mais au lieu de discuter cette grande affaire, on s'amusa à disputer sur la Religion. Les membres du Parlement étoient *Puritains* pour la plupart ; ils vouloient supprimer l'Episcopat, & persécuter les adhérens du Pape. Ils étoient délivrés de *Buckingham*, mais il y avoit un autre favori, qu'ils craignoient encore plus : c'étoit *Laud*, Archevêque de Cantorbéri, grand partisan du *Droit divin*, & des rites de l'Eglise nationale. On ne vouloit pas absolument permettre au Roi d'avoir un favori, & on commença bientôt à murmurer hautement contre ce Prêtre puissant. Cependant l'indignation publique se tourna quelque tems sur un autre objet, qu'on regarda comme un nouvel acte de despotisme de la part du Roi. Les officiers de la douane avoient saisi les marchandises d'une ou deux personnes, qui refusoient de payer la taxe arbitraire imposée par le Prince. Sous le règne de *Jacques I.* les tribunaux avoient décidé que c'étoit un droit de la couronne, indépendant du Parlement. C'étoit alors le vrai tems, où on auroit dû discuter ce point important ; mais la Chambre des Communes n'avoit pas alors

D'ANGLETERRE.

lors tant de pouvoir, ou l'esprit si réfractaire. Sous *Charles*, les Communes sentirent leur force, & résolurent de tirer une ligne fixe & précise entre l'autorité du Prince, & les privilèges de la nation. On s'opposa donc vigoureusement aux procédés du Roi, & on lui présenta des remontrances pleines de force & de liberté. *Charles* pour toute réponse, fit arrêter quatre parlementaires, & congédia l'assemblée. Voilà ce qui causa bientôt après la ruine de l'Etat, & ensanglanta le trône même.

LETTRE II.

ON a toujours regardé la Monarchie comme le meilleur des gouvernemens entre les mains d'un Prince sage & vertueux. La nature de l'homme est telle que les uns sont nés pour commander, & les autres pour obéir. Dans une République, quelque libre que soit le peuple, il ne peut se gouverner lui-même, & les chefs deviennent naturellement des tirans dans le cercle étroit qui les environne. Mais dans une Monarchie le Prince est placé à une grande distance de la multitude de ses sujets, parcequ'il est seul; au lieu que dans une République les tirans sont nécessairement près de vous parcequ'ils sont plusieurs. Dans le premier gouvernement les hommes peuvent être opprimés par les erreurs de la volonté; dans le second ils sont en butte à la rigueur des loix. Dans une Monarchie la réforme des abus est toujours prompte; dans une République elle est lente & précaire. Là les châtimens sont en petit nombre; ici ils sont fréquens & sévères, par la foiblesse de la constitution.

Le Parlement dont je viens de parler ne se proposoit pas tant de restreindre le pouvoir du Roi, que d'abolir entièrement la Monarchie. Ses membres étoient Calvinistes, & l'esprit du Calvinisme est républicain. Les Anglois en avoient récemment vu des exemples dans les Pays-bas & en Savoie, & ils vouloient les imiter.

Nous avons vu le Roi & le Parlement sur le point d'éclater par une rupture ouverte: cependant la Chambre-Basse se contentoit encore d'affaillir le trône par des remontrances soumises, & tandis qu'elle refusoit les subsides, elle demandoit pardon de sa désobéissance. Les membres de cette assemblée conservoient encore un reste de respect pour leur Souverain, que leurs principes d'indépendance n'avoient pu tout d'un coup effacer, & quoiqu'ils fussent assez disposés à sapper les fondemens du trône, cependant ils n'osoient encore l'attaquer ouvertement. Les Ecoissois leur donnèrent bientôt l'exemple, & leur apprirent à résister. Il y avoit longtems que le Calvinisme étoit établi chez eux, & quoiqu'ils eussent encore des Evêques, ils étoient pauvres & méprisés. *Jacques I.* avoit entrepris de leur rendre toute leur dignité, & d'établir en Ecosse le culte & la liturgie de l'Eglise Anglicane; mais il mourut au milieu des efforts qu'il faisoit pour accomplir cet ouvrage difficile. *Charles* voulut l'achever, & cette démarche inutile & imprudente aliéna les esprits de la nation. Le feu de la sédition se répandit de ville en ville, & les Calvinistes, ou Presbitériens, firent une ligue, comme si leur Prince avoit violé toutes les loix divines & humaines. La Cour vouloit se faire obéir, & le peuple défendre sa religion: ce choc des partis excita

excita bientôt en Ecoſſe les troubles, qu'on ne voyoit encore qu'en perspective en Angleterre.

Dans cette crife publique, *Charles* ne pouvoit réprimer l'audace des Ecoſſois qu'à l'aide du Parlement d'Angleterre ; mais il venoit de le diſſoudre, & ne paroifſoit nullement diſpoſé à en aſſembler un autre. Il s'étoit inconſidérément privé de toute reſſource en cas de beſoin, & cependant il avoit la foibleſſe de croire qu'il pourroit gouverner par la terreur. Ses favoris l'entretenoient dans ſon erreur ; ils aimoient le pouvoir abſolu, parcequ'ils en partageoient les douceurs. Le Conſeil privé ſe regardoit comme un tribunal arbitraire, & la Cour de Judicature, qu'on appelloit *Chambre Etoilée*, puniſſoit ſévèrement ceux qui oſoient diſputer les prérogatives du Souverain : en un mot on cefſa de défendre les partiſans de Rome pour attaquer les Puritains, qu'on craignoit avec raiſon à cauſe de leur eſprit d'indépendance. Les Juges mêmes nommés par la Cour, étoient entièrement dévoués au Roi ; de ſorte que tout conſpiroit à le mettre au deſſus des loix, & à gouverner ſans Parlement.

Il eut recours à d'autres manœuvres pour remplir ſes coffres à l'exemple de ſes prédéceſſeurs ; mais ceux-ci avoient le pouvoir de faire taire la juſtice même, & forcer leurs ſujets à obéir. Ainſi au milieu d'une guerre civile en Ecoſſe, & des murmures des Anglois, dans un tems où la moitié de ſes ſujets prêchoit la ſédition, & que l'autre apprenoit à mépriſer les Rois, l'imprudent *Charles*, quoique ſans armée & ſans argent, réſolut de régner en deſpote.

Avec les ſommes qu'il s'étoit procurées ſans la ſanction des Parlemens, il entreprit d'abord d'é-

tablir le culte Anglican en Ecoſſe, & voulut lever un impôt pour équiper les flottes dont il auroit beſoin. Voilà la fameuſe taxe*, qui porta une nation entière à fixer enfin les bornes de la liberté publique, & des prérogatives de la couronne, après avoir ſubiſté plus de dix ſiècles ſous une conſtitution vague & incertaine.

Pour faire reſpecter les ordres du Roi, la taxe fut autorifée par les ſuffrages de tous les tribunaux, qui déclarèrent qu'elle étoit d'usage & légale. Ils s'expliquèrent en ces termes, qui font connoître la nature de cet impôt, & leur opinion à ce ſujet. " Nous avons chacun à part, & puis
 " tous enſemble, confiéré ſérieuſement le cas & la
 " queſtion de la taxe propoſée; & nous ſommes
 " d'avis que lorſqu'il s'agit du bien ou du ſalut
 " du Royaume en général, votre Maieſté peut
 " par un Edit ſous le grand Sceau d'Angleterre,
 " commander à tous ſes ſujets de ce Royaume de
 " ſournir & de procurer tel nombre de vaiſſeaux,
 " avec leurs équipages, vivres & munitions, que
 " votre Maieſté jugera convenable pour la dé-
 " fenſe & la ſureté de cet Etat contre tous les
 " dangers & périls. Nous déclarons de plus que
 " votre Maieſté peut légalement ſe faire obéir par
 " la force en cas de refus, ou de réſiſtance.
 " Nous penſons encore qu'en pareil cas votre
 " Maieſté eſt le ſeul juge du danger de l'Etat, &
 " du tems & des moyens de le prévenir & de l'é-
 " viter."

On s'imagina qu'un ordre du Prince, ainſi appuyé de l'opinion de la Magiſtrature, ſeroit reſpecté, mais on ſe trompoit. Un particulier, homme ferme & vertueux, nommé *Hampden*, ſe

* En Anglois, *Ship-money*.

déclara le champion du peuple, & refusa tout net de payer un impôt établi sans le consentement du Sénat national. Quelque son contingent propre ne montât qu'à vingt shellings, il ne voulut pas absolument les fournir, & il demanda justice à la cour de l'Echiquier. On n'avoit pas encore plaidé de cause si importante pour cette nation : on devoit décider juridiquement si les Anglois & la postérité ramperoient sous le pouvoir arbitraire, ou s'ils seroient libres. Ce tribunal se déclara pour l'esclavage. *Hampden* perdit son procès, & ceci augmenta les murmures. Le mécontentement & la résistance des Anglois aux ordres de la Cour, auroient dû, ce semble, tempérer un peu le zèle de *Charles* pour reformer la religion en Ecosse. Tout au contraire il publia une ordonnance, pour faire lire la liturgie Anglicane dans la principale Eglise d'Edimbourg : mais le peuple la reçut avec clameurs & imprécations. Les partisans de la Cour blâmèrent son opiniâtreté, parce que ces innovations étoient peu de chose : mais on leur retorquoit l'argument avec encore plus de force, en leur reprochant d'être si zélés pour établir des bagatelles. L'esprit de sédition, qui n'avoit été jusqu'alors qu'un feu couvert, leva enfin le masque en Ecosse, & on résolut de se défendre. Cependant *Charles* s'obstinoit dans son dessein, & il comptoit tellement sur les prérogatives de son rang, qu'il crut que le seul nom de Roi effrayeroit les séditieux. Mais il fut bientôt désabusé ; les Calvinistes d'Ecosse, qui étoient républicains dans l'ame, se confédérèrent pour abroger l'Episcopat, & résister ouvertement à leur Monarque. La Cour regarda cette démarche comme une déclaration de guerre, &

& Charles somma en 1638 tous les vassaux de la Couronne de lui fournir leur contingent pour les mettre à la raison. Il obtint aussi, par le crédit de la Reine, qui étoit Catholique, quelques secours de ceux de sa communion, & un don gratuit du Clergé Anglican. Il se vit donc bientôt à la tête d'une armée sans discipline & mécontente, qui montoit à environ vingt-mille hommes, & qui étoit commandée par des Généraux plus propres à négotier qu'à combattre. Cependant comme il avoit la supériorité du nombre, tout l'avantage étoit pour lui, ce qui n'empêcha pas les rebelles de venir hardiment à sa rencontre. Ce Prince avoit pour ainsi dire hérité du caractère pacifique de son pere, & il ne vouloit pas en venir aux dernières extrémités, quoique s'il eut alors frappé un grand coup, il auroit peut-être évité la plus grande partie des malheurs subséquens qui se terminèrent à la fin par sa mort tragique. Au lieu donc de combattre, il entra en négociation; il accorda une suspension d'armes, & fit avec les rebelles un traité qu'aucun parti n'avoit dessein d'observer. Cette démarche imprudente de Charles, après laquelle il licencia ses troupes, fut fatale à ses intérêts. Les Ecoissois pouvoient se réunir dans le besoin, tandis que le Roi ne pouvoit rassembler ses troupes Angloises qu'avec beaucoup de tems, de dépenses & de difficultés. Les rebelles voyoient bien cela, & ils apportèrent des obstacles aux négociations à mesure qu'ils sentirent leur force. Enfin après beaucoup de disputes & plusieurs traités signés & rompus, on recourut aux armes de part & d'autre.

En

La guerre étant donc résolue, *Charles* employa toute sorte d'expédiens pour se procurer les sommes nécessaires à ce sujet. On leva d'une manière arbitraire la taxe, qui avoit déjà causé tant de murmures, & quelques autres impôts également odieux, que les collecteurs exigeoient avec sévérité. Cependant on eut encore recours à un autre moyen de remplir les coffres du Roi, qui fera toujours honneur à la mémoire de ceux qui l'imaginèrent. Les membres du Conseil & les domestiques de *Charles* lui donnèrent tout ce qu'ils purent épargner, & s'exposèrent même à ruiner leurs affaires pour servir l'État. L'Archevêque *Laud* & le Marquis d'*Hamilton* fournirent des sommes considérables; & *Thomas Wentworth*, Comte de *Strafford*, donna jusqu'à vingt-mille livres sterling. Ce dernier étoit un de ces hommes célèbres qui caractérisèrent cette époque. Il avoit d'abord commencé par être un des plus violens ennemis de la Cour; mais voyant que ceux de son parti méloient l'enthousiasme à l'esprit de liberté, il les quitta pour servir son Roi, qui lui paroissoit dans un plus grand péril. Il étoit sage, brave, fidèle, & suivoit son maître par principes, sans pourtant l'approuver en tout.

Telles étoient les ressources de *Charles* pour la guerre d'Ecosse; mais elles ne suffisoient pas encore, & il n'y avoit qu'un seul moyen pour lui procurer les amplexes subsides, dont il avoit besoin; c'étoit de convoquer un nouveau Parlement. Il avoit déjà gouverné pendant onze ans sans en avoir: le caractère intraitable du dernier lui fesoit craindre & haïr ces assemblées. Cependant la nécessité l'obligea de contenir son indignation, & par l'avis de son conseil il

en convoqua un, dont les membres furent encore plus turbulens que les autres, parce qu'ils avoient des motifs plus puissans pour se plaindre. On ne put jamais engager la Chambre des Communes à traiter en ennemis les Ecoissois, qui avoient les mêmes principes & la même cause à défendre. Elle les regarda comme des frères & des alliés, qui n'avoient pris les armes que pour apprendre à la nation Angloise à défendre sa liberté. Le Roi n'entendoit de tous côtés que plaintes & murmures, & on déclara que les moyens dont il s'étoit servi pour obtenir des subsides étoient un abus. On traita de procédés arbitraires l'impôt sur les marchandises, la taxe pour la marine, la vente des privilèges exclusifs, & l'insulte faite aux citoyens en cantonnant chez eux une soldatesque effrenée & dissolue. On déclama surtout contre la *Chambre Etoilée*, & au lieu de donner de l'argent au Roi, on ne lui offrit qu'un long détail des griefs de la nation. Enfin *Charles* congédia encore ce Parlement, & augmenta ainsi le dégoût & les murmures de la nation.

Il avoit alors contre lui les Ecoissois & la Chambre des Communes; il ne lui restoit plus qu'à offenser la ville de Londres. Comme elle refusoit de lui prêter certaines sommes pour la guerre d'Ecosse, il lui fit intenter un procès à la *Chambre Etoilée* pour quelques terres qu'elle possédoit en Irlande, & elle fut condamnée à une grosse amende. Il continua à lever les taxes contre lesquelles les Parlemens précédens s'étoient élevés, & s'il avoit même été despotique, ses démarches auroient ébranlé son trône; mais dans une Monarchie mixte, elles ne servirent qu'à précipiter sa ruine. Il n'avoit presque rien à attendre des Anglois, &

les

les Ecoſſois, qui de leur côté commençoient à ſentir leur force, s'avancèrent au nombre de vingt-mille hommes juſqu'à Newcaſtle pour ſe ſaiſir de ſa perſonne, ou le renverſer du trône. *Charles* ayant ainſi préparé ſes malheurs, ſe trouva enfin obligé d'aſſembler encore un Parlement, qui le porta enſuite ſur l'échafſaud.

Au lieu de lui accorder des ſubſides, on com-
mença à l'ordinaire par ſe plaindre, & à deman-
der qu'on réparât les griefs de la nation; on exi-
gea la ſuppreſſion de la *Chambre Eſtailée*; on dé-
clama avec amertume contre les taxes arbitraires,
& ſpécialement celle de la marine; on voulut
enfin que le Roi convoquât à l'avenir un Parle-
ment tous les trois ans. Ce Prince fut forcé
d'accorder par néceſſité ce qu'il auroit pu d'abord
faire valoir comme une grace. Il eſpéroit recou-
vrer ſon autorité en molifiant, mais il ſe trom-
poit: la *Chambre des Communes* avoit réſolu
d'anéantir ſon pouvoir. Les Anglois, au lieu de
l'aider à punir l'inſolence des Ecoſſois, l'approu-
vèrent au contraire, & leur accordèrent trois-
cens-mille livres pour les en recompenser. *Charles*
s'étoit flatté d'abaïſſer le parti des *Puritains*, mais
il trouva à ſon grand étonnement que toute la
Chambre des Communes étoit dans les mêmes
principes. Il aimoit tendrement le Comte de
Strafford, & eſtimoit ſa ſageſſe & ſa vertu; mais
la *Chambre baſſe*, pour humilier ſon Souverain,
accuſa ce miniſtre fidèle du crime de lèze-majeſté.
Quand les hommes entreprennent une fois de
changer de meſures, perſonne ne peut conjecturer
juſqu'où cet eſprit d'innovation ſe portera. Le
Parlement commença par faire rendre juſtice à la
nation.

nation ; il voulut ensuite reformer l'Etat, & finit par renverser entièrement la constitution.

LETTRE III.

IL est difficile de ne pas tomber dans l'erreur en traitant un sujet sur lequel chacun pense à sa manière & avec partialité : mais j'ai tâché d'examiner ce morceau de notre histoire avec la candeur d'un homme qui cherche la vérité, & qui n'est attaché à aucun parti. D'ailleurs l'édifice de la constitution porte à présent sur une base assez solide pour n'avoir rien à craindre des opinions particulières sur les maximes que suivit l'infortuné *Charles* dans son gouvernement, ou sur les procédés de ses sujets. Nos loix actuelles diffèrent également de celles que ce Prince vouloit maintenir, & de celles que ses Parlemens vouloient établir. Nous convenons unanimement que le pouvoir illimité réclamé alors par le Souverain, & la liberté tumultueuse que la nation obtint par la force des armes, sont également intolérables : cependant de ces deux maux le despotisme est peut-être préférable. Dans une République, on rampe sous des tyrans, qui gouvernent en maîtres durs & impérieux ; car ils s'accordent tous à opprimer le corps du peuple : mais dans une Monarchie il y a un chef, qu'on peut aisément punir quand il le mérite, parce qu'il est seul. Les violences d'un Monarque se bornent généralement au cercle étroit qui l'environne ; mais celles des chefs d'une République, quoique moins sensibles, sont plus universelles. Le Monarque peut se livrer à de grands excès : mais le

mal

mal s'étend rarement jusqu'à la multitude, qui rampe dans la poussière à un grand éloignement du trône; au lieu que le Despote républicain opprime à son gré la foule qui l'environne, parce qu'il la connoit. Le Monarque m'effraie par ses menaces; mais je n'en ressentirai peut-être jamais l'effet: le Despote républicain m'écrase sans cesse du poids de son autorité, que je suis obligé de souffrir; & il vaut mieux, selon moi, courir le risque de perdre la tête une fois par le fer des bourreaux, que d'être aux ceps toute sa vie.

Quelles que fussent les maximes de *Charles* dans cette crise du Royaume, il est certain que sa conduite avoit pour but le bien public: mais il s'obstinait à gouverner son peuple sur le plan de ses prédécesseurs, dans un tems où ses sujets avoient entièrement changé leur manière de penser. La Chambre des Communes ne respectoit plus l'autorité du Souverain; elle fit non seulement le procès à tous les ministres du Roi, *Laud*, *Strafford*, *Finch* & *Windbank*; mais elle passa un acte pour rendre le Parlement perpétuel jusqu'à ce que *Charles* eut réformé tous les abus. Ce Prince accorda tout, & sa complaisance ne fit qu'accroître les prétentions & les demandes de ce Parlement indocile. Le Comte de *Strafford* fut la première victime de la fureur publique: la Chambre-basse produisit contre lui vingt-huit chefs d'accusation, qui portoient en substance, qu'il avoit étendu le pouvoir du Roi en Angleterre, & commis plusieurs exactions en Irlande. On traita cela de crime de lèse-majesté, & le peuple furieux demanda justice. Les Commissaires de la Chambre des Communes plaidèrent avec véhémence ce qu'ils appelloient la cause de la nation au tribunal de la Chambre des Pairs,

Pairs, qui étoient les juges naturels du Comte, & soutinrent que quoique chaque article d'accusation ne formât pas une preuve contre lui, cependant le tout démonstroît son crime. Cette manière de raisonner est assez fréquente dans nos cours de judicature, même de nos jours, & il n'y en a peut-être pas de plus sujette à l'erreur; car toute fausse accusation quelconque pourroit ainsi se prouver par une multitude de mauvaises raisons. Dans cette situation terrible, au milieu des clameurs de ses ennemis, *Strafford* resta inébranlable. Il plaida sa cause avec toute la fermeté, le jugement, la modération & la présence d'esprit d'un homme vertueux & innocent, qui savoit se défendre.

Il avoit ses petits enfans à ses côtés tandis-qu'il plaidoit ainsi sa cause & celle de son maître. Après l'avoir réfuté dans un long discours plein de force & d'éloquence les accusations de ses ennemis, il conclut en ces termes. *Milords, je vous ai fatigués trop longtems, plus longtems que je n'aurois dû; mais pour l'amour de ces chers gages qu'une Sainte qui est au ciel m'a laissés —* Ici il s'arrêta un peu, laissa couler une larme, regarda ses enfans, & puis continua ainsi: *Ce que j'ai à perdre est peu de chose, mais ce qui me perce le cœur, c'est que mon imprudence s'étende jusqu'à ma postérité: pardonnez ma faiblesse. J'aurois quelque chose à ajouter, mais je n'en suis pas capable, & ainsi je me tais. Quant à moi, Milords, il y a longtems que j'ai appris que les afflictions de cette vie sont bien récompensées par ce poids éternel de gloire, que Dieu réserve à l'innocence; & ainsi je me résigne tranquillement à l'arrêt qu'il vous plaira de prononcer, à vivre, ou à mourir. L'éloquence de cet illustre infortuné, son innocence parurent affecter ses juges:*

juges : le Roi vint lui-même au Parlement & défendit sa cause ; mais les esprits étoient irrités, & on avoit résolu sa perte. Il fut condamné à mort, & il ne falloit plus que le consentement du Prince pour faire exécuter l'arrêt porté contre lui. Mais on comptoit bien qu'il n'oseroit le refuser ; il y avoit longtems qu'on avoit insulté aux prérogatives du Souverain ; il étoit lui-même menacé sur son trône en cas de refus. Tandis que *Charles* étoit tour à tour agité par la crainte & la tendresse pour *Strafford*, sans savoir quel parti prendre, il reçut un billet de cet infortuné, qui le prioit de consentir à son sacrifice pour se reconcilier avec son peuple ; il ajoutoit que comme il s'offroit volontairement à la mort, son maître n'en seroit pas coupable. Le Roi admira tant de grandeur d'âme ; mais loin de l'imiter, on lui persuada de consentir au supplice de *Strafford*, & il en signa l'ordre, qui fut bientôt exécuté. Cette molle complaisance apprit aux Anglois à verser quelque tems après un sang d'un plus grand prix encore.

Toute la nation paroissoit en feu ; le Parlement accabloit le Roi de remontrances faites réellement pour l'humilier, quoiqu'avec un air de respect & d'attachement pour sa personne : on affectoit sans cesse de craindre pour l'Eglise établie, tandis qu'on travailloit à la détruire. Les factions étoient aux prises, & se traitoient sans ménagement. Le parti de *Charles* vouloit toujours conserver les prérogatives de la couronne dans toute leur intégrité, comme sous le règne des Princes les plus puissans & les plus heureux. Le projet étoit extravagant & mal conduit. D'un autre côté le parti du peuple avoit fortement

ment résolu d'établir une République, & de changer la Religion nationale pour celle des Presbitériens.

Au milieu de ces malheureux troubles, les Catholiques d'Irlande crurent que c'étoit une occasion favorable pour secouer le joug des Anglois. La religion & la liberté inspirent quelquefois des actions atroces, & en voici un exemple, qui fait frémir, comme tant d'autres de ce genre. Les Irlandois de la Communion Romaine résolurent de massacrer à la fois tous les Protestans, & il y en eut jusqu'à quarante-mille qui périrent par la main de ces forcenés. Leur rage prit toutes sortes de formes dans cette horrible boucherie. Le viol, l'incendie, la torture désoloient cette Isle malheureuse; en un mot tous les Protestans qui ne purent se sauver à tems, furent sacrifiés sans exception. Tel étoit l'état de l'Irlande; & l'Angleterre alloit bientôt se trouver à peu près dans la même situation. Le Parlement saisit cette occasion pour flétrir la personne du Roi, comme s'il eut ordonné & autorisé le massacre d'Irlande. *Charles* se justifia publiquement avec une ardeur & un zèle que l'innocence seule peut inspirer; & il fit tous ses efforts pour secourir ceux qui avoient échappé à la barbarie des Catholiques Romains. Il alla même jusqu'à demander quelques sommes au Parlement d'Ecosse pour soulager ces malheureux; mais on lui fit réponse qu'il pouvoit s'adresser au Parlement d'Angleterre, sous la protection duquel étoit l'Irlande. La Chambre des Communes secourut foiblement ces infortunés, dont elle déplorait la situation avec tant d'affectation, & donna pour excuse que le gouvernement étoit en danger.

Dans

Dans ces circonstances le Parlement, qui ne perdoit pas de vue son grand objet, qui étoit de former une république, & de changer la religion de l'Etat, eut l'audace de notifier au Roi, que c'étoit au peuple de nommer les membres de son conseil privé. Trois députés de la Chambre des Communes lui présentèrent cette étrange requête à genoux, & *Charles* accorda tout. On oût dire au fameux *Olivier Cromwell*, qui étoit alors membre du Parlement, que si le Roi la refusoit, il vendroit son bien, alors très-peu considérable, & quitteroit le Royaume.

Il est probable que jusqu'ici la Cour & le Parlement avoient agi plutôt par principes que par ambition. Les Evêques avoient constamment adhéré au parti du Roi; mais ils furent chassés de la Chambre des Pairs, & comme ils réclamèrent contre l'illégalité de cette démarche, la Chambre des Communes les déclara trahisseurs, & dix d'entre eux furent confinés à la Tour. L'esprit de liberté étoit devenu une espèce de rage & de contagion, qui se répandit jusques parmi la populace: on voyoit tous les jours une foule de misérables, qui environnoient la sale de Westminster, & demandoient à grand cris qu'on fit justice à la nation. Le Corps de Ville de Londres, les bourgeois, les apprentifs mêmes se signalèrent des premiers dans ce qu'ils appelloient la cause de la liberté. Il faut cependant avouer que le peuple étoit sincère, car les motifs qui animent le vulgaire, quoique souvent injustes en eux-mêmes, sont toujours honnêtes. Dans ces convulsions de l'Etat, les Presbitériens & le Cardinal de *Richelieu*, qui gouvernoit la France, intriguoient sans cesse & enflammoient les esprits: les Presbitériens vouloient

vouloient la guerre civile pour abaisser les grands, & *Richelieu* la désiroit aussi pour humilier une puissance rivale.

Dans cet état d'humiliation, on persuada au Roi de faire une autre démarche, qui lui fut fatale. Par l'avis du Lord *Digby*, un de ses Ministres, il alla lui-même à la Chambre des Communes accuser cinq de ses membres de crime de Lèze-Majesté. Ils étoient ses principaux ennemis, & tout-puissans dans cette assemblée. Ces hommes factieux étoient le Lord *Kimbolton*, *Hastlerig*, *Pym*, *Strode*, & *Hampden*. Il s'affit quelque tems dans le fauteuil de l'Orateur pour voir si ceux qu'il vouloit attaquer étoient présents. Mais ils s'étoient échappés un instant avant qu'il entrât, & tout le corps étoit déterminé à prendre leur défense. *Charles*, embarrassé, confus, & ne sachant sur qui compter, alla ensuite porter ses plaintes au conseil de Londres, mais on ne lui répondit qu'en exagérant ses fautes. Après cela il se rendit à Windsor, où ayant réfléchi sur l'imprudence de toutes ses démarches, il écrivit une lettre au Parlement, où il déclaroit qu'il vouloit cesser toute poursuite contre les personnes qu'il avoit eu dessein d'accuser, & assûroit qu'en toute occasion quelconque, il respecteroit autant les privilèges du Sénat, que sa propre vie, ou sa couronne. Ses violences, comme le remarque un célèbre Ecrivain, l'avoient d'abord rendu odieux à la Chambre basse, & sa mollesse le fit mépriser.

La Chambre des Communes avoit déjà dépouillé *Charles* de presque toutes les prérogatives de la souveraineté, il ne lui restoit que le pouvoir de nommer les Gouverneurs de places, les Généraux, & de lever les troupes. On voulut encore le

le lui enlever, & on le supplia très-humblement de remettre la Tour entre les mains du Parlement. On demanda de plus que cette assemblée put nommer les Gouverneurs de Hull & de Portimouth, & les Commandans de la Marine. Le Roi disputa d'abord, puis cèda. Enfin les Communes le prièrent de lever des milices, qui auroient à leur tête des Officiers à leur choix, sous prétexte de se mettre en garde contre les Catholiques d'Irlande, qu'on affectoit de craindre. C'étoit enlever au Souverain jusqu'à l'ombre même de l'autorité: mais le Parlement étoit allé trop loin pour reculer, & craignoit de lui laisser la moindre prérogative, sachant bien qu'il seroit le premier objet de la vengeance du Prince, si jamais il se trouvoit en état de la faire éclater. Le Roi consentit à lever des milices, mais il vouloit en nommer les officiers: le Parlement demanda qu'il put les nommer pour un certain tems fixé; mais *Charles* indigné cria, *Non, pas seulement une heure.* Ce refus péremptoire & positif rompit toute négociation, & on résolut de part & d'autre de prendre les armes.

Le Roi se retira à York, & la Reine passa en Hollande pour emprunter de l'argent sur les pierres de la Couronne & lever des troupes. Cependant le Parlement n'étoit pas oisif; il sentoit sa force, & que le peuple étoit pour lui: en conséquence il invita le corps de la nation à fournir les sommes nécessaires pour la défense du Royaume. Mais quoique les deux partis fussent prêts à se déchirer, ils prirent soin de s'accuser mutuellement des premières hostilités. *Charles* fit des propositions à la Chambre des Communes, qu'il savoit bien qu'on n'accepteroit pas, & le Parlement lui en fit à son tour dix-neuf autres, qui l'auroient

entièrement rendu un esclave couronné, s'il les avoit ratifiées. Elles portoient en substance :
 “ Que le Conseil d'Etat, les grands Officiers de
 “ la Couronne, les Gouverneurs des enfans du
 “ Roi, & les Commandans des forts, des châ-
 “ teaux & de la marine seroient nommés par le
 “ Parlement : que les Papistes seroient punis par
 “ le Parlement : que l'Eglise nationale & la
 “ forme du culte seroient reformées par le Parle-
 “ ment ; & enfin que les membres de ce corps,
 “ qui avoient été autrefois punis par la perte de
 “ leurs places, seroient rétablis.” C'étoit là
 vouloir changer le gouvernement en aristocratie ;
 mais heureusement pour la postérité, le Roi re-
 jecta tout, & en continua de s'accuser de part &
 d'autre du crime de la guerre civile, qui alloit
 embraser le Royaume, & dont les deux partis é-
 toient réellement coupables.

L E T T R E IV.

DANS le détail des horribles évènements que je vais vous mettre sous les yeux, ne vous attendez pas à voir de grands coups d'état, ou de grands exploits ; on agissoit trop sérieusement de part & d'autre ; on étoit trop acharné pour écouter autre chose que la voix de la passion, du zèle & de l'enthousiasme. Le Parlement étoit persuadé qu'il alloit tirer l'épée pour la défense de la liberté, & le Roi croyoit aussi fermement qu'il avoit l'autorité du Ciel pour maintenir ses droits. On se mit donc en campagne ; mais les généraux ne montrèrent d'abord ni talens, ni conduite ; le courage seul du soldat décidoit de la victoire.

Le

Le Parlement créa le Chevalier *Hotham*, membre de la Chambre-basse, Gouverneur de Hull, où il y avoit un grand arsenal rempli d'armes & de munitions. *Charles*, qui connoissoit l'importance de cette place, voulut s'en saisir, & s'en approcha avec trois-cens chevaux. Mais *Hotham* ne voulut pas l'y admettre, & lui fit humblement ce refus à genoux. Les traitres commencent toujours par être timides.

On inonda le Royaume de manifestes, & les Anglois se divisèrent en deux factions, qu'on nommoit les *Royalistes* & les *Têtes-rondes*. *Charles* somma la noblesse de le joindre; il fit venir de Londres le grand Sceau d'Angleterre, & arbora ses drapeaux à Nottingham. Le peuple paroissoit en général avoir perdu tout respect pour sa personne & son gouvernement; on obéissoit aux actes du Parlement, quoiqu'ils ne fussent pas munis du grand Sceau, & il n'y eut que quelques milices qui joignirent le Prince. A la fin cependant, avec les secours qu'il reçut de la Reine, & les contributions volontaires du Clergé & de l'Université d'Oxford, il se procura une armée d'environ quatorze-mille hommes, & il en donna le commandement au Prince *Rupert*, qui avoit de la bravoure & quelque expérience. Le Parlement, qui pouvoit disposer à son gré de l'argent de la nation, en mit une en campagne encore plus nombreuse, & nomma pour son général le Comte d'*Effex*, qui agissoit par principes, & vouloit seulement mettre le Roi à la raison. *Charles* marcha de Nottingham vers Shrewsbury, & harangua sa petite armée en ces termes. *Je promets, en présence du Dieu tout-puissant dont j'espère la faveur & la protection, que je défendrai tou-*

jours la Religion Protestante, & que je suis résolu de vivre & de mourir dans cette foi. Les loix du pays, & les privilèges de mes sujets seront toujours la règle de mon gouvernement ; & si le Ciel favorise cette petite armée qui va combattre pour son Roi, je promets de gouverner de concert avec les Parlemens & avec justice. Si je manque à ma parole, que les hommes m'abandonnent ! Dans cette disposition d'esprit, j'espère d'être assisté de tous les honnêtes gens, & je me confie dans la Providence.

D'un autre côté Essex alla établir ses quartiers à Worcester, résolu d'y faire face au Roi. Il y eut quelques jours après une escarmouche qui fut à l'avantage des Royalistes, & la bataille d'Edgehill, qui se donna bientôt, sembla assurer la supériorité au Roi. La Reine lui amena d'Hollande des troupes avec des armes & des munitions, puis repartit encore pour lui procurer d'autres renforts. Néanmoins le Parlement ne perdit pas courage ; il sembloit augmenter ses prétentions à proportion de ses pertes, & après avoir été humilié dans le champ de bataille, il n'en étoit que plus fier & plus arrogant dans ses assemblées. Il condamna comme traîtres les gouverneurs qui rendoient leurs places au Roi, tandis que ce Prince au contraire proposoit un accommodement à chaque avantage qu'il remportoit. Mais quoique son desir d'épargner la vie de ses sujets fût digne d'éloge, & honorât l'Homme, cependant ses longues négociations fesoient tort au Général ; il employoit à disputer, & à faire continuellement de nouvelles propositions, le tems qu'il auroit dû donner aux opérations de la guerre. Cependant on peut dire en général que la première campagne lui donna de grandes espérances ; il triompha

triompha presque partout, & son armée l'emportoit de beaucoup sur celle du Parlement par la discipline. Les révoltés perdirent l'illustre *Hampden* à l'affaire de Chaldgravefield, & les Royalistes le célèbre Lord *Faulkland* à la bataille de Newbery. C'étoient les deux hommes les plus grands, les plus sages & les plus braves de leur tems : ils furent ainsi moissonnés pour ainsi dire par la Providence au commencement des troubles pour leur épargner le spectacle des calamités & des horreurs où leur patrie alloit être plongée.

Hampden étoit celui qui avoit refusé de payer la taxe pour la marine, & osé résister à son Souverain : sa probité inflexible lui concilia l'estime de ses ennemis mêmes : son humanité & sa bienveillance le fesoient chérir de tous ceux qui le connoissoient plus particulièrement.

Mais *Faulkland* l'emportoit encore sur lui ; il ajoutoit à l'intégrité des mœurs & à l'austérité des principes de *Hampden* toute la politesse de son siècle. Il avoit résisté au Roi, lorsqu'il le vit abuser de son pouvoir ; mais lorsqu'il eut pénétré les desseins du Parlement, qui vouloit changer la religion, il passa dans le parti de son Souverain, & lui resta fidèle. Sa gaîté naturelle & la vivacité de son caractère semblèrent l'abandonner dès que le Parlement eut arboré l'étendard de la révolte : on voyoit sur son visage une impression de tristesse qui marquoit l'agitation de son ame ; il étoit pâle, défait, & négligeoit entièrement le soin de sa personne. On vit bien le matin de la bataille qu'il désiroit la mort ; il déclara que les maux de sa patrie l'accabloient de douleur, qu'il étoit dégoûté de la vie, & qu'il quitteroit ce monde pervers avant la nuit. Il reçut un coup

de feu dans le ventre, & on trouva le lendemain son corps parmi un monceau de morts. Ses écrits, sa justice & sa valeur méritoient bien une mort aussi glorieuse; s'il est quelquefois heureux de perdre la vie, c'est surtout en combattant pour son Roi & ses principes.

Chaque bataille ne servoit qu'à affoiblir le parti des Royalistes, & le Parlement restoit plus uni que jamais. *Charles* & ses amis n'étoient excités que par des motifs humains; mais les rebelles en avoient un bien plus fort, celui de la religion. Il y avoit depuis longtems un ressort secret qui étoit comme l'ame de toutes leurs démarches; ils levèrent enfin le masque. Le Parlement s'unit à l'Eglise d'Ecosse, & forma une ligue pour établir le *Puritanisme*, & changer le gouvernement en République.

Le Roi pour prévenir ces desseins convoqua un autre Parlement à Oxford en 1644; & l'Angleterre vit pour la première fois deux Parlemens assemblés dans le même tems. *Charles* se procura par là quelques subides, & puis congédia son nouveau Sénat, qui ne se rassembla plus. Cependant la guerre continuoit avec toutes ses horreurs; les deux partis en vinrent souvent aux mains dans de petites rencontres, & cela ne faisoit que désoler le Royaume sans rien décider. Les Provinces épousèrent le parti qu'elles voulurent, les unes par motif de conscience, les autres par crainte, ou par intérêt; & il y en eut qui observèrent une exacte neutralité. Plusieurs citoyens, surtout les hommes sages & vertueux, demandoient la paix; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que les femmes de Londres, au nombre de deux ou trois-mille, allèrent en corps

corps à la Chambre des Communes faire la même requête : *Donnez-nous, crioient-elles, les traitres qui s'opposent à la paix, & nous les déchirerons en pièces.* On détacha quelques gens de guerre pour appaiser cet étrange soulèvement ; mais on n'en vint pas à bout facilement, & une ou deux de ces femmes fortes périrent dans le tumulte.

Il est fort inutile de donner le détail des combats, batailles, & escarmouches qui marquèrent cette malheureuse époque ; il est peu important de dire quelles places furent assiégées ou prises, le nombre de ceux qui périrent dans cette guerre impie, les armes à la main, ou sur les échafauds. Toutes les guerres civiles offrent le même tableau : mais la fureur, le ressentiment & le désespoir rendent celui-ci encore plus révoltant. Les deux partis travailloient par système à renverser la constitution : il y avoit peu de ces hommes habiles & pénétrants, qui sans tenir à aucune faction scussent tirer parti des préjugés du tems pour s'élever eux-mêmes. Toute la nation étoit attachée à un parti par principes, & le suivoit aveuglement. Le caractère du peuple étoit sublime, mais irrégulier.

Dans le nombre de ceux qui furent le plus exposés au ressentiment de la Chambre des Communes se trouve le célèbre *Laud*, Archevêque de Cantorbéri. Il avoit été renfermé à la Tour, lorsque neuf autres Prélats y avoient été envoyés pour s'être plaints à la Chambre-haute de la sévérité des Communes. Lorsqu'il parut devant les Pairs, il fit une harangue de plusieurs heures, où il se justifia avec ce courage, que l'innocence & l'intégrité savent inspirer. Ses juges vouloient l'absoudre, mais la Chambre des Communes, qui avoit résolu sa mort, rendit inutiles tous les ef-

forts qu'on fit pour le sauver. Lorsqu'il parut sur l'échaffaud après sa condamnation, il parla longtems au peuple avec fermeté. " J'ai," dit-il, " examiné mon cœur, & graces au ciel, je " n'y ai trouvé aucune faute qui mérite le sup-
 " plice que je vais souffrir. On a fait injustice
 " au Roi, en l'accusant de vouloir établir la Re-
 " ligion Romaine dans ses Etats; & je le crois
 " aussi bon Protestant qu'aucun de ses sujets.
 " Quant aux Parlemens, quoiqu'il eut conçu du
 " dégoût pour un ou deux, il n'eut cependant
 " jamais dessein de changer les loix de sa patrie,
 " ou d'abolir la religion protestante." *Laud* fit
 ensuite une courte priere, & mourut avec courage.
 Cet homme infortuné paroissoit fait pour de
 meilleurs tems & un meilleur destin : mais toutes
 les distinctions du juste & de l'injuste étoient
 effacées des esprits ; la haine & la vengeance
 conduisoient tout, & en général les hommes les
 plus vertueux des deux partis furent les victimes
 de cette fureur civile. *Laud* étoit éclairé, in-
 tègre, sincère, humble dans ses mœurs, mais trop
 attaché à de vaines cérémonies, & prêt à perdre
 la vie, plutôt que de les abandonner.

On fit un acte pour abolir la Lithurgie de l'E-
 glise Anglicane le jour même de sa mort, comme
 s'il eut été le seul obstacle qu'on craignit dans
 cette importante affaire ; l'Eglise nationale devint
 ainsi entièrement Presbitérienne à la grande satis-
 faction des Ecclésiastiques & de la canaille de Londres.
 On publia de plus une ordonnance pour observer
 un jour de jeûne chaque semaine, & on appliqua
 au soutien de la *bonne cause* l'argent que chaque
 famille pouvoit épargner par cette abstinence.
 Le Parlement, après s'être fortifié de cette manière,
 se

se vit en état de renverser tout devant lui, & de gouverner avec un sceptre de fer : il étoit appuyé des Ecoissois ; il avoit la même religion qu'eux, & couroit le même danger ; tous ces motifs les unirent intimement. Cependant dès que les Anglois eurent pris le nom général de Presbitériens, ils commencèrent à se diviser en plusieurs sectes particulières : une partie du Parlement étoit composée de Presbitériens rigides, & l'autre d'*Indépendans*, nouveau parti de fanatiques qui commençoit à faire des progrès rapides. Il seroit presque inutile d'indiquer la différence entre ces deux sectes, si d'ailleurs leurs principes en fait de religion, n'avoient pas influé sur les maximes politiques de ces tems malheureux. L'Eglise Anglicane, qui n'étoit plus, avoit eu dès son établissement la Hiérarchie Ecclésiastique & une Lithurgie particulière. Les Presbitériens s'élevèrent contre cette forme de culte public, & ils vouloient que l'Eglise fut gouvernée par de simples ministres élus par le peuple. Les Indépendans allèrent encore plus loin, & exclurent toute espèce de Clergé ; ils prétendoient que tout homme pouvoit prier en public, exhorter ses freres, & expliquer les Ecritures. Mais la maxime principale de ces enthousiastes étoit de rejeter toute subordination dans les emplois civils, & d'établir dans la société une égalité imaginaire, à laquelle ils prétendoient que tous les membres avoient droit. Si cette forme de gouvernement étoit possible elle seroit sans doute la plus avantageuse. Mais la sagesse ou la force gouverneront toujours l'ignorance & la foiblesse. On vit ensuite par le mauvais succès de leurs opérations politiques que ce système de gouvernement

n'étoit nullement adapté à l'infirmité humaine: Comme ils avoient cependant des idées sublimes de leurs principes politiques, si brillans dans la spéculation, ils montrèrent dans leur conduite ce caractère sombre & chagrin, qui accompagne toujours le fanatisme. Ils s'efforçoient en secret d'abaisser les Presbitériens; mais ils agissoient conjointement avec eux pour écraser leur Souverain.

Charles, voyant que le Parlement d'Angleterre & celui d'Ecosse étoient réunis contre lui, & craignant de succomber sous leurs coups, fit une trêve avec les Catholiques d'Irlande pour rappeler les troupes qu'il avoit dans ce Royaume. Ainsi il augmenta son armée de ce nouveau renfort, & par un grand corps d'Irlandois qui vinrent alors le joindre. Ce fut alors que le Parlement eut raison de se plaindre, de ce qu'il prenoit à son service des hommes d'une religion qu'il détestoit; il alla même jusqu'à l'accuser de les porter à la révolte. Cependant le Roi ne fit par là que se rendre plus odieux à la nation sans aucun avantage pour ses affaires. Les Irlandois furent taillés en pièces par *Fairfax*, un des généraux des rebelles, & ceux qui ne périrent pas dans la mêlée furent inhumainement massacrés. On dit qu'on trouva parmi les morts plusieurs femmes Irlandoises, qui avoient fait un carnage horrible avec de grands couteaux: mais la haine des Anglois pour ce malheureux peuple, leur fit peut-être imaginer cette absurde calomnie.

Charles commençoit à n'éprouver que des revers. Le Prince *Rupert*, qui avoit longtems soutenu la gloire de ses armes, fut battu à York, & son armée dispersée par *Fairfax*. *Charles* s'étoit retiré

retiré à Oxford ; le péril qui le menaçoit excita le zèle de ses amis, qui firent de nouveaux efforts pour défendre sa couronne ; on lui procura de nouvelles troupes, qui remportèrent de petits avantages : mais la fortune se déclara bientôt contre lui. Son armée étoit composée d'une soldatesque turbulente & séditieuse, tandis-que celle du Parlement perfectionnoit tous les jours sa discipline, & obéissoit par principes. On publia alors une loi, qu'on appella l'acte de l'*Ahnégation de soi-même*, par lequel on défendoit à tout membre de la Chambre des Communes de servir dans l'armée. Les raisons qu'on donna pour l'autoriser étoient spécieuses, & peut-être sincères. Le Parlement prétendoit par là se mettre dans l'impossibilité de désirer la continuation de la guerre pour prolonger son pouvoir. On changea donc les généraux ; le Comte d'*Essex*, *Denbigh*, & *Manchester* rendirent leurs brevets ; & *Fairfax*, assisté de *Cromwell*, mit l'armée sur un nouveau pied sans le moindre murmure.

On croyoit généralement que ce nouvel arrangement affoiblirait les révoltés, mais il arriva tout le contraire ; ils triomphèrent partout. Enfin les deux armées ennemies se rencontrèrent près de *Naseby* : le Roi, qui commandoit en personne le corps de bataille, montra le plus grand courage ; il exhortoit ses gens lorsqu'ils commençoient à plier, & les rallioit lui-même. Cependant il fut défait ; la terreur & la victoire accompagnoient *Cromwell* partout où il adressoit ses coups, & on lui attribua principalement ce grand succès. Le Roi ne put jamais réparer ce coup funeste : toute son infanterie fut mise dans un tel désordre, que l'armée du Parlement fit autant

n'étoit nullement adapté à l'infirmité humaine: Comme ils avoient cependant des idées sublimes de leurs principes politiques, si brillans dans la spéculation, ils montrèrent dans leur conduite ce caractère sombre & chagrin, qui accompagne toujours le fanatisme. Ils s'efforçoient en secret d'abaisser les Presbitériens; mais ils agissoient conjointement avec eux pour écraser leur Souverain.

Charles, voyant que le Parlement d'Angleterre & celui d'Ecosse étoient réunis contre lui, & craignant de succomber sous leurs coups, fit une trêve avec les Catholiques d'Irlande pour rappeler les troupes qu'il avoit dans ce Royaume. Ainsi il augmenta son armée de ce nouveau renfort, & par un grand corps d'Irlandois qui vinrent alors le joindre. Ce fut alors que le Parlement eut raison de se plaindre, de ce qu'il prenoit à son service des hommes d'une religion qu'il détestoit; il alla même jusqu'à l'accuser de les porter à la révolte. Cependant le Roi ne fit par là que se rendre plus odieux à la nation sans aucun avantage pour ses affaires. Les Irlandois furent taillés en pièces par *Fairfax*, un des généraux des rebelles, & ceux qui ne périrent pas dans la mêlée furent inhumainement massacrés. On dit qu'on trouva parmi les morts plusieurs femmes Irlandoises, qui avoient fait un carnage horrible avec de grands couteaux: mais la haine des Anglois pour ce malheureux peuple, leur fit peut-être imaginer cette absurde calomnie.

Charles commençoit à n'éprouver que des revers. Le Prince *Rupert*, qui avoit longtems soutenu la gloire de ses armes, fut battu à York, & son armée dispersée par *Fairfax*. *Charles* s'étoit retiré

retiré à Oxford ; le péril qui le menaçoit excita le zèle de ses amis, qui firent de nouveaux efforts pour défendre sa couronne ; on lui procura de nouvelles troupes, qui remportèrent de petits avantages : mais la fortune se déclara bientôt contre lui. Son armée étoit composée d'une soldatesque turbulente & séditieuse, tandis-que celle du Parlement perfectionnoit tous les jours sa discipline, & obéissoit par principes. On publia alors une loi, qu'on appella l'acte de l'*Abnégation de soi-même*, par lequel on défendoit à tout membre de la Chambre des Communes de servir dans l'armée. Les raisons qu'on donna pour l'autoriser étoient spécieuses, & peut-être sincères. Le Parlement prétendoit par là se mettre dans l'impossibilité de désirer la continuation de la guerre pour prolonger son pouvoir. On changea donc les généraux ; le Comte d'*Essex*, *Denbigh*, & *Manchester* rendirent leurs brevets ; & *Fairfax*, assisté de *Cromwell*, mit l'armée sur un nouveau pied sans le moindre murmure.

On croyoit généralement que ce nouvel arrangement affoibliroit les révoltés, mais il arriva tout le contraire ; ils triomphèrent partout. Enfin les deux armées ennemies se rencontrèrent près de Naseby : le Roi, qui commandoit en personne le corps de bataille, montra le plus grand courage ; il exhortoit ses gens lorsqu'ils commençoient à plier, & les rallioit lui-même. Cependant il fut défait ; la terreur & la victoire accompagnoient *Cromwell* partout où il adressoit ses coups, & on lui attribua principalement ce grand succès. Le Roi ne put jamais réparer ce coup funeste : toute son infanterie fut mise dans un tel désordre, que l'armée du Parlement fit autant

de prisonniers qu'elle voulut; ses bagages & ses papiers les plus secrets tombèrent entre les mains de l'ennemi, & cependant en comptant tout il n'y eut pas plus de six-cens hommes de tués.

Ce fut alors que le génie & la valeur extraordinaire de *Cromwell* commencèrent à se déployer. Il n'avoit été jusqu'ici qu'un enthousiaste turbulent & factieux, & colonel d'un régiment. Mais il montra tout à coup des talens au-dessus de son rang, & la gloire qu'il acquit à Naseby, lui ouvrit la carrière de l'ambition, qu'il ne perdit jamais plus de vue. Les historiens ne discernent presque jamais les différences qui se trouvent dans le même caractère à différentes époques. Il est probable qu'il agit d'abord sincèrement & par principes; mais il changea avec les circonstances, & son cœur ne put résister à la voix de l'ambition. Si son parti eut succombé, il y a apparence qu'il auroit porté la constance & l'intégrité jusqu'à l'héroïsme. Mais malheureusement pour l'humanité, il fut vainqueur, devint un tyran cruel, & arrosa le trône du sang de son Roi.

Il étoit humble dans son extérieur & plein d'orgueil dans l'ame; & voilà, selon *Machiavel*, ce qui caractérise l'usurpateur heureux. Il avoit eu dessein quelques années auparavant de quitter le Royaume par zèle pour sa religion, mais le Roi l'en empêcha. *Cromwell* porta toujours le masque de la piété; ce qui lui donna l'ascendant dans la Chambre-basse, composée en grande partie d'enthousiastes, & lui concilia l'affection de *Fairfax*, son général, qui étoit brave, ignorant & de bonne foi. Cet extérieur religieux lui attacha l'armée, qui vouloit marcher sous ses ordres, & lui seul eut le privilège de revenir en sa personne des emplois civils & militaires,

car

car il étoit à la fois Colonel & Membre des Communes. Il résolut ensuite d'augmenter son crédit en gagnant en secret les Indépendans ; le nombre & le pouvoir de ceux-ci s'accrurent par ses soins, & ils les trouva à son tour des amis fidèles & prêts à tout.

La bataille de Naseby fut très-fatale au Roi : *Fairfax* & *Cromwell* surent profiter des circonstances. Aussitôt qu'ils se présentoient devant une place, elle capituloit sur le champ. Le jeune Prince de Galles, depuis *Charles II.* partagea les disgrâces de son pere, & se réfugia dans l'île de Scilly. Le Roi ramassa les débris de son armée, & se retira à Oxford, où il demanda encore la paix. Mais s'il n'avoit pu l'obtenir dans sa prospérité, il ne devoit pas vraisemblablement l'espérer après une défaite. Le Parlement insulta à ses malheurs ; on publia les lettres qu'il avoit écrites à la Reine, avec des remarques pleines d'aigreur & de ces mauvaises plaisanteries que les méchans seuls sont capables de faire. Le Roi, après avoir pris toutes les mesures possibles pour obtenir la paix, mais infructueusement, se vit comme bloqué dans Oxford, place qu'il ne pouvoit défendre, & qui étoit à la veille d'être forcée par des ennemis féroces & implacables. *Charles* dans cette situation prit le parti de se mettre entre les mains des Ecossois, qu'il croyoit moins aigris contre lui. Les généraux de leurs troupes lui avoient fait des promesses vagues & générales, peut-être dans l'espérance qu'il accorderoit toutes leurs demandes. Le Roi leur fit donc dire qu'il se proposoit de les joindre ; on lui promit de le recevoir avec honneur & de le défendre. Il quitta donc Oxford sur cette assurance équivoque, & après un voyage de neuf jours dans
des

des routes détournées & obscures, il arriva à l'armée Ecoissoise. Il perdit sa liberté dès ce moment ; on négotia avec l'armée Angloise, & on le traîna de place en place, jusqu'à, ce qu'enfin les Ecoissois le vendirent aux Anglois à prix d'argent, & se retirèrent chez eux, chargé des reproches des honnêtes gens, & des remords de leur lâche perfidie. Dès cet instant jusqu'à l'usurpation de *Cromwell*, la Constitution de l'Etat fut en proie à tous les attentats que le crime & la rage des passions peuvent imaginer. Le pouvoir de la Couronne fut anéanti, & le Parlement l'usurpa ; mais il devoit bientôt la perdre à son tour, & se soumettre à une Démocratie militaire, forme de gouvernement qui, comme toutes les autres de ce genre, fut foible, cruelle & tumultueuse.

L E T T R E V.

LA guerre civile étoit finie par la prison du Roi, & l'armée Ecoissoise avoit reçu la récompense de sa perfidie. Le Parlement se voyoit sans autres ennemis que ces mêmes troupes qui l'avoient fait triompher. Je vous ai déjà observé que cette armée, par la politique profonde de *Cromwell*, s'étoit rendue indépendants du sénat national, & que ses généraux ne pouvoient y avoir séance. C'est pourquoi la Chambre des Communes essaya de la licencier le plutôt possible, sachant bien que cette milice turbulente voudroit donner la loi au lieu de la recevoir. Elle publia donc un Acte qui en reformoit une partie, & ordonnoit au reste de passer en Irlande. On conçoit bien que *Cromwell* s'y opposa : c'étoit le moment critique

critique qui devoit couronner son ambition, ou le réduire à sa première obscurité. Il profita donc de la circonstance : il forma un Conseil d'Officiers, & un autre de Subalternes, qu'il nomma *Agitateurs*, pour examiner les griefs de l'armée, & s'en plaindre au Parlement. On vit dans cette occasion le même esprit & les mêmes manœuvres, dont on avoit fait usage dans les négociations entre le Roi & le Sénat. Plus les Communes cédoient de terrain & plus on leur demandoit ; elles accusoient l'armée de sédition, & on reprochoit au Parlement de vouloir gouverner seul.

Depuis que *Charles* étoit tombé entre les mains des Anglois, on l'avoit détenu au château d'Holmby. Mais des généraux voulurent l'avoir en leur possession. Un certain *Joyce*, qui de tailleur étoit devenu cornette de cavalerie, reçut ordre d'aller enlever le Roi, & de l'amener prisonnier à Newmarket. Il exécuta sa commission avec succès & intrépidité. La Chambre des Communes, qui étoit alors sans pouvoir, se plaignit en vain de cette insolence ; l'armée, au lieu de faire attention à ses menaces, les méprisa, & s'avança vers Londres pour donner la loi à ses maîtres. *Cromwell*, qui vouloit toujours couvrir ses violences du masque de l'équité, entreprit de faire le procès à onze membres du Parlement. Ils étoient les chefs & les plus puissans de leur faction : cette démarche hardie du Général étonna tellement la Chambre des Communes, que voulant le fléchir à quelque prix que ce fut, elle lui écrivit que le Parlement étoit prêt à sévir contre quiconque lui auroit déplu.

C'étoit là une espèce d'ouverture pour la paix ; mais l'armée aspirait à gouverner : au lieu d'être flattée de cette condescendance, elle forma des plaintes

plaintes générales contre tout le corps du Sénat, & employa tous les arts de l'intrigue pour exciter une querelle, que le Parlement vouloit éviter. Enfin les citoyens de Londres ouvrirent les yeux; ils comprirent le but des manœuvres du général, & virent avec douleur que la Constitution de l'Etat alloit être anéantie; ils voyoient les oppresseurs opprimés à leur tour par une soldatesque insolente, leur Religion abolie, leur Roi prisonnier, & la nation sur le point de tomber dans la plus indigne servitude.

Dans cette crise inattendue, la ville assembla sa milice, commença à se fortifier, & publia un manifeste contre les violences de l'armée. La Chambre des Communes n'étoit pas moins divisée que le reste du peuple; les uns vouloient favoriser les préparatifs des bourgeois de Londres, & les autres, avec les deux Orateurs à leur tête, se déclarèrent pour l'armée. Les moindres querelles en pareil cas sont bientôt suivies de tristes conséquences. Les membres de la Chambre des Communes se séparèrent; il y en eut soixante-deux qui allèrent avec les Orateurs se mettre sous la protection du Général, & ceux qui restèrent passèrent plusieurs actes, comme s'ils eussent été en état de se faire obéir.

Au reste, le pouvoir qu'ils s'étoient arrogés ne dura pas, car l'armée s'avança bientôt vers la capitale. Dans la confusion générale, le corps de ville se vit forcé par la crainte de l'admettre dans ses murs. Le Général & ses amis se rendirent chacun dans sa maison. Le Parlement se voyant accablé, remit la Tour au Général *Fairfax*, & les deux Chambres le remercièrent par députés d'avoir désobéi à leurs ordres.

Il s'agissoit alors de décider du sort du Roi, qu'on tenoit prisonnier à Hamptoncourt. Les Indépendans, qui avoient *Cromwell* à leur tête, & les Presbitériens des deux Chambres traitoient à part avec lui en secret. *Charles* conçut même l'espérance d'être choisi médiateur entre les deux partis, & qu'à la fin la nation, sentant les calamités de l'anarchie, rentreroit dans son devoir, comme un enfant réfractaire, qui, après s'être rendu malheureux par sa faute, cesse d'être incommode aux autres & à lui-même. Mais ce Prince infortuné fut bientôt détrompé: il perdit tout espoir dès-qu'il vit les troupes & leurs généraux emporter la balance: il avoit été jusqu'alors traité avec une sorte de respect, mais ses gardes en agirent dès lors avec lui sans cérémonie. En conséquence il résolut de prendre la fuite, accompagné de deux hommes de sa cour; il courut toute une nuit à cheval jusqu'au bord de la mer, dans le dessein de passer en France, & laissa une lettre pour le Parlement. Cependant la fortune lui fut encore contraire; le vaisseau destiné pour le transporter n'étoit pas prêt, & tout ce qu'il put faire fut de se confier à l'honneur du Gouverneur de l'Isle de Wight. C'étoit le Colonel *Hammond*, créature de *Cromwell*, qui avoit obtenu ce gouvernement par le crédit de ce célèbre *Hampden*, que nous avons vu plus haut périr en combattant contre son Roi. *Asburnham* & *Berkeley*, qui accompagnoient ce Prince, allèrent d'abord parler à *Hammond* à ce sujet. Mais celui-ci, au lieu de leur promettre de protéger la personne de son Souverain, leur donna une réponse générale & évasive, & les pria de le conduire auprès de lui. Ils vinrent donc tous trois à la maison où ce Prince s'étoit

s'étoit retiré ; & *Hammond* resta en bas, tandis que les autres montèrent pour informer le Roi du succès de leur négociation. Quand *Charles* apprit que *Hammond* étoit venu pour le voir, & qu'il n'avoit rien promis de positif, il dit à *Asburnham*, *Tu m'as perdu*. Celui-ci fondit en larmes, & proposa d'assassiner le gouverneur de sa propre main. Mais ce bon Prince ne voulut pas le permettre : il admira *Hammond* en sa présence, & fut obligé de le suivre au Château de Carisbrook. Il retomba ainsi dans les fers, & fut traité avec l'apparence du respect.

Cependant le Parlement devenoit plus foible de jour en jour, & plus factieux, & l'armée plus puissante & plus unie. *Cromwell* s'étoit attaché à établir une telle subordination parmi ses troupes qu'il les gouvernoit à son gré, & pouvoit tout oser en conséquence. Mais il manqua d'échouer dans ses desseins par une nouvelle considération, à laquelle il ne s'attendoit pas. Les Indépendans rejettoient toute subordination dans le gouvernement, & bientôt il s'éleva une autre faction, qu'on appella les *Niveleurs*, qui ne reconnoissoient d'autre chef politique que *Jésus-Christ*. Ils vouloient que tous les ordres de l'Etat fussent de niveau, & qu'on établît une égalité générale dans les biens & les rangs. Ils firent plusieurs remontrances, & portèrent leur insolence au plus haut point. *Cromwell* se vit alors sur le point de perdre tout le fruit de ses travaux & de son ambition : il redoutoit d'autant plus ce nouveau parti, qu'il retorquoit contre lui ses propres principes. Sentant donc qu'il s'agissoit de tout pour lui, il résolut de dissiper cette faction en frappant un coup hardi, ou de périr dans son entreprise. Il reçut
avis

avis que les Niveleurs s'étoient assemblés dans un certain endroit, & il y courut sur le champ à la tête de son régiment, qui avoit été jusqu'alors invincible. Il les adjura au nom de Dieu de lui dire quel étoit le but de leurs assemblées & de leurs murmures; & comme on lui fit une réponse insolente, il tua sur le champ deux Niveleurs de sa propre main. Ses soldats dispersèrent le reste; il en fit pendre plusieurs sur le lieu même, & il en envoya d'autres prisonniers à Londres: c'est ainsi qu'il dissipa une faction, qui n'avoit d'autre crime que celui de suivre son propre exemple.

Ce coup de vigueur accrut encore son pouvoir dans l'armée, dans le Parlement, & dans la Capitale. *Fairfax*, qui avoit été fait Lord, n'avoit que le titre de général: *Cromwell* étoit tout-puissant parmi les soldats. Le Roi, qui étoit prisonnier dans l'Isle de Wight, continuoît à demander la paix, & enfin le Parlement, qui ne pouvoit par lui-même détruire le pouvoir de la milice réfractaire qu'il avoit armée, prit le parti de lui opposer celui du Prince. Il y eut en conséquence plusieurs négociations entre *Charles* & la Chambre des Communes. Mais comme celle-ci s'obstinoit toujours à abolir l'Episcopat, ce fut un grand obstacle à ses vœux pacifiques.

Dans ces entrefaites les Ecoffois, honteux de passer pour avoir vendu leur Roi, prirent les armes pour le défendre. Quantité de jeunes Seigneurs Anglois les secondèrent, & les affaires de *Charles*, qui paroissoient désespérées, sembloient devoir bientôt changer de face: mais *Cromwell*, comptant sur la victoire, s'avança contre eux avec ses vétérans invincibles. La fortune favorisa ses crimes; il défit entièrement les Ecoffois près de Preston,

Preston, & fit prisonnier le Duc d'*Hamilton*, leur général. D'un autre côté *Fairfax* triompha également dans les provinces de Kent & d'Essex : les amis du Roi, s'étant retirés à Colchester, qui s'étoit déclaré pour eux, il les y bloqua, les força de se rendre à discrétion, & les traita en barbare.

Le Parlement continuoit à traiter avec son Souverain, qui étoit bien moins à craindre que l'armée, & parut agir pour la première fois avec sincérité. Mais il n'étoit plus tems : l'armée triomphante revint bientôt, & demanda à grands cris qu'on fit justice du Roi. On l'accusoit d'être la cause & le principe de tous les maux de la nation, & on vouloit qu'il fut puni publiquement avec tous ses partisans. Les garnisons des provinces répétèrent les mêmes clameurs, ainsi que les comtés de Somerset & de Norfolk. *Fairfax*, par le desir de *Cromwell*, dont il étoit la dupe sans le savoir, transféra son illustre prisonnier de l'Isle de Wight au Château de Hurst. Le Parlement se plaignit de ces procédés arbitraires ; mais ses murmures n'étoient plus qu'un vain bruit qu'on méprisoit. Alors il publia quelques ordonnances pour se faire mieux respecter ; mais *Cromwell* lui fit dire qu'il se proposoit de lui rendre visite le lendemain à la tête de ses troupes, & lui ordonna dans l'Intervalle de lui tirer quarante mille livres sur la ville de Londres. Les membres du Sénat, effrayés du péril qui les menaçoit, lui accordèrent sa demande, & le Général vint établir ses quartiers dans les faubourgs de la Capitale. Cependant les Communes, qui négocioient toujours avec le Roi, déclarèrent que ceux qui l'avoient enlevé de l'Isle de Wight, l'avoient fait sans leur participation. *Cromwell*, pour les punir de cette démarche,

démarche, fit environner la salle du Parlement par ses satellites, & arrêta tous les membres de ce corps qui lui étoient suspects. Un Colonel de son armée nommé *Pride*, en saisit avec une liste à la main jusqu'à quarante-un, & les envoya en prison. Ceux-ci étoient des Presbitériens, les premiers auteurs des troubles; ils furent enfin les victimes de leur faction. Le lendemain on ferma les portes du Parlement à cent autres de ses membres, de sorte que ceux qui restèrent étoient réduits à un petit nombre d'Indépendans: ce sublime Sénat fut appelé par dérision le *Rump-Parliament**. Il protesta bientôt contre les procédés du premier, les annulla, & déclara que la conduite du Général étoit juste & nécessaire.

Ce rare Parlement, si toutefois il mérite ce nom, n'étoit composé que d'une troupe de bourgeois obscurs, entièrement dévoués à l'armée: d'ailleurs les généraux étant eux-mêmes membres de ce corps, ils dictoient toutes ses délibérations. Ces séditieux se voyant donc les maîtres, résolurent unanimement d'établir un tribunal suprême pour faire le procès au Roi, qu'ils accusoient de trahison contre l'Etat. Ils invitèrent seulement pour la forme le petit nombre de Seigneurs, qui restoient encore dans la Chambre-haute, à partager leur crime en s'unissant avec eux contre leur Monarque. Mais il y avoit encore de la vertu parmi eux, & ils rejetèrent unanimement cette exécrationnable proposition. Cependant l'ardeur des ennemis du Roi n'en fut pas rallentie; ils déclarèrent dans la Chambre-basse que le concours des Pairs n'étoit pas nécessaire, & que tout pouvoir émanoit originairement du peuple; maxime vraie

* *Rump* signifie croupion en François.

en elle-même, mais dont ils abusèrent avec l'audace des scélérats. Le Colonel *Harrison*, fils d'un boucher, reçut ordre d'aller prendre le Roi au Château de Hurst, & de l'amener à Windsor : lorsque ce malheureux Prince y fut arrivé, le Conseil de guerre ordonna qu'on cessât de le traiter avec le respect dû à son rang. Il se vit ainsi dans un moment privé de toutes les consolations de la vie, de ses domestiques, & exposé aux insolences d'une lâche canaille. On fit depuis le fix jusqu'au vingt Janvier 1648 tous les préparatifs nécessaires pour l'étonnant spectacle que ces forcenés alloient donner au monde. On nomma cent-quarante-cinq juges pour décider du destin du Roi, & un petit homme de loi, nommé *Bradshaw*, fut élu président de ce tribunal détestable.

On amena donc l'infortuné *Charles* de Windsor au Palais de St. Jaques, & le lendemain on le fit comparoître devant la Cour suprême établie pour le juger. Le Roi se souvint de sa dignité & du respect qu'il se devoit à lui-même devant une telle assemblée ; il s'assit son chapeau sur la tête, & jetta un regard sévère sur tous ces misérables qui étoient aussi couverts. Quand on l'accusa d'avoir été la cause de tout le sang répandu depuis le commencement des troubles, il lui échappa un sourire de mépris & d'indignation, après quoi il demanda par quelle autorité on osoit lui faire son procès. *Bradshaw* répondit que c'étoit au nom de la Nation Angloise. Mais le Roi déclara que ce tribunal n'étoit pas légal, puisqu'il n'avoit ni la sanction des Lords, ni la sienne propre, & il refusa de se défendre. On le somma plusieurs fois de répondre aux chefs d'accusation qu'on produisit contre lui, mais il persista à garder le silence, & on le renvoya

renvoya en prison. La seconde fois qu'il comparut dans la Sale de Westminster, on le somma de nouveau de répondre; le Roi soutint encore qu'on n'avoit pas droit de le juger, & il alloit déduire ses raisons, lorsqu'il fut interrompu par *Bradshaw*, qui le fit reconduire dans sa prison. Il fut amené une troisième fois devant ses juges, & refusa constamment de se défendre jusqu'à ce qu'on lui prouvât que leurs procédés n'étoient pas contraires aux loix fondamentales du Royaume. Enfin la dernière fois qu'il parut devant cet étrange tribunal, il fut insulté dans sa marche par les gardes placées aux avenues, & par la canaille, qui crioient *Justice, justice, la mort, la mort!* Il montra encore devant ses ennemis le même courage & la même fermeté, & garda son chapeau sur sa tête: on lui lut enfin sa sentence, où on lui donnoit toutes les odieuses épithètes que la rage peut inventer. Mais il resta inébranlable, & ne découvrit d'autres mouvemens, que ceux de la pitié. Comme il se retiroit, le petit peuple cria de nouveau *justice*, & entr'autres insultes que ce malheureux Prince essuya alors, un misérable eut l'audace de lui cracher au visage. Il s'essuya tranquillement, & se contenta de dire: *Les pauvres gens! ils traiteroient leurs généraux de la même manière pour six sous.* Un soldat, plus humain que les autres, ne put s'empêcher d'implorer la protection du Ciel pour son Souverain: mais un Officier, qui l'entendit, l'abbattit à ses pieds aux yeux du Roi, qui ne put s'empêcher de dire que la punition excédoit l'offense.

Son supplice avoit été fixé pour le troisième jour après l'arrêt prononcé contre lui, & quand il fut arrivé, on le conduisit à pied par le Parc jusqu'à Whitehall; il étoit accompagné de l'Evêque

Juxon,

Juxon, & gardé par un Régiment d'infanterie sous les ordres du Colonel *Tomlinson*. On avoit préparé un échaffaud tendu de noir, où le Roi trouva deux bourreaux masqués. Outre les troupes qui formoient là un cercle, il y avoit un concours infini de spectateurs, qui attendoient en silence & avec horreur pour être témoins de ce grand crime. *Charles* parcourut tous les apprêts de son supplice avec constance & sérénité ; il assura ceux qui étoient auprès de lui sur l'échaffaud qu'il ne se croyoit coupable d'aucune autre faute que celle d'avoir livré le Comte de *Strafford* à la fureur de ses ennemis, & qu'il espéroit que Dieu lui feroit miséricorde. Tandis-qu'il déclaroit ainsi publiquement son innocence, l'Evêque qui l'accompagnoit lui dit qu'il n'avoit plus qu'un pas à faire pour obtenir le Ciel, à quoi il répondit : *Je quitte une couronne corruptible pour une autre incorruptible dans le séjour céleste, où l'affliction n'ose approcher. Vous changez*, reprit l'Evêque, *une couronne corruptible pour une autre incorruptible ; c'est un bon échange.* *Charles* ôta ensuite son manteau, & remit son Ordre de la Jarretière entre les mains du Prélat, en lui disant d'un ton énergique, *Souvenez-vous.* A ces mots il se mit à genoux, & s'étant placé sur le billot, il donna de la main le signal au bourreau, qui lui coupa la tête d'un seul coup. Le compagnon de celui-ci la ramassa aussitôt, & cria en la montrant toute sanglante au peuple, *Voici la tête d'un traître.* Telle fut la funeste catastrophe de *Charles*, qui vécut assez longtems pour voir les loix & la constitution de sa patrie expirer avant lui. Il avoit eu le malheur d'être élevé dans une haute idée de ses prérogatives, qu'il se croyoit obligé par devoir de maintenir. Il vécut dans un tems où l'esprit des loix

loix étoit en opposition avec l'esprit du peuple, & comme il vouloit gouverner selon les anciennes maximes, au lieu de s'accommoder au tems, il périt sous les débris de son trône dans la ruine générale. Plusieurs Princes avant lui avoient perdu la vie par des trahisons, des complots, ou le fer des assassins, mais il n'y en eut aucun excepté lui depuis *Agis*, Roi de Sparte, qui fut sacrifié par ses propres sujets selon toutes les formes de la justice. Au reste il faut avouer que quoique les peuples du continent nous aient reproché ce régicide avec amertume, cependant ces troubles horribles & ces convulsions de l'Etat amenèrent enfin la félicité publique, & assurèrent la condition des sujets. Les loix devinrent plus précises & le peuple plus docile, comme si une fermentation dans les Etats étoit nécessaire pour perfectionner le gouvernement.

L E T T R E VI.

CROMWELL, qui avoit secrettement demandé la mort du Roi, commença à concevoir des vues, & à sentir des desirs qu'il n'avoit pas encore connus : il s'apperçut qu'il n'étoit pas éloigné du plus haut point de grandeur, auquel il put aspirer. Ses vues s'étendirent avec sa fortune, & ses anciens principes sur la liberté ne purent tenir contre la perspective séduisante du pouvoir illimité qui s'ouvroit à ses yeux. Il souffrit d'abord que le Parlement jouit d'une ombre d'autorité. *Charles Stewart*, fils du feu Roi, fut déclaré incapable de succéder au trône, & on publia un acte de proscription contre quiconque reconnoitroit son titre

à la couronne. On déclara de plus que la Chambre des Lords étoit inutile & dangereuse, & on abolit la royauté. On fit faire un grand Sceau, qui portoit d'un côté les armes d'Angleterre & d'Irlande avec cette inscription : *Le Grand Sceau d'Angleterre*. Sur le revers on voyoit la Chambre des Communes assemblée, avec ces mots : *La première année de la liberté recouvrée par la grace de Dieu, 1648.*

On commença ensuite à faire le procès à ces braves gens qui s'étoient distingués en combattant pour leur Souverain. Le Duc d'*Hamilton* & le Lord *Capel* furent accusés, condamnés, & envoyés au supplice : plusieurs autres éprouvèrent le même sort. Le Comte de *Norwich*, & le Chevalier *Owen* furent condamnés, mais on jugea à propos de surseoir leur exécution. Les Ecoissois étoient très mécontents de la mort de leur Duc d'*Hamilton*, & en effet on l'avoit traité contre les loix de la guerre & celles des nations, & ils résolurent de reconnoître le jeune Prince de Galles pour leur Roi. Mais l'amour de la liberté paroissoit encore l'emporter sur leur ressentiment : il est vrai qu'ils appellèrent au trône le fils de leur Roi ; mais ils réstraignirent son pouvoir, comme ils avoient fait celui de son pere. *Charles II.* n'avoit ni les vertus, ni la constance, ni les principes de son prédécesseur. Comme il n'étoit attaché à aucune religion, il accepta toutes les conditions qu'on voulut lui imposer, & se contenta de porter le titre, & de jouir des honneurs du rang suprême, sans en avoir l'autorité. Il fut reçu à Edimbourg avec toutes les apparences du respect, & y entra par la porte, où les membres du brave *Montrose*, un des plus zélés partisans de sa maison,

maison, étoient encore exposés. Mais il s'aperçut bientôt qu'il n'alloit être qu'un esclave couronné, & qu'il seroit condamné à mener un vie insupportable pour un homme de son caractère. Il étoit sans cesse harassé par le Clergé fanatique d'Ecosse, qui venoit l'instruire dans la religion, & l'obligeoit d'assister à de longs sermons, où l'on ne manquoit guères d'insulter à la mémoire du dernier Roi, qu'on traitoit de tiran : on accusoit en sa présence sa mere d'idolatrie ; on osoit même lui dire qu'il étoit opiniâtre & indocile. Il y avoit de certains jours où il lui falloit essuyer jusqu'à six déclamations dans ce genre, & on l'obligeoit d'observer le Dimanche avec la rigidité de la loi Mosaique. On examinoit même ses regards, & s'il lui arrivoit de sourire à quelque trait du sombre galimathias de ses Docteurs fanatiques, on lui reprochoit son indévotion, & on l'accusoit de profaner les choses saintes. Le jeune *Charles* souffrit quelques tems ces insolences avec le calme apparent d'un hypocrite, & prétendoit même être édifié des leçons des Ministres Presbitériens : mais en secret il cherchoit à échapper à ces pédans absurdes & enthousiastes.

Dans ces entrefaites, le Parlement d'Angleterre, allarmé que le Roi fut reconnu en Ecosse, rappella *Cromwell* d'Irlande, où il avoit fait la guerre avec sa fortune ordinaire. Il s'étoit rendu maître de *Kilkenney*, & de plusieurs autres places ; la victoire suivoit partout rapidement ses pas. Cependant il fut obligé de laisser le soin de cette guerre à *Ireton*, son lieutenant, & il repassa en Angleterre suivant ses ordres. Lorsqu'il reparut dans le Parlement à son arrivée, l'Orateur le remercia pour les services qu'il avoit rendus à

la République, & puis on délibéra sur la guerre avec l'Ecosse. On demanda à *Fairfax* s'il vouloit s'en charger. Mais celui-ci, qui étoit un Presbitérien rigide, & qui avoit jusqu'alors combattu par principes, refusa de prendre les armes contre une nation qui pensoit comme lui, & travailloit pour la même cause. Il réigna ses emplois, & se retira à la campagne pour y passer le reste de ses jours dans la paix & la solitude.

La retraite de *Fairfax* prépara la grandeur de *Cromwell*; on le nomma Général des armées de la République, & il marcha bientôt en Ecosse à la tête de dix-huit mille vétérans accoutumés à vaincre. Il y trouva le général *Lesly* avec une armée plus nombreuse que la sienne, mais séditieuse & indisciplinée. Après plusieurs légères escarmouches, *Cromwell* se trouva très-mal posté auprès de Dunbar, & l'ennemi paroissoit vouloir profiter de cette position désavantageuse. Cependant lorsqu'il vit les Ecossois prêts à l'attaquer, il assûra ses troupes d'un air sanctifié que le Seigneur avoit livré les ennemis entre ses mains, & il leur ordonna de chanter des Pseaumes, comme si elles eussent déjà été victorieuses. Les Ministres Presbitériens, qui étoient dans l'armée Ecossoise, ne donnoient pas des assurances moins fortes de succès, & lui promettoient aussi la victoire au nom du Seigneur, ce qui redoubla son ardeur pour le combat. Cependant la fortune se déclara à l'ordinaire pour *Cromwell*; il fit un grand carnage de ses ennemis, & ne perdit pas en tout quarante hommes.

Charles, qui haïssoit les Ecossois, & ne craignoit que *Cromwell*, ne fut pas fâché de leur perte; elle servit à étendre son pouvoir. Il se mit donc
à la

à la tête des débris de l'armée, & reçut les Royalistes, qui avoient été jusqu'alors exclus de son service. Au lieu de suivre alors *Cromwell*, qui conduisit son armée victorieuse à Perth, il voulut profiter de l'occasion pour pénétrer en Angleterre, où il espéroit que les amis de sa maison viendroient se joindre à lui. Mais il se trompa, & il perdit dans sa marche beaucoup de monde par la désertion & les maladies. Il n'y eut que quelques volontaires qui se rendirent à son armée, & le vigilant *Cromwell* l'atteignit à Worcester. On se battit de part & d'autre avec grand courage, mais l'heureux *Cromwell* fut encore vainqueur, & remporta une victoire complète. Deux-mille hommes périrent dans le combat, & on fit près de huit-mille prisonniers, qui furent vendus pour esclaves aux Colonies de l'Amérique. *Cromwell* se rendit maître de toute l'Ecosse, & mit à prix la tête du Roi.

L'imagination peut à peine se figurer les peines extraordinaires & les périls sans nombre que *Charles* essuya dans sa fuite de Worcester. Après s'être fait couper les cheveux pour se mieux déguiser, il fit pendant quelques jours le métier de bucheron habillé en paysan. Il essaya ensuite de se sauver dans le pays de Galles, sous la conduite d'un certain *Pendrell*, homme vulgaire, mais compagnon fidèle de ses dangers. Mais il ne put exécuter son dessein, parce que tous les passages étoient soigneusement gardés. Il revint donc sur ses pas, & rencontra le colonel *Careless*, qui comme lui avoit échappé au carnage de Worcester, & bientôt il se vit obligé de grimper avec lui sur un grand chêne touffu, où ils passèrent tout un jour entre les branches les plus épaisses,

entendant passer sous eux les Satellites qui cherchoient le Roi. De là *Charles* se rendit à travers mille périls chez un honnête homme & sujet fidèle, nommé *Lane*, en Staffordshire. Là il considéra de quelle manière il pourroit passer en France, & l'on convint qu'il conduiroit en croupe la fille de son hôte, qui alloit faire une visite dans le voisinage de Bristol. Dans cette marche il rencontra tous les jours des personnes qu'il connoissoit ; il passa même une fois au milieu d'un régiment de *Cromwell*.

Lorsqu'il fut arrivé chez Mr. *Horton*, où il devoit se rendre, le premier homme qu'il vit étoit un de ses propres aumoniers, qui s'amusoit à la porte à voir jouer à la boule. Il mena son cheval à l'écurie, & puis monta dans un appartement que Mlle. *Lane* avoit fait préparer pour lui, sous prétexte qu'il étoit indisposé. Mais le boutelier, lui ayant apporté quelques rafraichissemens, il reconnut aussitôt dans les traits de cet étranger, qui étoit pâle d'inquiétude & de fatigue, le visage de son Roi & de son maître ; il se prosterna à ses pieds, & lui dit en versant des larmes de joie, je suis ravi de voir votre Majesté. Le Roi lui enjoignit le secret, & ce pauvre homme fut fidèle. Après avoir fait quelque séjour dans cette maison, *Charles* se rendit chez le colonel *Wyndham*, dont la famille avoit toujours été estimée pour sa fidélité, & où il fut reçu avec respect. Il continua sa route vers le bord de la mer, & n'échappa, pour ainsi dire que par miracle, d'une petite auberge où il logea. C'étoit par hazard un jour de jeûne solennel, & un tisserand fanatique, qui avoit porté les armes dans l'armée du Parlement, prêchoit alors contre le Roi, dans une chapelle vis-à-vis

à-vis l'auberge. Un maréchal-ferrant de la même secte, qui venoit d'examiner les chevaux des voyageurs dans l'écurie, assûra ce prédicant qu'il avoit vu par la forme des fers qu'un de ces chevaux venoit du Nord. Sur cela le tisserand prédicateur affirma que ce cheval appartenoit certainement à *Charles Stewart*, & vint à la maison avec un officier pour l'arrêter. Mais le Roi avoit eue le bonheur de s'évader. En un mot, après des travaux inexprimables, & après avoir éprouvé la fidélité de plus de quarante personnes de tout rang, qui pouvoient le livrer à ses ennemis, il trouva enfin un vaisseau à *Brighthelmstone*, qui le porta heureusement en Normandie.

Cependant *Cromwell* retourna triomphant à Londres, où il fut reçu par l'Orateur du Parlement, le Maire & les Magistrats en robes de cérémonie. Il s'appliqua d'abord à profiter des circonstances pour abaisser les Ecoissois. On passa donc un Acte qui abolissoit la Monarchie chez eux, & qui annexoit le pays comme une province conquise à la République d'Angleterre. On voyoit alors avec surprise une assemblée d'hommes foibles & obscurs gouverner avec succès & harmonie. Quoique sans subordination reconnue entr'eux, ils levoient des armées, équipotent des flottes, & donnoient la loi à leurs voisins. Jamais l'Angleterre n'avoit été si puissante qu'à cette époque ; les finances étoient administrées avec sagesse & économie : personne ne s'enrichit par le péculat. Les revenus de la Couronne, le produit des terres des Evêques, & un impôt de cent-vingt-mille livres par mois suffisoient aux dépenses du gouvernement, & le mettoient en état d'agir avec vigueur.

Le Parlement, après avoir rétabli la paix générale, & se voyant obéi partout, résolut de châtier les Hollandois sous des prétextes futiles. *Dorilaus*, un des juges du dernier Roi, leur ayant été envoyé comme Ministre public, fut assassiné par les partisans des *Stuarts*, qui s'étoient réfugiés chez eux. *St. Jean*, qui fut nommé Ambassadeur de la République en Hollande, y reçut aussi des insultes de la part des amis du Prince d'*Orange*. Voilà les fondemens de la guerre qui s'alluma dans ces circonstances. Cependant les succès furent partagés. *Blake* commandoit la flotte Angloise, & *Van Tromp* celle d'Hollande. Ces deux officiers étoient braves, actifs & expérimentés. Il y eut plusieurs combats par mer, qui ne servirent qu'à déployer le génie des Amiraux, sans rien décider. Le Parlement voulut néanmoins continuer la guerre, jugeant bien que tandis que les forces de la nation seroient occupées sur mer, le pouvoir de *Cromwell* dans l'intérieur de l'Etat en souffrirait. Mais celui-ci n'eut pas moins de pénétration ; il vit que le Parlement le craignoit, & il entreprit de l'humilier. Il portoit dans toutes ses démarches une intrépidité audacieuse, qui marquoit son caractère ; il résolut donc, dans cette crise, de frapper encore un coup hardi. Il engagea ses officiers à demander le paiement de quelques arrérages, & la réparation de leurs griefs, ce qu'il favoit bien qu'on refuseroit avec hauteur. Lorsque le Parlement reçut le placet de ces séditieux, il nomma un comitté pour préparer un Acte, qui déclareroit traître à l'Etat quiconque oseroit à l'avenir présenter des requêtes de ce genre. C'étoit ce que *Cromwell* attendoit. Il tenoit un Conseil avec ses officiers lorsqu'il fut informé du

du sujet des délibérations du Sénat. Il se tourna alors vers le Major-Général *Vernon*, & s'écria : " Je me trouve forcé de faire une chose qui me fait dresser les cheveux." Là-dessus il se lève brusquement avec toutes les marques de la plus vive indignation, & vole au Parlement à la tête de trois-cens satellites. Il prit sa place en entrant, & garda le silence quelques momens pour écouter les délibérations. Mais quand l'Orateur fut sur le point de recueillir les suffrages, il se leva tout-à-coup, & frappa du pied, en accablant de reproches tous les membres de l'assemblée, qu'il accusoit de cruauté & d'ambition, & dans l'instant la sale fut remplie de gens armés. Il les apostropha ensuite en ces termes : *Hors d'ici ; faites place aux honnêtes gens ; vous n'êtes plus un Parlement ; je vous dis que vous n'êtes plus un Parlement : le Seigneur a fini avec vous.* Il traita ensuite l'un d'ivrogne, un autre de fornicateur, un troisième d'adultère, ou de voleur public, & ainsi du reste. *Vous m'avez forcé,* continua-t-il, *à cette démarche violente : j'ai cherché le Seigneur nuit & jour, & l'ai prié de m'ôter la vie plutôt que de m'employer à cet ouvrage de sa vengeance.* Il montra ensuite du doigt la masse de l'Orateur, & dit, *Qu'on emporte cette habiole !* après quoi il chassa tous les membres, fit fermer la porte, en mit la clef dans sa poche, & se retira froidement à Whitehall. Il anéantit ainsi dans un moment par un coup de vigueur la République d'Angleterre, & il se vit seul investi de tout le pouvoir civil & militaire. La forme incertaine & agitée du gouvernement Anglois dans cette époque est la meilleure preuve du sentiment d'un Philosophe moderne, " Que chaque pays a un code de loix, & une constitution adaptées au

“ génie du peuple, à la nature du climat & du
 “ fol ; & que quand on les a violées une fois, le
 “ gouvernement reste foible & flottant, jusqu’à
 “ ce que la constitution naturelle soit rétablie, de
 “ même qu’en mécanique tous les corps sont
 “ sans cesse agités, jusqu’à-ce-que leur centre de
 “ gravité soit soutenu.”

L E T T R E VII.

LE dernier Parlement, qui s’étoit longtems
 fait gloire de résister à la violence, se vit
 détruit en un instant par un acte d’injustice le plus
 atroce. La nation cependant n’en parut pas
 affectée. *Cromwell* reçut les *Adresses* de congratu-
 lation de la part de la flotte, des villes & de
 l’armée : mais il ne voulut pas exercer tout son
 pouvoir à la fois. Il résolut d’amuser quelque
 tems le peuple par un fantôme de république, &
 de l’accoutumer par degrés à souffrir un despote.
 Il remit le pouvoir souverain à un Conseil de
 cent-quarante personnes, qu’il se chargea de
 nommer lui-même, & qu’il honora du nom de
 Parlement. Il choisit pour cela les hommes les
 plus vils, les plus ignorans & les plus obscurs,
 sentant bien qu’il gouverneroit seul au nom de
 cette canaille, ou qu’elle lui remettroit bientôt
 l’administration des affaires par incapacité. Il
 falloit pour entrer dans ce ridicule Parlement
 s’être distingué par le fanatisme & l’enthousiasme.
 Il y avoit plusieurs membres qui portoient des
 noms d’une longueur extrême, tirés de l’Ecriture ;
 mais un misérable surtout, qui s’appelloit *Loue*
Dieu Os pelés, étoit le plus illustre membre de ce
 corps,

corps, qui en conséquence fut nommé de même par dérision.

Néanmoins cet étrange Parlement fut chargé de faire la paix avec la Hollande; mais comme il n'entendoit rien aux négociations, les Ministres Hollandois ne savoient comment traiter avec ce groupe d'imbécilles. Le peuple murmura contre un gouvernement si ridicule, & ils sentoient eux-mêmes combien ils étoient méprisés & méprisables. Il y avoit déjà cinq mois qu'ils gouvernoient à leur manière sans avoir rien fait d'important, lorsque *Rous*, leur Orateur, proposa, que puisqu'ils étoient incapables de porter le poids des affaires, ils remissent leur autorité à celui dont elle émanoit. *Cromwell* accepta leur démission avec plaisir, & envoya le colonel *White* chasser de la salle du Sénat quelques fanatiques qui s'obstinoient à s'y assembler. *White* y entra avec un détachement, & leur demanda ce qu'ils fesoient là. Ils répondirent qu'ils cherchoient le Seigneur. *Allez donc le chercher ailleurs*, cria cet officier, *car je sais certainement que le Seigneur n'a pas été ici depuis plusieurs années.*

Alors l'armée déclara en son propre nom *Cromwell* Protecteur d'Angleterre. Il avoit ce qui procure constamment l'autorité, la force, qui commande toujours à la foiblesse. Le Maire & les Echevins de Londres eurent ordre de venir à Whitehall, où l'usurpateur fut installé dans le palais des Rois; il prit en main les rênes du gouvernement, fut honoré du titre d'*Altesse*, & on le proclama à Londres & dans les provinces. Ainsi un habitant du pays de Galles obscur & sans nom, usurpa enfin le pouvoir souverain dans

sa patrie, & se rendit plus absolu que nos anciens monarques par sa valeur & son hypocrisie.

Il avoit environ cinquante-trois ans lorsqu'il commença à gouverner; son administration fut sage, heureuse & modérée. Il choisit d'abord parmi les officiers vétérans, qui avoient partagé ses périls & ses victoires, un Conseil d'Etat, composé de vingt-un membres, à chacun desquels il assigna une pension annuelle de mille livres sterling. Il payoit toujours à ses troupes un mois d'avance; ses magasins étoient bien pourvus, & ses finances, qu'il administroit avec soin & économie, étoient en bon état. Les Hollandois furent obligés de demander la paix, & il leur donna la loi; il exigea de plus qu'ils rendissent hommage au pavillon Anglois. Ils furent encore forcés d'abandonner le Roi *Charles*; ils s'obligèrent à payer quatre-vingt-mille livres sterling par forme de dédommagement, & de rendre à la Compagnie Angloise des Indes Orientales une partie des établissemens qu'ils lui avoient enlevés dans le fond de l'Asie.

Alors toutes les Cours, qui avoient quelque relation aux Anglois, briguerent l'alliance de *Cromwell*; la France entr'autres, le sollicita de s'unir avec elle contre l'Espagne. Mais le Protecteur, quoiqu'il entendit parfaitement la police intérieure, ne savoit pas négotier avec les étrangers. Il aida les François à humilier l'Espagne dans un tems que l'intérêt de l'Europe vouloit qu'il prit le parti de cette couronne. Le Cardinal *Mazarin*, premier Ministre de *Louis XIV.* céda Dunkerque à *Cromwell* après la prise de cette place, & la flotte Angloise, sous les ordres du fameux *Blake*, se rendit maîtresse de la Jamaïque.

L'Irlande

L'Irlande étoit tranquille, soumise & traitée par le Protecteur en pays de conquête. Plusieurs milliers de malheureux Hibernois cherchèrent par un exil volontaire quelque soulagement à leur maux ; il y en eut un grand nombre qui périrent de misère, & quelques-uns par les mains des bourreaux.

Cromwell, pour jeter un vernis imposant sur son usurpation, résolut de gouverner par un Parlement, mais par un Parlement qu'il pourroit gouverner lui-même. Il le convoquoit, & le cassoit selon ses caprices ; la Chambre des Pairs n'étoit plus ; mais il érigea une nouvelle Chambre composée de ses créatures, qu'il opposoit dans le besoin à celle qui étoit élue par le peuple. Ainsi toujours ferme, infatigable, & déterminé, il découvrit toutes les conspirations tramées contre sa personne, & savoit prévenir les soulèvements de la nation, avant qu'ils n'éclataient. Il eut l'adresse d'engager son Parlement *An. 1657.* à lui offrir la couronne, uniquement pour se donner par son refus une réputation de magnanimité, & affermir ainsi son pouvoir.

Sa vie domestique & privée ne mérite pas moins d'attention, il vivoit dans le palais de nos Princes sans faste & sans luxe. Quand il envoya son fils *Henri* pour gouverner l'Irlande, il ne lui donna qu'un domestique. Ses mœurs étoient naturellement austères, & il conservoit la dignité de son rang au milieu de la familiarité la plus grossière. Il étoit cruel par politique, juste & modéré par inclination, laborieux & exact dans les affaires, il avoit le talent de persuader sans éloquence, & de se faire des amis sincères sans l'être lui-même. Il tenoit à toutes les sectes ; Presbiterien avec les Presbiteriens,

Presbitériens, Déistes avec les Déistes ; mais cependant Indépendant par principes. Ce fut ainsi qu'il conserva son autorité, d'abord établie par le sang, & ensuite maintenue par l'hipocrisie & l'usurpation.

Cependant malgré cette profonde politique, qui le rendit formidable au peuple, il devint peu d'années après très-malheureux dans son cœur. Il savoit qu'il étoit détesté de tous les partis ; il connoissoit le génie turbulent de la nation qu'il avoit asservie, & il trembloit continuellement d'être assassiné. Ce qui redoubla ses allarmes fut un ouvrage qu'on publia alors avec ce titre, *Tuer n'est pas un meurtre* : on y prouvoit qu'il étoit juste de s'en défaire, à quelque prix que ce fut. *Souffrons-nous lâchement, disoit l'Auteur, d'être dévorés par le loup, après avoir repoussé le lion ?* Cromwell lut cet écrit violent, & on dit qu'on ne le vit plus sourire depuis. Il portoit une cuirasse sous ses habits, & un pistolet chargé dans sa poche ; son aspect devint lugubre, & chaque étranger qu'il voyoit lui paroissoit un ennemi. Il voyageoit toujours en hâte & à grandes journées ; jamais il ne couchoit deux nuits de suite dans le même appartement. Enfin la mort vint terminer cette vie d'horreur & de misère. Il expira à An. 1658. Whitehall, après avoir nommé son fils aîné *Richard* pour son successeur. Quoiqu'on vit que sa mort étoit inévitable, les ministres fanatiques qui l'environnoient, l'assurèrent au nom de l'Etre suprême qu'il se rétablirait, & remercioient Dieu de la parole qu'il leur avoit donnée à ce sujet. Cromwell eut même la foiblesse de les croire. *Je vous déclare, disoit-il à ses médecins, que je ne mourrai pas de cette maladie ;*

die ; le ciel a donné une réponse favorable, non seulement à ma priere, mais encore à celle des honnêtes gens, qui ont un commerce plus intime avec le Seigneur. Cette conduite en pareilles circonstances est une preuve sans réplique qu'il étoit plus enthousiaste qu'hipocrite, & en effet nous sommes plus souvent trompés qu'imposteurs.

Quel que fut l'esprit des factions après la mort de *Cromwell*, la seule terreur de son nom suffit pour faire proclamer son fils Protecteur. Cependant les différens partis, qui divisoient la nation, étoient devenus trop indociles pour respecter de grands talens : que pouvoit donc esperer l'indolent *Richard*, qui n'avoit ni capacité, ni connoissance des affaires, ni importance, ni ambition ? Son pere avoit longtems gouverné l'Etat avec le secours de l'armée, qui devoit bientôt gouverner à son tour. Elle commença par demander au nouveau Protecteur, que tous ses membres sans exception fussent affranchis de la Jurisdiction civile, & que ses officiers eussent le privilège de choisir leur Général. *Richard*, choqué de cette audace, refusa tout, & alla même jusqu'à la menacer de la chasser de son service. Le Parlement essaya de l'appuyer dans cette affaire ; mais les troupes l'emportèrent, forcèrent le Protecteur à congédier cette assemblée, & celui-ci retomba bientôt dans la foule.

Les officiers devenus maîtres d'eux-mêmes une seconde fois, résolurent de rétablir les restes du vieux Parlement, qui avoit versé le sang de son Roi, & que *Cromwell* avoit traité si indignement. C'est ce qu'on appelloit la bonne vieille cause, & tous ceux des principaux officiers qui refusoient de reconnoître l'autorité de ce Sénat, furent forcés

cés d'y consentir par les menaces de leurs subalternes,

L'ancien Parlement, qui étoit coupable de la mort de son Souverain, étant donc rétabli, commença par attaquer vigoureusement le pouvoir de cette même armée, à laquelle il devoit son existence présente. Il mit une partie des troupes sur un nouveau pied, cassa les officiers qu'il craignoit, & en nomma d'autres à leur place. Cependant les principaux chefs de l'armée, qui étoient à Londres, s'opposèrent fortement à toutes ces nouvelles mesures : ils eurent plusieurs conférences pour affermir leur autorité, & diminuer celle de leurs ennemis. Ils eurent enfin recours à l'expédient ordinaire dans ces malheureux tems ; ils présentèrent un placet séditieux, qui fut rejeté, & ils entrèrent dans la salle du Parlement, le Général *Lambert* à leur tête. Alors ils chassèrent les membres de ce corps comme *Cromwell* avoit fait, cassèrent le Parlement de leur propre autorité, & établirent un conseil de dix personnes pour défendre & gouverner la République. Dans ces entrefaites le Général *Monk* étoit en Ecosse avec douze-mille hommes de vieilles troupes : il avoit commencé à porter les armes sous le dernier Roi, & avoit été fait prisonnier en combattant pour lui. A la mort de son maître, il reçut sa liberté pour aller servir sous *Cromwell*, pour qui il combattit toujours avec beaucoup de conduite & de succès.

Dans l'anarchie & la confusion générale, *Monk* parut flottant & indécis, entre la fidélité qu'il devoit à son Monarque légitime, les conseils de l'ambition, & la crainte qu'il avoit de ceux qui étoient à la tête des affaires. La vertu l'emporta enfin

enfin dans son cœur, il résolut de rétablir son Roi, mais de se conduire dans cette affaire épineuse, avec toutes les précautions nécessaires pour assurer la personne du Prince & la sienne propre. Il saisit bientôt une occasion qui se présenta pour embrouiller encore plus les affaires, & préparer ainsi la révolution qu'il méditoit. Le nouveau Conseil des *Dix* voulut traiter avec lui, & il y consentit, seulement pour gagner du tems; il y eut même un traité, signé par ses agens & ceux du Conseil, mais il refusa de le ratifier sous de vains prétextes.

Les membres du dernier Parlement voyant que *Monk* avoit désapprouvé la conduite de l'armée, briguerent son amitié pour recouvrer leur autorité, & lui envoyèrent secrètement un brevet, qui l'établissoit Général en chef des troupes nationales dans les trois Royaumes. Il s'avança donc vers Londres; alors les officiers qui avoient cassé le Parlement se virent presque entièrement abandonnés, & forcés à la fin de résigner le pouvoir qu'ils avoient usurpé. Lorsque *Monk* fut arrivé à St. Alban, il envoya une lettre au Parlement pour éloigner de la ville de Londres toutes les troupes qui pouvoient y être, & lui préparer des quartiers. Cette requête extraordinaire reveilla les soupçons de cette compagnie, mais il fallut céder. Le Général entra triomphant dans la capitale à la tête de ses vétérans, & se rendit au Conseil d'Etat; mais il refusa de prêter le serment d'abjuration contre son Roi, & dit finement, *que moins on faisoit de sermens, plus la conscience étoit nette.* Il examina ensuite la disposition de ses officiers, & voyant qu'il pouvoit compter sur eux, il rétablit les anciens membres du
Parlement

Parlement qui avoient été exclus avant la mort tragique de *Charles I.*

Les Indépendans, qui l'avoient fait périr, se virent alors bien inférieurs en nombre, & l'on s'aperçut bientôt que le parti du Roi alloit l'emporter. Les républicains, qui haïssoient à la vérité un Protecteur, mais qui craignoient encore plus un Monarque qui pouvoit les punir, tâchèrent de persuader à *Monk* d'usurper le pouvoir Souverain à l'exemple de *Cromwell*. Il méprisa leur avis, & dans l'intervalle il fit secrètement part au Roi de ses desseins, changea la discipline de ses troupes, étouffa un soulèvement dans son germe, & prépara tout pour le rétablissement de son Souverain.

Il ne falloit plus que les suffrages & la sanction d'un Parlement libre pour fixer la constitution. Il s'en assembla un le vingt-cinq d'Avril, 1660, composé des deux Chambres selon l'ancien usage. Il déclara d'abord que la constitution devoit consister en un Roi, des Seigneurs & des Communes. Le huit du mois de Mai suivant, *Charles II.* fut proclamé à Londres; il débarqua le vingt-six à Douvres, & le vingt-neuf il se rendit au palais de Whitehall à travers une foule immense, qui fesoit retentir l'air d'acclamations. Ainsi la malheureuse Angleterre, qui avoit été longtems déchirée par des factions, & la victime de ses efforts pour se rendre libre, commença de nouveau à respirer. Le fanatisme, avec la barbarie & les sombres terreurs qui l'accompagnent, fut dissipé, & les arts de la paix commencèrent à revivre: mais malheureusement ceux du luxe vinrent à leur suite.

LETTRE

L E T T R E VIII.

LA postérité sera sans doute étonnée de voir une nation entière consentir à une révolution si subite, passer si rapidement de la liberté extrême à l'obéissance extrême, se déclarer tantôt unanimement contre la monarchie, & recevoir bientôt après avec empressement les fers du despotisme. Le Parlement d'Angleterre, qui avoit si fortement résisté à son dernier Souverain, qui avoit toutes les vertus, se soumit presque sans restriction à son successeur, qui n'étoit nullement comparable à *Charles I.*

Le Sénat commença par ordonner qu'on exhumât les corps de *Cromwell*, d'*Ireton* & de *Bradshaw*, qu'ils fussent pendus un jour entier, & ensuite enterrés sous le gibet. Dans le nombre des Juges du dernier Roi, il y en avoit qui étoient morts, d'autres obtinrent leur pardon, & il n'y en eut que dix qui portèrent la peine de leur crime. C'étoient des enthousiastes de bonne foi, qui avoient agi par principes, & qui souffrirent avec la constance des martyrs. Ils s'étoient d'abord souillés de cruautés, & ils furent traités à leur tour avec barbarie : les bourreaux non contents de leur donner la mort, insultoient à leurs malheurs. Tous ces fanatiques remercièrent le ciel de ce qu'ils mouroient pour la cause du Seigneur, & bravèrent les supplices avec le courage des héros.

La fin tragique de ces malheureux inspira à quelques imbécilles ignorans la plus étrange vision qu'on puisse concevoir. Un certain *Venner*,
qui

qui comptoit que *Jésus-Christ* alloit arriver sur la terre, courut armé dans les rues de Londres à la tête de soixante fanatiques comme lui, & protesta contre tout autre Monarque que le *Roi Jésus*. La folie de ces forcenés alla si loin qu'ils se croyoient invulnérables, & se battirent en gens assurés de la victoire. Il en resta quelques-uns qui furent pris & punis de mort ; ils protestèrent jusqu'aux derniers momens que s'ils s'étoient trompés, le Seigneur en étoit la cause.

On commençoit à craindre que l'attachement extraordinaire qu'on montrait pour la famille royale ne fut comme un torrent qui renverseroit bientôt toutes les anciennes bornes de la liberté. Le Parlement concourut à toutes les démarches de la cour, & anticipoit même les intentions du Roi. Mais *Charles* négligea ses anciens amis, & les laissa sans récompenses. Il y en avoit un grand nombre, qui après avoir combattu pour son pere, & pour lui-même, & en conséquence perdu tout leur bien, périssoient de besoin & de misère, tandis que leurs ennemis, qui s'étoient enrichis à leurs dépens pendant les troubles, restoient paisibles possesseurs du fruit de leurs brigandages. Ces infortunés firent de vaines remontrances à ce sujet ; la reconnaissance n'étoit pas la vertu de *Charles* ; ses plaisirs, ses flatteurs & ses maîtresses obtenoient toute son attention. Ces pauvres gens se plaignirent, mais le Roi les écoutoit avec chagrin, & alloit ensuite oublier dans les fêtes & la volupté leurs cris & leurs murmures.

Le Royaume, qui avoit vu auparavant couler des flots de sang, devint tout-à-coup un théâtre de débauche. On ne voyoit plus d'Indépendans ;

les

les Puritains étoient réprimés; les horreurs de la guerre civile étoient travesties en turlupinades; l'air empesé & l'ignorance des sectaires fesoient le sujet des comédies, & on les plaifantoit même en chaire. Le Roi n'avoit pas de religion, & quoiqu'il permit qu'on persécutât les sectaires, il ne le fesoit que par politique. Les calamités récentes de la nation ne purent empêcher quelques fanatiques désespérés de faire des efforts pour les reproduire. Ils formèrent un complot pour surprendre plusieurs places dans le Nord de l'Angleterre, & exciter un soulèvement général. Mais le ministère éventa leur projet avant qu'ils pussent l'exécuter : trente conspirateurs furent pris & punis du dernier supplice. Ce fut sur ce prétexte que le Roi prolongea la durée du Parlement, & fit révoquer l'acte qui le rendoit triennal, ce qui passoit pour dangereux en tems de troubles.

Le Sénat national paroissoit vouloir faire une ample réparation à son Souverain pour ses attentats passés, & les Ecoissois montroient encore plus de zèle & d'attachement pour lui. Si *Charles* n'eut pas été si indolent, il auroit pu se rendre absolu. On confirma par un Acte solennel de la législation l'étrange doctrine de *l'obéissance passive*; on lui assigna un revenu de douze-cens-mille livres sterling, sans compter les sommes nécessaires pour la marine. Jamais aucun de ses prédécesseurs n'avoit été si opulent, & néanmoins ses prodigalités le rendoient indigent, & au lieu de gouverner son Parlement, il eut la bassesse d'implorer continuellement sa générosité.

Ses profusions, son libertinage, & la familiarité avec laquelle il se laissoit traiter par ses sujets, changèrent bientôt les sentimens de vénération

tion qu'on avoit pour son rang en mépris pour sa personne & son gouvernement. Il déclara la guerre aux Hollandois en 1662, uniquement pour pouvoir consacrer à ses plaisirs une partie des subsides accordés par le Parlement pour les dépenses de la marine & de l'armée. Cette guerre fut un mélange de bons & de mauvais succès ; mais l'allarme que la nation conçut lorsque *Ruyter*, l'Amiral Hollandois, osa entreprendre de remonter la Tamise, augmenta son dégoût pour les ministres & leur maître. Un danger présent, quoique de peu d'importance, fait une impression plus forte sur les esprits que de grands maux dans l'éloignement. On se rappella alors l'administration de *Cromwell*, lorsque le peuple étoit en fureté au dedans, & respecté au dehors ; on se rappelloit les soins & les travaux de l'usurpateur pour le bien général, & on les comparoit avec le gouvernement ridicule de ce Prince foible & efféminé.

La nature & la fortune sembloient conspirer avec le Roi pour affliger la nation. Une peste horrible enleva plus de cent-mille habitans de Londres, & bientôt après cette ville fut presque totalement détruite par un incendie qui dura trois jours. Cependant l'esprit Anglois se mit au dessus de ces calamités ; la capitale se releva de ses ruines plus belle qu'auparavant ; on fit de nouvelles rues plus spacieuses & plus commodes, & ces fléaux tournèrent à son avantage.

Cependant ni la guerre, ni les calamités publiques, ni les murmures du peuple, ne diminuèrent en aucune manière, le luxe, l'esprit de galanterie & le goût pour la débauche, dont *Charles* donnoit l'exemple à sa cour & à ses sujets. Il avoit contracté en France ce caractère léger & frivole

vole qui distingue cette nation. Quoique peu après son rétablissement il eut épousé une Infante de Portugal, il entretenoit néanmoins plusieurs maîtresses, dont il eut des enfans. De ce nombre étoient Mlle. de *Quérouailles*, François, qu'il créa Duchesse de *Portsmouth*, Mde. *Palmer*, qu'il fit Comtesse, & deux Comédiennes nommées *Davis* & *Nel Gwyn*.

Mais quoiqu'il n'y eut plus ni mœurs ni décence à la Cour, l'ancien zèle pour l'uniformité en fait de religion parut revivre. Le Parlement attaqua également les Presbitériens & les Catholiques. On passa en 1673 le fameux *Acte du Test*, par lequel " toute personne qui possédoit un " poste ou emploi, devoit prêter le serment de fide-
" lité & de suprématie, communier devant té-
" moins dans une Eglise paroissiale, & abjurer
" par écrit la doctrine de la Transsubstantiation." On avoit ici en vue le Duc d'*York*, frère du Roi, qui fesoit profession du culte Romain, & que le Parlement vouloit secrètement exclure du trône. La nation murmuroit alors hautement ; l'alarme étoit générale ; la crainte d'obéir un jour à un Roi Catholique, une Cour perdue de luxe & de débauche, un Parlement qui avoit continué le même sans nouvelle élection pendans plus de douze ans, une alliance jurée avec la France, ennemie secrète de l'Angleterre & de sa religion, une guerre malheureuse contre les Hollandois, nos alliés naturels ; tout enfin excitoit l'indignation des différens ordres de l'Etat contre leur lâche Souverain & son gouvernement. La Cour fit tous ses efforts pour appaiser ces murmures, ou pour les adoucir ; on alla même jusqu'à suppri-
mer

mer les caffés, qui étoient les rendez-vous des mécontents.

Dans cette fermentation universelle des esprits, on peut bien penser qu'il en résulta des conséquences désagréables. Quand une fois les Anglois ont pris l'allarme, leur ressentiment trouve assez d'objets, ou fait en produire. On commença par répandre le bruit d'une conspiration des Catholiques Romains, & un certain *Titus Oates* parut bientôt sur la scène pour l'accréditer. Cet homme avoit été dès sa jeunesse un aventurier infame & misérable, sans mœurs, ni talens, ni pudeur. D'abord accusé de parjure, il fut ensuite aumonier de vaisseau, puis chassé pour un crime honteux. Il se fit ensuite Catholique Romain, & entra dans le Collège des Jésuites à St. Omer, qui l'expulsèrent quelque tems après avec infamie. Il revint donc en Angleterre, la rage dans le cœur, & ne respirant que vengeance. Les divisions de ce malheureux peuple lui parurent une circonstance favorable pour exhaler son poison, & il déposa avec serment que les Jésuites, dont il nomma plusieurs qui furent arrêtés, avoient fait le procès au Roi sous le nom du *Bâtard Noir*, l'avoient condamné comme hérétique, & avoient résolu de lui ôter la vie : il ajouta qu'on avoit déjà fait pour cela plusieurs tentatives inutiles, & que non seulement le frère du Roi, mais encore la Reine même étoient du complot. La Chambre des Communes prit aussitôt l'allarme ; elle fit des remontrances pour éloigner l'épouse de *Charles*, donna une pension de douze-cens livres, à *Oates*, & ordonna qu'on fit aussitôt le procès aux conjurés. Plusieurs Jésuites furent amenés devant les tribunaux ; leur état seul suffisoit pour

pour les perdre, & ils ne pouvoient espérer aucune grace de juges prévenus & irrités contr'eux : il y en eut donc quelques-uns qui souffrirent le supplice des traîtres, malgré leur innocence apparente, sur la simple déposition de ce scélérat. *Coleman*, secrétaire du Duc d'*York*, *Ireland*, *Pickering*, *Grove*, *Finwick* & *Whitebread* furent les premiers qui souffrirent la mort, & protestèrent de leur innocence jusqu'au dernier moment.

Tandis-qu'on s'efforçoit d'humilier les Puritains & les Catholiques, ces deux sectes travailloient à se détruire mutuellement ; il y eut complot sur complot. Celui de l'invention d'*Oates* fut appelé *la conspiration des Jésuites*, & un autre qu'on lui opposa fut nommé *la conspiration de la May*, parce que le plan en fut trouvé dans une may, où on l'avoit caché. Ce dernier complot étoit dirigé principalement contre *Oates*, qui par ses parjures s'étoit attiré le ressentiment des Catholiques, & ceux-ci se proposoient de lui faire perdre la vie par les mêmes manœuvres, dont il s'étoit servi pour perdre tant de malheureux de leur parti.

On assure que le Comte de *Shaftsbury* étoit un des auteurs de ces misérables intrigues qui tendoient à renouveler les troubles du Royaume. Il avoit été membre du long Parlement pendant la guerre civile, & s'étoit acquis une grande autorité parmi les Presbitériens, & *Cromwell* même lui avoit accordé sa confiance. Après la mort de ce dernier il employa son crédit pour le rétablissement de la maison royale ; *Charles* en conséquence l'admit dans son conseil privé, mais il en fut expulsé pour la duplicité de son caractère. *Shaftsbury* avoit des talens extraordinaires,

avec beaucoup de dissimulation, un esprit porté à l'intrigue, & une ambition sans bornes. On pensoit que cet homme singulier, pour se venger de sa disgrâce à la cour, étoit l'âme des factions, & se plaisoit à allarmer continuellement le Roi par des terreurs paniques.

Shaftsbury eut l'art d'augmenter les frayeurs du peuple relativement à la succession au trône, & on présenta par son crédit un Bill à la Chambre des Communes pour exclure le Duc d'*York*. Comme tous les esprits étoient aigris contre les Catholiques, il n'étoit pas difficile de le faire accepter par cette Chambre; mais les Pairs le rejetterent à la grande pluralité des voix.

La Chambre-basse fut extrêmement irritée de leur refus, & éclata principalement contre le Comte d'*Halifax* qui s'étoit signalé dans le parti contraire: celui-ci, justifié par sa conscience, méprisa toutes ces clameurs. Mais le Lord *Stafford*, qui avoit été longtems prisonnier à la Tour, sur les dépositions d'*Oates*, fut le principal objet du ressentiment des Communes. Malgré son âge, sa foiblesse d'esprit & la justesse de sa défense, il fut jugé, condamné & puni de mort comme complice d'une conspiration imaginaire fondée sur le parjure. On étoit sur le point de voir renouveler les troubles qui avoient agité le Royaume peu de tems auparavant. On présenta au Roi remontrances sur remontrances pour borner ses prérogatives, & punir les partisans de Rome; on paroissoit vouloir intimider le Roi, & soulever la nation. A la fin *Charles* agit avec une vigueur qui surprit ses amis mêmes; il rejetta les placets des Communes avec mépris, & cassa ce Parlement qui avoit abusé de son pouvoir.

Voici

Voici quel étoit l'état de la nation relativement à la religion : les principaux courtisans, si toutefois ils croyoient en Dieu, appartenoient à l'Eglise Anglicane, de même que les plus riches & les plus pauvres sujets du Roi. Mais ceux qui votoient aux élections, & n'avoient qu'une fortune médiocre, étoient en général Presbitériens, & choisissoient en conséquence pour membres du Sénat des personnes qui pensoient comme eux.

Cependant le Roi voulut encore essayer un autre Parlement, & il le convoqua à Oxford, parce que la ville de Londres lui déplaisoit à cause de son esprit républicain. Mais celui-ci parut encore plus turbulent que l'autre ; les membres venoient armés, & accompagnés de leurs amis, comme s'ils eussent eu dessein de se battre, & non de délibérer. Les représentans de Londres surtout étoient suivis d'un corps nombreux d'hommes à cheval, qui portoient des cocardes avec ces mots, *Point de Papisme, point d'esclavage*. Le cri des factions sous le dernier règne étoit de déclamer contre l'Eglise Romaine, & il fut le même sous celui-ci. Le Parlement reprit le Bill pour l'exclusion du Duc d'*York*, & fit tous ses efforts pour le faire passer ; il vouloit de plus qu'on bannît du Royaume tous les Catholiques, & qu'on élevât leurs enfans dans la Religion Protestante ; il déclara enfin que la doctrine de *l'obéissance passive* étoit injurieuse aux droits de la société. En un mot les chefs du parti opposé à la cour étoient mécontents de tout ce que le Roi pouvoit proposer, & paroissoient vouloir établir l'aristocratie tumultueuse du dernier règne. *Charles*, voyant qu'il ne pouvoit rien attendre d'une assemblée livrée aux factions, supprima encore celle-ci dans la

ferme résolution de n'en jamais convoquer une autre.

Ce fut là comme un coup de foudre, auquel le Parlement ne s'étoit pas attendu, & que les circonstances seules pouvoient justifier. Dès que le choc des factions eut cessé, le Roi commença à régner en despote, & voulut faire porter à son successeur la peine de ses erreurs & de sa malheureuse administration. Son caractère avoit toujours été aisé & débonnaire; mais dès ce moment il devint arbitraire, & même cruel : le trône étoit environné d'espions & de délateurs, & ceux dont on se défioit, ou qui paroissoient les plus à craindre, étoient jettés dans des prisons. *Charles* résolut d'humilier les Presbitériens, qui furent privés de leurs emplois, & remplacés par des gens qui reconnoissoient la maxime de l'obéissance passive. Le Clergé montra son zèle pour la Cour dans la chaire & par des écrits; le parti du Roi étoit le plus nombreux, mais ses ennemis étoient plus entreprenans. Les jalousies mutuelles avoient dégénéré en fureur, & *Charles* même alla jusqu'à se déclarer chef d'une faction. La ville de Londres en particulier éprouva son ressentiment; il la déponilla de ses chartres, & ne les lui rendit que lorsqu'il se vit maître des élections pour les places de la Magistrature.

Un gouvernement aussi arbitraire ne pouvoit manquer d'exciter de nouveaux troubles. Plusieurs Nobles, & entr'autres le Duc de *Monmouth*, fils naturel du Roi, les Lords *Shaftsbury*, *Russel*, *Grey* & d'autres conspirèrent la mort de *Charles*. Les conjurés s'assemblèrent chez un marchand de vin, nommé *Shepherd*, où ils proposèrent d'exciter un soulèvement à Londres, à Bristol, & dans les

les comtés de Devonshire & de Cheshire. Ils préparèrent une déclaration pour justifier leur attentat, qui fut d'abord différé, parce qu'ils n'étoient pas encore prêts pour se mettre en campagne, & le Roi en fut instruit par un certain *Pelling*, qui espéroit recevoir sa grace en trahissant ses complices. D'autres délateurs vinrent confirmer ses dépositions : *Monmouth* s'évada ; *Grey* échappa à l'officier qui avoit ordre de l'arrêter ; *Ruffel* fut renfermé à la Tour, & *Shaftsbury* se refugia à tems en Hollande. Le Lord *Essex*, le fameux *Sidney*, & *Hampden*, petit-fils du célèbre patriote de ce nom, furent aussi arrêtés pour le même crime.

Le principal accusateur des conjurés fut le Lord *Howard*, homme perdu de débauches, qui préféra l'infamie au supplice qui l'attendoit. *Ruffel* & *Sidney* furent condamnés sur ses dépositions, & moururent avec une intrépidité digne d'une meilleure cause. *Monmouth* sollicitoit alors sa grace, & l'obtint, quoiqu'il fut le plus coupable, puisqu'il avoit voulu se souiller d'un parricide.

L'administration dure & sévère du Roi dans ses dernières années étoit un effet de l'ascendant que le Duc d'*York* avoit pris sur lui ; celui-ci étoit naturellement cruel, comme son frère étoit porté à la clémence. Son autorité étoit devenue formidable aux Ministres mêmes : *Charles* revoqua par ses avis toutes les chartres des villes municipales afin de s'en faire payer le renouvellement. Il exerçoit son pouvoir en tiran & avec partialité ; il étoit à la fois caffard & passionné pour le changement. Le Roi étoit à cette époque aussi absolu qu'aucun Monarque Chrétien. Le mécontentement de la nation formoit en secret de nouveaux complots, & l'esprit de liberté luttoit fortement contre l'esprit

d'obéissance que les Prêtres tâchoient d'inspirer dans tous les ordres de l'Etat. La guerre civile menaçoit de nouveau la nation, & les suites en auroient été plus horribles encore que dans la précédente, parce que les partis étoient à peu près d'une force égale. Mais *Charles* mourut heureusement, avant que les troubles pussent se renouveler ; il fut emporté par une attaque d'apoplexie à l'âge de cinquante-quatre ans après en avoir régné vingt-quatre. Quoique le peuple méprisât son administration, il aimoit cependant sa personne ; on tâchoit de tolérer les fautes d'un Prince doux & affable, qui donnoit continuellement des preuves de la bonté de son caractère, mais on n'étoit nullement disposé à traiter son successeur avec la même indulgence. On haïssoit le Duc d'*York* pour son orgueil, sa religion, sa cruauté & ses liaisons. Il n'étoit pas capable d'imiter le gouvernement irrégulier de son frère, & quand il tenta de suivre le même plan, il éprouva à son malheur qu'il se connoissoit mal lui-même, & le peuple sur lequel il alloit régner.

Au reste, quoique l'Angleterre sous *Charles II.* ressemblât en quelque sorte à une mer agitée après la tempête, cependant le commerce augmentoit avec sa rapidité ordinaire. Les manufactures d'étoffes, de verre, de cuivre, d'acier, de papier, de chapeaux & de bas avoient été portées à la perfection. Il y eut un grand nombre de Protestans bannis de France, qui vinrent s'établir chez nous, & introduisirent leurs arts dans le Royaume. Le commerce & la culture de ces arts nous donnèrent un grand poids dans la balance de l'Europe, & la Grande-Bretagne devint le centre de la politique & de la science militaire. Quoique le Souverain
ne

ne protégeât guères la littérature, cependant nous fîmes de grands progrès dans toutes les connoissances du génie, & les Philosophes Anglois commencèrent à mériter le premier rang. *Newton, Tillotson, Burnet, Hobbes & Shaftsbury* étendirent les bornes de l'esprit humain; *Butler, Dryden & Otway* donnèrent une forme & de la pureté à notre langue. En un mot le caractère de la nation étoit changé: la rusticité naturelle du peuple fit place à la politesse & aux bienséances, & la férocité Angloise commença à connoître la décence & l'urbanité.

L E T T R E IX.

A Mesure que nous approchons de notre siècle, les évènements se multiplient: on a décrit avec prolixité les plus petits incidens, qui, quoiqu'ils paroissent arides & de nulle importance pour quelques-uns, ne laissent pas de plaire à d'autres, & de les intéresser. Dans cette multitude immense de matière, je me contenterai de vous tracer l'esprit des régnes suivans, plutôt que de m'appesantir sur les détails historiques des factions & des partis. Il suffit de marquer les grands traits, qui échapperont probablement à la main du tems, tandis-que les couleurs du tableau s'effaceront. Comme l'histoire s'accroît par la foule des évènements, on a besoin de l'abrégé, & de couper les branches superflues de l'arbre.

Le Duc d'*York*, qui succéda en 1684 à son frère sous le titre de *Jacques II.* avoit été élevé dans la Religion Romaine, & lui étoit fortement attaché. Ce culte retrécit presque toujours l'es-

prit, & à moins qu'on ne renonce aux préjugés qui en font comme l'essence, il est impossible d'avoir des vues sublimes & étendues, & de suivre un plan soutenu. Ce Prince avoit naturellement un petit génie, & son cagotisme le rendoit encore plus foible. Il conçut le projet absurde de régner arbitrairement comme son prédécesseur, & de changer la religion nationale dans le tems qu'il étoit haï, & que le culte Anglican étoit approuvé de tout le monde.

Le génie du peuple étoit entièrement différent de ce qu'il avoit été sous *Henri VIII. Marie & Elizabeth*, qui avoient changé la religion à leur gré. Les lettres étoient également cultivées par les Laïques & les Prêtres ; chacun vouloit penser pour soi-même, & se formoit des principes raisonnés. Au commencement de la Réforme nos Rois n'eurent besoin que de gagner le Clergé pour introduire un nouveau symbole, car le peuple lui obéissoit aveuglement, & il étoit aisé de corrompre les Prêtres. La perspective d'un bénéfice, ou la crainte d'être déposé, soumettoit alors entièrement la conscience des Ecclésiastiques à la volonté du Monarque. Mais l'esprit de la nation étoit à présent tout autre, & pour réussir à changer la religion, il auroit fallu persuader chaque citoyen. *Jacques* ne fesoit pas attention à cela ; il croyoit que son rang lui permettoit tout, & son zèle lui fesoit concevoir l'espérance d'exécuter heureusement son plan chimérique.

Le bonheur qu'il eut d'étouffer une revolte au commencement de son règne parut être d'abord une espèce d'augure favorable pour ses desseins. Le Duc de *Monmouth*, qui avoit été longtems à la tête d'une faction, & avoit fomenté les murmures contre le
Roi

Roi précédent, prétendit aspirer à la couronne. Il étoit l'idole de la nation : quelques-uns soutenoient que *Charles* avoit épousé sa mère, & qu'il avoit reconnu sa légitimité en mourant. Le Comte d'*Argyle* seconda ses vues, & alla exciter un soulèvement en Ecosse, tandis que *Monmouth* se préparoit à agir en Angleterre. *Argyle* commença par publier des manifestes, & rassembla ensuite deux-mille-cinq-cens hommes, avec lesquels il comptoit faire déclarer la nation : mais les troupes du Roi marchèrent contre lui, & l'emportèrent par le nombre. Sa petite armée fut dissipée, & lui-même fut pris par un paysan. On le mena à Edinbourg, où il se prépara à la mort, sachant bien que *Jacques* ignoroit l'art de pardonner.

Le Duc de *Monmouth* ne fut pas plus heureux ; il partit d'Hollande avec trois vaisseaux, & débarqua dans le Comté de Dorset avec environ quatre-vingt de ses partisans : le peuple courut le joindre, & en deux jours de tems il se vit à la tête de deux-mille hommes. Le Roi envoya contre lui le Comte de *Féversham*, qui prit poste à Sedgemoor dans le Comté de Somerset. *Monmouth* résolut de l'aller attaquer, & marcha la nuit dans un profond silence, espérant le surprendre ; mais les Royalistes étoient préparés. On commença à se battre à la pointe du jour : le Lord *Grey*, qui commandoit la cavalerie du Duc, fut d'abord rompu. Mais *Monmouth*, à la tête de son infanterie, se défendit avec courage, jusqu'à ce qu'il fut chargé en flanc par ceux qui avoient vaincu le Lord *Grey*. Il fut alors enfoncé de toute part ; trois-cens hommes périrent dans l'action, & mille autres dans la fuite. Le Duc échappa au carnage, & s'enfuit à pied déguisé en berger, avec

un homme fidèle, qui avoit voulu partager sa fortune. Ils prirent tous deux la route de Dorsetshire, jusqu'à ce qu'épuisés de fatigue & de faim, ils se couchèrent dans un champ, & se couvrirent de chaume. *Monmouth* fut découvert dans cette situation avec quelques pois dans sa poche. Son courage l'abandonna avec la fortune ; il écrivit au Roi pour lui demander pardon, & ce Prince lui accorda même une audience comme pour triompher du malheur de son rival. Mais *Jacques*, toujours sévère & implacable, avoit résolu sa perte. Le malheureux *Monmouth* reprit son courage sur l'échaffaud ; il déclara qu'il n'avoit eu en vue que le bien de la nation, & mourut avec fermeté.

Il auroit été à souhaiter que le Roi se fut contenté du sang qui avoit été versé dans cette entreprise téméraire : mais les vainqueurs traitèrent leurs prisonniers avec cruauté, & le Juge *Jefferies*, qui avoit été envoyé pour faire le procès aux révoltés, seconda leur barbarie. Son avidité pour le sang, qui étoit encore enflammée par une ivresse continuelle, le porta aux excès les plus énormes ; il affectoit même de paroître implacable. Il sacrifioit sans distinction des personnes des deux sexes, & il en fit périr jusqu'à deux-cens-cinquante. Les Princes cruels trouvent toujours des ministres cruels.

On ne devoit pas s'attendre que *Jacques* se concilieroit l'amour & la confiance de ses sujets par ces massacres, qui firent horreur à tous les gens de bien. Il crut cependant que c'étoit là le moment propre pour exécuter son grand projet contre la religion, & se rendre absolu. Son prédécesseur avoit essayé de gouverner arbitrairement, & il étoit

toit en quelque sorte excusable, parce qu'il avoit à combattre une faction de Républicains ; la prudence demandoit peut-être qu'il eut moins égard à la justice qu'au soin de sa propre sûreté. Mais le projet de *Jacques* étoit aussi inutile qu'impraticable ; l'esprit républicain n'étoit plus, & le peuple obéissoit volontairement à un Monarque limité. Ce Prince foible vouloit néanmoins imiter un ou deux Rois Chrétiens, qui venoient de se rendre despotes, & *Louis XIV.* qui desiroit secrètement sa perte, l'excitoit à poursuivre cette chimère. Il fit d'abord des démarches qu'il n'auroit du hazarder qu'après l'exécution de son plan. Il envoya avec grand appareil un Ambassadeur au Pape pour se soumettre au St. Siège. Mais *Innocent XII.* étoit trop bon politique pour approuver ces puérilités, & il reçut l'hommage du Roi d'Angleterre avec beaucoup de froideur. Il sentoît que ce Prince frondoit ouvertement les loix & la manière de penser, au lieu qu'il auroit dû en sapper le fondement en silence & sans péril. Les Cardinaux disoient même *qu'il falloit excommunier Jacques, qui tâchoit ainsi de détruire les foibles restes de la Religion Romaine en Angleterre.*

Cependant le Roi étoit résolu de poursuivre son plan avec vigueur. Il donnoit toute sa confiance aux Catholiques, & les combloit de faveurs. Le Jésuite *Peters*, son confesseur, le gouvernoit, & l'excitoit à consommer l'ouvrage dangereux qu'il avoit entrepris. *Jacques* s'appliquoit entièrement à faire des conversions ; le Comte de *Sunderland* sacrifia ses principes à son ambition, & le Comte de *Rocheſter* perdit sa place de Grand Trésorier, parce qu'il refusa d'abandonner les siens. Le Roi s'avilit même au point de vouloir séduire ses offi-

ciers : un homme brusque, qu'il sollicitoit à changer sa religion, lui dit *qu'il avoit un engagement antérieur, parce qu'il avoit promis à l'Empereur de Maroc, lorsqu'il étoit en garnison à Tanger, que si jamais il changeoit de culte, il se feroit Mahométan.*

On érigea une Cour Ecclésiastique, qui pouvoit punir par les Censures tous ceux qui étoient suspects au Prince. Le Vice-Chancelier de l'Université de Cambridge y fut cité pour avoir refusé d'admettre un Bénédictin au degré de Maîtres ès Arts, & il fut privé de sa place : mais l'Université osa résister au Roi, qui cessa ses poursuites. Le Vice-Président & tout le corps du Collège de la Magdelaine d'Oxford furent traités plus sévèrement. Ils avoient rejeté un certain *Farmer*, nouveau converti, mais homme sans mœurs, qui avoit été nommé leur Principal ; ils refusèrent de même *Parker*, Evêque d'Oxford, qui lui fut substitué. Alors *Jacques* alla lui-même dans cette ville, & fulmina contre tout le Collège à cause de sa désobéissance ; mais ni lui, ni ses ministres ne purent forcer cette société à fléchir : tous les membres furent chassés, & remplacés par des Catholiques, dont il attendoit plus de complaisance.

Son but jusqu'ici étoit assez clair ; mais il voulut lever entièrement le masque. Il permit au Nonce du Pape de faire son entrée publique à Windsor en habits pontificaux, précédé de la croix & suivi d'un grand nombre de moines avec l'habit de leurs ordres. Il publia ensuite un Edit en faveur de la liberté de conscience, qui revoquoit tous les statuts contre l'Eglise Romaine. Le clergé prit l'allarme ; on abhorroit cette religion mercenaire autant par principes que par intérêt,

térêt, parce qu'elle favorise le despotisme, & qu'elle est cruelle. Les Anglois avoient déjà trop souffert pour voir tranquillement renouveler leurs calamités. Sept Evêques, qui avoient refusé de faire lire dans leurs diocèses cette déclaration pour la liberté de conscience, firent des remontrances modestes pour s'excuser, & cela ne fit qu'aigrir encore d'avantage l'esprit du Roi : on les somma de comparoître devant le Conseil d'Etat ; mais ils persistèrent dans leur refus avec cette fermeté qui caractérise la vertu. En conséquence le Procureur Général reçut ordre de les poursuivre comme séditionnaires ; ils furent envoyés à la Tour au milieu d'une foule inouïable de peuple qui les regardoit comme des confesseurs de la vérité, & imploroit pour eux la protection du ciel. Enfin on leur fit leur procès ; c'étoit là un moment de crise pour la liberté Angloise ; on plaida de part & d'autre avec beaucoup de sagesse & de candeur, & les jurés se retirèrent dans une chambre, où ils passèrent une nuit entière. Le lendemain ils déclarèrent les Evêques innocens. La joie du peuple à cette occasion est inconcevable. A Londres & dans les environs l'air retentissoit d'acclamations ; les mêmes transports se firent entendre jusques dans le camp de l'armée du Roi, qui étoit alors à diner, & il les ouït avec surprise & indignation.

Si ces prélats montrèrent la constance des martyrs pour la défense de leur religion, *Jacques* ne s'obstina pas moins à faire recevoir la sienne. Voyant donc qu'il ne pouvoit rien obtenir du Clergé, il tacha de séduire l'armée. Il croyoit que si un seul régiment donnoit l'exemple de l'obéissance, tout le reste le suivroit. C'est pourquoi il

il en fit mettre un en bataille en sa présence, & dit que quiconque désapprouvoit sa déclaration pour la liberté de conscience, eût à mettre bas les armes : mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit tout le corps quitter ses armes, à l'exception de deux officiers & de quelques Catholiques Romains.

Tant de résistance ne servoit qu'à enflammer le zèle de ce Prince infatué ; la Reine & ses prêtres le pressoient continuellement de consommer son ouvrage, & surtout le pere *Peters*, son directeur, homme ambitieux & intrigant, que quelques écrivains accusent même d'avoir été une créature du Prince d'*Orange*, gendre du Roi, qui aspirait depuis longtems à lui ravir sa couronne. Alors *Jacques* donna des ordres pour poursuivre devant les tribunaux les Ecclésiastiques qui avoient refusé de lire sa déclaration dans leurs Eglises. Il nomma *Gifford*, Docteur de Sorbonne, Principal du Collège de la Magdelaine à Oxford, & lui donna même l'Evêché de cette ville, qui vaquoit depuis quelque tems. Tous les membres de l'Eglise Anglicane virent alors le précipice où ils alloient tomber, & les *Whigs* & les *Toris* se réunirent pour conjurer l'orage.

Guillaume, Prince d'*Orange*, avoit épousé la Princesse *Marie*, fille du Roi ; il connoissoit depuis longtems les périls & l'adversité. L'ambition de la France & les troubles de la Hollande avoient excité ses talens, & l'avoient formé aux arts de l'intrigue. Sa grande politique couvroit sous le voile d'un phlegme apparent une ambition sans bornes ; toutes ses démarches n'avoient pour but que sa propre grandeur, quoique sa bouche ne trahit jamais les vœux de son cœur. Il étoit
d'un

d'un caractère froid & austère ; son génie étoit actif & perçant ; il étoit brave sans ostentation, & politique sans être insinuant ; il dédaignoit le luxe & les plaisirs ; mais il poursuivoit avec ardeur le fantôme du pouvoir. Il n'ignoroit pas les murmures des Anglois, & il résolut d'en profiter. Il accepta donc l'invitation que tous les ordres de l'Etat lui firent de venir à leur secours, & il s'engagea d'autant plus volontiers dans cette grande entreprise, qu'il vit que les mécontents avoient concerté leurs mesures avec beaucoup de sagesse & de secret.

Il équippa une flotte capable de transporter quinze-mille hommes, & on fit d'abord courir le bruit que cet armement étoit destiné contre la France. A la fin *Jacques* reconnut son erreur & le danger de sa situation ; il auroit bien voulu réparer ses démarches en faveur de sa religion ; mais il n'étoit plus tems : *Guillaume* avoit mis à la voile, & étoit débarqué à Torbay à la tête de treize-millehommes. Celui-cifuttoutefois d'abord trompé dans son attente ; il n'y eut que peu d'Anglois qui le joignirent, quoique tout le monde souhaitât qu'il réussit. Mais ce léger contretens ne pouvoit intimider un Prince qui s'étoit familiarisé avec l'adversité dès sa jeunesse : il resta dix jours à attendre inutilement l'arrivée de ses partisans, & il pensoit déjà à se rembarquer, lorsque quelques principaux nobles & les habitans des campagnes vinrent se ranger sous ses drapeaux. Depuis ce jour son armée ne fit que s'accroître, & les courtisans du Roi *Jacques* abandonnèrent leur ancien maître pour se mettre sous la protection de *Guillaume*.

Il y avoit longtems que *Louis XIV.* prévoyoit cette defection, & il avoit offert au Roi trente-mille hommes pour défendre sa couronne. *Jacques* les avoit refusés par l'avis de *Sunderland*, son favori, qui étoit secrettement dans les interêts du Prince d'*Orange*. Dans ce péril éminent il sollicita le secours de la France, mais il étoit trop tard. Il écrivit encore à l'Empereur *Léopold*, qui lui fit réponse qu'il avoit prévu ce qui étoit arrivé. Il se flattoit d'être appuyé de sa flotte; mais on le haïssoit. En un mot tout le monde abandonnoit ses interêts qu'il avoit depuis longtems abandonnés lui-même. Il se trouvoit à la tête d'une armée de vingt-mille hommes, & peut-être que s'il les eut menés sur le champ au combat sans leur donner le tems de délibérer, ils l'auroient défendu. Mais il étoit accablé de crainte & de soupçons; la defection de ceux en qui il avoit le plus de confiance, l'empêchoit de pourvoir à ses affaires, & sa perplexité ne fit qu'accroître, lorsqu'il apprit qu'*Anne*, sa fille favorite, & le Prince de *Danemark*, son époux, avoient joint son ennemi. Il ne put alors retenir ses larmes, & s'écria dans l'amertume de son cœur: *Mon Dieu, secourez-moi ! mes propres enfans m'ont abandonné.*

Il voyoit donc le précipice ouvert sous ses pas; un de ses gendres l'attaquoit, l'autre avoit déserté son parti; il étoit odieux à ses sujets, & détesté par ceux qui avoient été les victimes de sa cruauté. Il assembla le petit nombre de Grands qui lui étoient restés fidèles, & leur demanda des avis & des secours. Il s'adressa particulièrement au vieux Comte de *Bedford*, pere de ce Lord *Russel* qui avoit perdu la tête sous le dernier règne par ses intrigues. *Milord*, lui dit-il, *vous êtes un bonnête*
homme ;

homme ; vous avez grand crédit, & pouvez me rendre de grands services. *Ab ! Sire,* repliqua le Comte, *je suis vieux & infirme ; j'avois autrefois un fils, qui auroit pu vous être utile, mais il n'est plus.* Jacques fut si frappé de cette réponse, qu'il resta quelques minutes sans pouvoir parler.

Le Roi étoit naturellement pusillanime, & quelques-uns de ses Conseillers, aussi inquiets que lui, ou secrètement vendus à *Guillaume*, ne fesoient qu'augmenter ses frayeurs. Ils lui rappelloient la fatale catastrophe de son pere, & l'esprit réfractaire de la nation. On lui persuada à la fin de quitter un peuple qu'il ne pouvoit plus gouverner, & de se retirer auprès de *Louis XIV.* sur la protection duquel il pouvoit compter. Il commença d'abord par faire partir la Reine, qui arriva heureusement à Calais, & bientôt après il se rendit lui-même à *Feverham* déguisé, & s'embarqua dans un petit vaisseau pour la France. Mais la fortune le poursuivit encore dans sa fuite ; les paysans détinrent son navire, quand ils le conquirent, le volèrent & l'insultèrent. Alors le Comte de *Winchelsea* lui conseilla de revenir dans sa Capitale, où il fut reçu au milieu des acclamations du peuple.

Le retour de *Jacques* déplut au Prince d'*Orange*, quoiqu'il connut bien l'art de dissimuler : il étoit intéressé à augmenter les frayeurs de son beau-pere, pour le forcer à prendre la fuite. Il reçut donc la nouvelle de son retour avec mauvaise humeur, & lui ordonna avec hauteur de quitter son palais de *Whitehall* pour se retirer à *Richmond*. Le Roi pria le Prince qu'il put choisir sa retraite à *Rocheester*, & celui-ci prévoyant qu'il avoit dessein de sortir du Royaume, y consentit volontiers.

tiers. *Jacques* resta donc quelque tems à *Rochester*, & puis s'échappa secrètement *An. 1688.* avec son fils naturel, le Duc de *Berwick* : il passa en France, où il jouit le reste de sa vie du vain titre de Roi, & de celui de *Saint*, qui le flattoit encore plus. Là il vécut parmi un peuple qui le plaignoit, le plaisantoit & le méprisoit : il entra dans l'ordre des Jésuites, & la Cour de Rome, à laquelle il avoit tout sacrifié, ne l'en récompensa que par des indulgences & des paquins.

Depuis ce moment la Constitution de l'Etat, qui avoit été flottante & incertaine pendant tant de siècles, fut à la fin fixée. La nation représentée par son Parlement, assigna les limites précises entre les prérogatives de la couronne & la liberté du peuple ; elle dicta au Prince d'*Orange* les conditions auxquelles il pourroit régner, & il fut porté sur le trône conjointement avec son épouse. Ainsi *Guillaume* vit à la fin son ambition couronnée, & obtint par sa sage conduite un sceptre que *Jacques* avoit perdu par sa démence & ses excès.

LETTRE X.

QUOIQUE le Prince d'*Orange* fut en possession du trône, il étoit environné d'entraves de toute part, & la résistance qu'il éprouvoit dans le Parlement affoiblissoit encore son pouvoir. Il gouvernoit plus arbitrairement en Hollande, dont il n'étoit que *Stathouder*, de sorte qu'on auroit pu justement l'appeller le Roi des Provinces-Unies & le *Stathouder* de la Grande-Bretagne. Il ne savoit pas encore assez combien la nation Angloise étoit

étoit difficile à gouverner : il comptoit qu'elle seconderoit les vues de son ambition pour humilier la France ; mais il trouva bientôt qu'on le craignoit encore plus que la grandeur & la puissance de *Louis XIV.*

Ses premières démarches furent cependant les mêmes que celles qui avoient causé les troubles du dernier règne, & renversé le trône de son prédécesseur. *Guillaume* étoit Calviniste & haïssoit naturellement l'esprit de persécution ; il entreprit donc d'abord de faire abroger les loix qui prescrivoient l'uniformité du culte, & quoiqu'il ne réussit pas dans tous ses efforts, on accorda cependant un Acte de Tolérance aux *Non-Conformistes*, qui prêteroient serment de fidélité, & ne tiendroient pas de conventicules. Les Catholiques furent aussi traités avec douceur, & quoique les loix portées contr'eux subsistassent encore, on les exécutoit rarement à la rigueur. *Guillaume* fit par vertu ce que *Jacques* avoit tenté dans des vues sinistres ; celui-ci vouloit ramener les persécutions, en affichant l'esprit de tolérance, & l'autre les haïssoit par principes : personne ne souffrit sous son règne pour cause de Religion.

Cependant quoique *Guillaume* fut reconnu en Angleterre, l'Ecosse étoit encore indécise ; mais le Parlement de ce Royaume se soumit bientôt à son autorité, & profita de cette circonstance pour abolir l'Episcopat, qui étoit depuis longtems odieux à la nation. De tous les Etats de l'infortuné *Jacques*, il ne lui restoit que l'Irlande, où tous les Catholiques, qui étoient en bien plus grand nombre que les Protestans, se déclarèrent pour lui. Le Roi de France, touché de compassion pour ce Prince, ou voulant humilier une nation

nation rivale de la sienne, donna à *Jacques* une escadre & des troupes pour défendre l'Irlande : celui-ci s'étant embarqué à Brest, aborda heureusement à Kinsale, où il fut reçu à bras ouverts par les Irlandois de son parti. Les Protestans, qui s'étoient presque tous déclarés pour *Guillaume*, avoient été d'abord désarmés par *Tyrconnel*, Viceroy du pays & Catholique Romain. *Jacques* fit son entrée publique à Dublin au milieu des acclamations de la populace. Les Prêtres Romains vinrent le recevoir en procession avec l'hostie, qu'il adora publiquement ; ce qui ne servit qu'à aliéner les esprits du petit nombre de Protestans Irlandois, qui lui étoient resté fidèles ; ils se jettèrent donc dans la petite bicoque de Londonderry, résolus d'y défendre leur liberté & leur Religion. Ils furent assiégés par l'armée de *Jacques*, & souffrirent toutes les horreurs que la guerre, la famine & la cruauté superstitieuse peuvent produire. Mais résolus de ne jamais se rendre, ils refusèrent de capituler, & repoussèrent toujours les assiégeans avec succès ; à la fin, *Guillaume* leur ayant envoyé des secours, l'ennemi jugea à propos de lever le siège.

Les cruautés que *Jacques* exerça contre les Protestans étoient aussi horribles qu'inutiles ; ils étoient impunément livrés au pillage, & on les forçoit de prendre de mauvais argent pour les denrées qu'on les obligeoit de fournir : mais leurs maux devoient bientôt cesser. Le Duc de *Schomberg*, qui du service de France étoit passé à celui d'Angleterre, leur amena des secours. *Guillaume* le suivit bientôt après, & débarqua à Carickfergus. Quantité de Protestans, qui avoient échappé à la persécution, vinrent le joindre, & il alla chercher

chercher l'ennemi à la tête de trente-six-mille hommes. Enfin il l'atteignit auprès d'Ardée : la rivière de Boyne séparoit les deux armées, & le front de celle de *Jacques* étoit couvert d'un marais & d'une petite éminence. Ces obstacles ne purent cependant pas ralentir l'ardeur du Roi *Guillaume*, & lorsque *Schomberg* lui représenta le péril d'une attaque dans cette position, il répondit hardiment qu'une victoire différée étoit pire qu'une défaite. Le Duc voyant qu'on négligeoit son avis, se retira tristement dans sa tente, comme s'il eut pressenti le sort qui l'attendoit.

Le jour suivant, dès la pointe du jour, *Guillaume* fit passer la rivière à ses troupes en trois endroits différens, & la bataille commença avec acharnement. Les Irlandois, qui passent pour si braves dans les services étrangers, n'ont presque jamais rien fait chez eux ; ils prirent la fuite après quelque résistance, & laissèrent les François qui combattoient avec eux se retirer comme ils purent. *Guillaume* commandoit sa cavalerie en personne, & contribua à fixer la victoire par sa valeur & son activité. *Jacques* n'étoit pas présent à l'action, mais il l'observa du haut d'une colline, où il étoit environné de quelques escadrons, & il crioit par intervalles, lorsque ses gens repoussaient l'ennemi, *Hélas ! épargnez mes sujets Anglois !* Les Irlandois perdirent près de quinze-cens hommes, & les Anglois environ le tiers de ce nombre : mais la mort du brave Duc de *Schomberg*, qui fut tué d'un coup de feu au passage de la rivière, étoit une perte qui égala celle de l'ennemi. Il avoit été d'abord un soldat de fortune, & avoit servi presque toutes les Puissances de l'Europe : ses talens pour la guerre étoient supérieurs, & sa fidélité égaloit

galoit son courage. On disoit qu'il s'étoit trouvé à autant de batailles qu'il avoit d'années, & il mourut octogénaire. *Jacques* prit la fuite sans s'inquiéter du sort de ses troupes, & *Guillaume* parcourut la scène du carnage, donnant ses ordres pour secourir également les blessés des deux partis. Un certain *O'Regan*, vieux Capitaine Irlandois, dit que si les Anglois vouloient changer de Généraux, les vaincus étoient prêts à recommencer la bataille.

Cet échec détruisit tout l'espoir du Roi *Jacques*; il se sauva de Dublin, & conseilla aux magistrats de cette ville de s'arranger avec le vainqueur le mieux qu'ils pourroient; il alla ensuite s'embarquer à Waterford, d'où il repassa en France. S'il avoit eu de la conduite, ou du courage, il auroit pu réparer sa défaite, & combattre plus heureusement; mais tout l'abandonna avec sa fortune.

Néanmoins son parti continua à soutenir ses prétentions, quoiqu'il les négligeât lui-même. Après sa retraite il se passa une autre action sanglante à Anghrim, où les Anglois furent encore vainqueurs. Limerick, place forte au milieu de l'Irlande, tenoit toujours pour le Monarque déposé; on l'assiégea, & elle se défendit bravement. Mais à la fin la garnison, voyant l'état désespéré des affaires de *Jacques*, se rendit par capitulation, & il fut stipulé que les Catholiques auroient la liberté de conscience, dont ils avoient joui sous *Charles II.* Environ quatorze-mille hommes des troupes de *Jacques* eurent le privilège de passer au service de France, & on leur donna pour cela des vaisseaux de transport.

L'Irlande

L'Irlande étant ainsi conquise, le dernier Roi n'avoit plus d'autre ressource que la protection de la France, & *Louis XIV.* lui promit de faire une descente en Angleterre pour le remettre sur le trône. Il tint parole, & lui donna un corps de troupes, composé de François, d'Anglois, d'Ecossois réfugiés, & de ces régimens Irlandois qui étoient venus de Limerick, & qu'une longue discipline avoit rendu excellens soldats. Cette armée s'assembla entre Cherbourg & la Hogue; le Roi *Jacques* la commandoit en personne, & trois-cens navires de transport devoient la porter sur la côte d'Angleterre. L'Amiral *Tourville*, avec soixante-trois vaisseaux de guerre, avoit ordre de favoriser la descente, & d'attaquer l'ennemi en cas de résistance. En un mot tout conspiroit à faire changer la fortune du malheureux *Jacques*.

La nouvelle de ces grands préparatifs parvint bientôt en Angleterre, & *Guillaume* s'apprêta à se défendre. Des espions instruisirent le Ministère des manœuvres secrètes du parti *Jacobite*, & l'Amiral *Ruffel* eut ordre de mettre promptement à la voile avec quatre-vingt-neuf vaisseaux de ligne, sans compter les frégates & les brulots. Les deux flottes se joignirent à la Hogue, & un combat alloit décider de la fortune de *Jacques*: mais les Anglois, qui l'emportoient de beaucoup par le nombre de vaisseaux, furent encore vainqueurs. L'affaire dura six heures, & la poursuite continua deux jours; quinze gros vaisseaux François furent détruits, & cette victoire fut si décisive, que depuis ce tems-là la France parut renoncer à l'empire des mers.

Jacques restoit donc sans ressource; ses desseins sur l'Angleterre avoient échoué; ses amis effrayés

frayés & désefpérés, ne pouvoient plus le servir qu'en conspirant la mort du Prince qui l'avoit détrôné. Cet attentat, quelque lâche qu'il fut, ne déplaisoit pas absolument à un homme tel que le Roi précédent ; on dit même qu'il le proposa, & excita à ce sujet le zèle de ses partisans ; mais toutes leurs tentatives n'aboutirent qu'à la perte de ceux qui les avoient tramées. Il passa le reste de ses jours à St. Germain en Laye, pensionnaire de *Louis XIV.* de sa fille & de ses amis. Il mourut en 1700, & quelques-uns prétendirent que des miracles avoient été opérés sur son tombeau. Parmi nos Rois, qui ont été déposés, il y en a peu qui ne soient morts en odeur de sainteté.

La victoire de la Hogue assûra la couronne à *Guillaume* ; les Jacobites étoient foibles & défunis. Mais d'un autre côté il s'éleva de nouvelles factions parmi les amis de la révolution, de sorte que le nouveau Roi trouva autant de résistance dans son Parlement que de la part de ses ennemis. Son principal motif en acceptant la couronne avoit été d'attacher plus intimement l'Angleterre à la défense des intérêts de l'Europe : il avoit toujours eu l'ambition d'humilier la France, qu'il regardoit comme la plus formidable ennemie de la liberté, qui étoit l'idole de son cœur, & toute sa politique se bornoit à faire des alliances contr'elle. Mais une grande partie de la nation n'avoit ni la même antipathie pour cette puissance, ni les mêmes terreurs à son sujet : on pensoit donc que *Guillaume* sacrifioit les véritables intérêts de ses Etats à des liaisons étrangères, & que le plus grand poids de la guerre retomboit sur les peuples, quoiqu'ils y fussent le moins intéressés. A ces motifs de mécontentement se joignoit la partialité avec laquelle
il

il traitoit ses compatriotes au préjudice des Anglois : sa fierté, sa réserve & son caractère sombre & taciturne, en quoi il étoit si différent de ses prédécesseurs. Le Roi ouit leurs plaintes avec la plus grande indifférence ; les intérêts de l'Europe fixoient toute son attention. Mais tandis-qu'il observoit avec jalousie les démarches des Puissances belligérantes, il négligeoit entièrement la police intérieure ; il regardoit le patriotisme comme une vertu imaginaire, & la pratique de corrompre les suffrages dans le Sénat devint universelle. L'exemple des grands fut imité par le vulgaire ; tout principe d'honneur & de décence même s'effaçoit insensiblement ; les talens étoient négligés, & des hommes sans mœurs avoient l'oreille du Prince.

Lorsque *Guillaume* monta sur le trône, il résolut de conserver autant qu'il lui seroit possible les privilèges de sa couronne. Il ne connoissoit pas encore la nature d'une Monarchie limitée, qui n'étoit alors bien entendue qu'en Angleterre. Il croisa donc plusieurs fois les vues de son Parlement, & se laissa diriger par des ministres qui vouloient être arbitraires. Il en donna un exemple frappant par son opposition à un Bill qu'on proposa pour rendre cette assemblée triennale ; il avoit passé dans les deux Chambres, & on lui en demanda la ratification ; mais il la refusa : en conséquence les Communes déclarèrent que quiconque avoit donné ce conseil au Roi étoit ennemi de la patrie. Ce Bill fut reproduit une autre fois, & il fut obligé malgré lui d'y souscrire. On présenta un autre Bill pour régler les procès en cas de trahison, par lequel on accordoit au prisonnier une copie des chefs d'accusation portés contre lui, une liste des Jurés qui devoient décider de son sort,

deux jours avant l'ouverture du procès, & des avocats pour plaider sa cause: on y régloit de plus que personne ne pourroit être accusé de ce crime que sur le serment de deux témoins de probité. Il y avoit longtems que cette loi si salutaire avoit été établie; *Guillaume* refusa de la renouveler, & fut encore bientôt forcé de lui donner sa sanction. Mais tandis-qu'on adoucissoit d'un côté les loix pénales, de l'autre on les multiplia d'une manière étrange.

Le Parlement s'occupa dès lors principalement à réprimer la corruption, & à punir ceux qui s'étoient enrichis par le pécumat aux dépens du public. On publia nombre de loix pour mettre les sujets en sûreté, ce qui prouvoit que la corruption étoit générale: plus un Etat est corrompu, plus les loix sont nombreuses.

Guillaume paroissoit disposé à souffrir toutes les entraves, par lesquelles on vouloit resserrer ses prérogatives, à condition qu'on le mettroit en état d'abaisser la France: il ne connoissoit & ne vouloit connoître que la guerre & l'art des négociations. On lui accorda des subsides immenses pour continuer la guerre, & la nation, non contente de fournir le numéraire actuel qu'elle étoit en état de procurer, contracta des dettes énormes, qu'elle n'a encore pu liquider. Elle ne reçut pour dédommagement que de vains lauriers obtenus en Flandres, après avoir souvent donné aux Hollandois qu'elle avoit sauvés l'occasion d'être ingrats.

Enfin le traité de Riswick mit fin à la guerre; l'Angleterre s'y étoit engagée sans motifs, & s'en retira sans profit. On négligea ab-

An. 1697. solument ses intérêts à la paix générale, & tout l'avantage qu'elle reçut pour tant de sang

sang & de trésors inutilement sacrifiés, fut que *Louis XIV.* reconnut *Guillaume* pour Roi de la Grande-Bretagne.

Ce Prince, étant ainsi débarassé des soins de la guerre, travailla à affermir son autorité dans ses États. Il conçut l'espérance de pouvoir conserver sur pied les troupes qu'on lui avoit accordées ; mais il eut la mortification de voir les Communes passer un Bill pour les licencier sur le champ, à l'exception de sept-mille hommes qui seroient tous Anglois. *Guillaume* auroit été charmé de pouvoir retenir son armée ; il avoit été élevé dans les camps, & ne connoissoit d'autre plaisir que celui de faire des revues & de commander à ses officiers généraux. Il montra donc un extrême mécontentement dans cette occasion, & son indignation alla si loin, qu'il résolut d'abord de quitter les rênes du gouvernement pour se retirer en Hollande : cependant ses ministres lui firent changer d'avis, & lui persuadèrent de satisfaire la nation. Il passa ainsi tout son règne à lutter avec le Parlement ; il accusoit d'ambition la Chambre des Communes, qui en conséquence croisa tous ses projets ; il ne paroissoit attaché à aucun parti ; il étoit tour à tour pour les *Whigs* & les *Tories*, suivant que ses intérêts, ou ses besoins, le demandoient. Il considéroit l'Angleterre comme un lieu où il lui falloit continuellement souffrir & disputer ; il se retiroit souvent à son château de Loo en Hollande, pour y jouir de quelques momens de tranquillité ; c'étoit dans cette retraite paisible qu'il formoit le plan d'humilier le Roi de France, son rival de gloire & de puissance. Il n'avoit jamais pu se reconcilier entièrement avec *Louis XIV.* & il se préparoit à renouveler la

An. 1701. guerre lorsque la mort vint terminer ses projets.

Il étoit naturellement d'une constitution foible, & il se trouvoit presque épuisé par ses peines & ses travaux : il voulut d'abord déguiser sa situation, & entreprit de rétablir sa santé par l'exercice du cheval ; mais il s'abattit un jour sous lui, & dans sa chute il se cassa l'os du col. Cet accident n'auroit été qu'une bagatelle pour un homme robuste ; mais il lui fut funeste. Comme il sentoit sa fin approcher, son ancien zèle pour les libertés de l'Europe obtint encore toute son attention, & il eut une conférence secrète avec le Comte d'*Albemarle*, qui revenoit d'Hollande, sur la posture des affaires dans le continent. Il communia deux jours après par les mains du célèbre *Tillotson*, Archevêque de Cantorbéri, & expira à l'âge de cinquante-deux ans, dont il en avoit régné treize.

Guillaume laissa la réputation d'un grand politique, quoique il ne fut jamais populaire, & d'un général à craindre, quoiqu'il fut rarement victorieux : il étoit d'un commerce sombre & réservé, & ne montrait jamais d'activité que dans un jour de bataille ; il méprisoit la flatterie, quoiqu'il aimât la grandeur. Plus grand en qualité de Général des Hollandois, que de Roi d'Angleterre, il étoit le pere des premiers, & un ami suspect de l'autre. Il ne fit pas scrupule d'avoir recours à la corruption pour la réussite de ses desseins, & tandis-qu'il augmentoit le pouvoir des Anglois, il contribua en quelque sorte à corrompre leurs mœurs.

LETTRE

L E T T R E X I.

LES regrets que causent la mort des Princes ne sont ni aussi vifs, ni aussi sincères, qu'on les affecte. On crut d'abord que la perte de *Guillaume* étoit irréparable; mais la gloire & la prospérité, dont la nation jouit sous le règne de la Princesse *Anne*, qui lui succéda au trône, prouva le contraire. Elle étoit fille cadette du Roi *Jacques*, par sa première femme, Lady *Hyde*, qui avoit pour pere le fameux Chancelier *Clarendon*. *Anne* avant son élévation avoit épousé le Prince de *Dannemark*, & étoit agée de trente-huit ans quand elle parvint à la couronne. Elle avoit passé par bien des épreuves après la disgrâce de son pere, & essuyé plusieurs mortifications sous le règne précédent. Mais comme elle avoit le caractère doux & paisible, elle paroissoit peu sensible aux affronts qu'elle essuyoit, ou avoit assez de sagesse pour dissimuler son ressentiment.

Elle monta sur le trône avec la même antipathie que *Guillaume* contre la France; elle se laissoit entièrement gouverner par la Comtesse de *Marlborough*, femme active & intrigante en politique comme en galanterie. Elle conseilla à la Reine de faire une guerre vigoureuse à *Louis XIV.* parce qu'elle avoit en vue d'en faire donner la conduite à son mari, & de régner en Angleterre sous le nom de sa maîtresse. La Reine suivit ses avis, & commença par faire assurer les Hollandois qu'elle seroit fidèle à ses alliances, & agiroit de concert avec eux.

Le Roi de France, qui avoit déjà bien effuyé des disgraces, n'écoutoit cependant toujours que les conseils de son ambition ; il se prépara à épuiser de nouveau son peuple, pour se mettre en état de recueillir quelque fruit de la mort de *Guillaume*. L'activité de ce rival, qui n'étoit plus, avoit flétri ses lauriers & mis des bornes à sa puissance ; car *Guillaume* étoit encore formidable même après une défaite. C'est pourquoi *Louis XIV.* au premier bruit de sa mort ne put cacher sa joie, & la Cour de Versailles parut avoir oublié la bienfaisance par la vivacité de ses transports. Mais ils ne furent pas de longue durée ; les François alloient avoir en tête un ennemi bien plus formidable, un meilleur général, secondé en tout par sa maîtresse & sa nation.

La Reine *Anne* commença donc par déclarer la guerre au Roi de France, qu'on accusoit de vouloir usurper la couronne d'Espagne, en la donnant au Duc d'*Anjou*, son petit-fils, ce qui auroit détruit la balance du pouvoir en Europe. Après cette démarche elle se prépara à agir vigoureusement ; elle s'allia avec l'Empereur & les Hollandois ; mais les Anglois portèrent le plus grand poids de la guerre. *Marlbrough* fut nommé au commandement de l'armée Angloise, & les alliés le déclarèrent leur Généralissime. Jamais homme ne fut plus propre pour le camp & le cabinet ; il étoit serein dans le péril, & froid dans le plus fort d'une bataille : tandis-que la Comtesse gouvernoit la Reine, il gouvernoit le Royaume par ses intrigues. Il étoit infatigable à l'armée, & habile politique dans les cours ; il devint donc le plus terrible ennemi qu'eut eu la France depuis *Edouard III.* & *Henri V.*

Cet

Cet homme extraordinaire avoit appris l'art de la guerre sous le grand *Turenne*, dans l'armée duquel il avoit été volontaire : les François l'appelloient alors *le bel Anglois*; mais leur général prévint sa grandeur future. Il donna d'abord des preuves de sa sagesse en avançant les officiers subalternes qu'on avoit négligés jusqu'alors : il s'empara des postes de l'ennemi sans combat, & sans jamais perdre un seul avantage. La France lui opposa le Duc de *Bourgogne*, petit-fils de *Louis* *An. 1704.* XIV. jeune homme plus propre à faire l'ornement d'une cour qu'à commander une armée : le Maréchal de *Boufflers*, officier plein de courage & d'activité, servoit sous ses ordres. Mais ils furent forcés de céder aux talens supérieurs de *Marlborough*, qui par ses marches savantes les obligea de se retirer. Les François après avoir perdu plusieurs places, furent réduits à se tenir sur la défensive, & finirent cette campagne dans la résolution de pousser la suivante avec vigueur.

Le Général Anglois, à son retour à Londres, reçut la récompense due à son mérite; la Chambre des Communes le remercia pour ses services, & la Reine le créa Duc. Ces premiers succès excitèrent les Anglois à cueillir de nouveaux lauriers. *Marlborough* repassa en Flandres, au printemps, avec des pouvoirs encore plus amples, & plus d'autorité sur les esprits, qu'il devoit à son heureux début. Il commença par se rendre maître de Bonne, résidence de l'Electeur de Cologne, allié de la France; il reprit ensuite Huys, Limbourg, & s'empara de tous les environs du Bas-Rhin. Le Maréchal de *Villeroi*, fils du gouverneur de *Louis* XIV. & qui avoit été élevé avec

lui, étoit alors à la tête de l'armée Françoisé : il avoit toujours été le favori de son maître, & avoit partagé tous ses plaisirs. Il étoit brave, vertueux & poli, mais incapable de lutter avec un *Marlborough*.

Celui-ci, qui connoissoit l'insuffisance du général ennemi, différa de l'attaquer pour voler au secours de l'Empereur, qui le demandoit à grands cris, parce qu'il étoit pressé de tous côtés par les François, pour lors victorieux. *Marlborough*, voulant frapper un grand coup pour le sauver, prit avec lui un corps de quinze-mille Anglois, traversa une grande étendue de pays par des marches forcées, pénétra jusqu'aux bords du Danube, passa sur le ventre à un parti posté à Donavert pour l'arrêter, traversa le fleuve, & mit à contribution le Duché de Bavière, qui étoit uni avec la France. *Villeroi*, entreprit d'abord de le suivre, mais bientôt il le perdit de vue, & ne fut instruit de son expédition que lorsqu'il en apprit le succès.

D'un autre côté le Maréchal de *Tallard* s'avança avec trente-mille hommes pour couper la retraite aux Anglois, & le Duc de *Bavière* le joignit avec ses troupes, de sorte que l'armée ennemie montoit à près de soixante-mille vétérans bien disciplinés, & commandés par deux hommes qui passoient alors pour les meilleurs généraux de l'Europe. *Tallard* s'étoit fait une réputation par d'anciennes victoires; il étoit actif, pénétrant, & devoit son élévation à son mérite seul. Mais il étoit trop fougueux, & avoit d'ailleurs la vue si courte, qu'il ne pouvoit rien distinguer à la moindre distance. D'un autre côté le Duc de *Marlborough* s'étoit joint au Prince *Eugène* de Savoie, grand

grand Capitaine, qui avoit porté les armes depuis son enfance, & égal au Général Anglois pour l'intrigue & les talens militaires. Ils étoient tous deux animés du même esprit, & leurs plans sembloient émaner d'une seule source. Notre armée après cette jonction étoit d'environ cinquante-deux-mille hommes qui étoient accoutumés à vaincre, & avoient vu les François, les Turcs & les Russes fuir devant eux. Comme la bataille qui se donna alors passe pour la plus remarquable de ce siècle, tant à cause des talens des généraux, & de la perfection où l'on avoit porté la science militaire, que pour le nombre, la discipline des troupes, & la grandeur des Puissances belligérantes, elle mérite quelque détail.

La droite des François étoit appuyée sur le Danube & le village de *Blenheim*, & avoit *Tallard* à sa tête; leur gauche étoit aussi défendue par un village, & commandée par l'Electeur en personne, & le Maréchal de *Marfin*; ils avoient en front un ruisseau marécageux; dont les bords étoient escarpés. *Marlborough* & le Prince *Eugène* allèrent reconnoître la position de l'ennemi, & quelque avantageuse qu'elle fut, ils résolurent de l'attaquer sur le champ. L'affaire commença entre midi & une heure; les Anglois passèrent le ruisseau, & fondirent sur la cavalerie de *Tallard*, qui étoit postée à l'aile droite. Celui-ci observoit alors son ordre de bataille à la gauche, & ses troupes se battirent quelque tems sans général. Le Prince *Eugène*, qui devoit attaquer l'Electeur, fut une heure entière avant qu'il put en venir aux mains. *Tallard* ne fut pas plutôt que sa droite étoit aux prises avec *Marlborough*, qu'il y courut; il vit sa

cavalerie plier & se rallier trois fois. Il avoit quinze-mille hommes à Blenheim, qu'il essaya de mener à la charge ; mais les Anglois les reçurent si bien, qu'au lieu de pouvoir secourir le corps de bataille, ils purent à peine maintenir leur terrain. Alors la cavalerie Française, étant attaquée en flanc, fut entièrement rompue : après ces premiers succès les vainqueurs percèrent entre les deux corps commandés par l'Electeur & *Tallard*, tandis-que les troupes postées à Blenheim étoient coupées par un autre détachement Anglois. Dans cette crise le Maréchal voulut rallier quelques escadrons ; mais la foiblesse de sa vue lui fit prendre un corps de l'ennemi pour le sien, & il fut pris par les Hessois à la solde d'Angleterre. Cependant le Prince *Eugène*, qui agissoit à la gauche, ayant été repoussé trois fois, mit à la fin les ennemis en désordre. Alors la déroute fut générale ; la frayeur des François étoit telle, que grand nombre s'allerent précipiter dans le fleuve, sans savoir où ils fuyoient ; ils ne connoissoient plus d'officiers, & il n'y avoit plus de général pour couvrir leur retraite. Les alliés, se voyant maîtres du champ de bataille, environnèrent le village de Blenheim, qui étoit gardé par quinze-mille hommes depuis le commencement de l'action ; ce corps se voyant coupé mit bas les armes, & se rendit prisonnier de guerre. Ainsi finit cette fameuse bataille de Blenheim, ou d'Hochstet, comme les François l'appellent, où les alliés remportèrent une victoire complète. Douze-mille, tant François que Bavaois, y périrent ou se noyèrent dans le Danube ; on fit treize-mille prisonniers ; les alliés eurent cinq-mille hommes de tués, & huit-mille blessés, ou pris par l'ennemi.

On

On attribua la perte de cette bataille à deux grandes fautes que commit *Tallard*, la première en affoiblissant son centre pour jeter un si gros détachement dans *Blenheim*, où il ne pouvoit agir, & la seconde en laissant les alliés passer le ruisseau sans s'y opposer. Le lendemain *Marlborough* visita le Maréchal prisonnier, & celui-ci lui dit qu'il avoit vaincu les meilleures troupes de l'Europe. *Jespère, Monsieur*, repliqua le Général Anglois, *que vous excepterez les vainqueurs*. Cette grande victoire mit l'Empereur en possession de plus de cent lieues de pays.

Le Duc de *Marlborough* ayant ainsi réussi au delà de son attente, repassa en Angleterre, où il fut reçu avec transport, comme un héros qui avoit rétabli l'honneur de sa nation. La Reine, le Parlement & le peuple conspiroient à le secourir en tout. On lui donna pour récompense de ses grands services la terre de *Woodstock*, & le Garde des Sceaux au nom des Pairs lui fit les complimens qu'il méritoit.

Le succès de cette campagne engagea les Anglois à augmenter les subsides pour la suivante, & le Duc résolut de commencer ses opérations sur la Moselle: mais le Prince *Louis de Bade*, qui devoit le joindre, lui ayant manqué de parole, il retourna en Flandres faire face au Maréchal de *Villeroi*, qui avoit assiégé Liège pendant son absence. Celui-ci ayant reçu avis de l'approche des Anglois, abandonna son entreprise & se retira dans ses lignes, que *Marlborough* résolut de forcer. L'action fut vive: mais bientôt la cavalerie ennemie fut taillée en pièces, & l'infanterie n'étant plus soutenue, se retira en désordre dans un poste avantageux, où elle commença à se former de

nouveau. Si on avoit laissé le Duc tirer parti de la frayeur de l'ennemi, comme il le proposoit, il auroit peut-être remporté une victoire complète; mais les officiers Hollandois, ayant exagéré aux députés des Etats Généraux la difficulté de l'entreprise, ceux-ci refusèrent d'y consentir. Cette pusillanimité indigna la nation Angloise, & on commença à soupçonner leur fidélité; on les accusoit secrètement de vouloir prolonger la guerre, parce qu'ils étoient les seuls qui y gagnoient.

Tandis-que les armes Angloises triomphoient dans les Pays-Bas, elles n'étoient pas moins heureuses en Espagne, où l'on s'efforçoit de mettre l'Archiduc *Charles* sur le trône. La plus grande partie de ce Royaume s'étoit déclarée pour *Philippe V.* petit fils de *Louis XIV.* que le dernier Roi *Charles II.* avoit nommé son successeur. Il faut remarquer que par un traité de partage garanti par les différentes puissances de l'Europe, l'Archiduc avoit été désigné pour succéder à cette couronne: la France même l'avoit ratifié, & elle vouloit à présent la donner à un *Bourbon*. L'Archiduc *Charles* entra donc en Espagne avec une armée Angloise, & les Catalans se déclarèrent pour lui. La Reine *Anne* lui donna deux-cens navires de transport, trente vaisseaux de guerre, & neuf-mille hommes commandés par le Comte de *Peterborough*, homme romanesque dans sa bravoure & sa conduite.

Les Anglois commencèrent par se rendre maîtres de Gibraltar, qui passoit pour imprenable. Une chaîne de rochers escarpés défend presque partout cette place du côté de la terre, & une baie dangereuse du côté de la mer: une poignée de monde auroit suffi pour y braver tous les efforts de

de l'armée la plus nombreuse. On mit à terre dix-huit-cens hommes de marine sur la chaussée, qui unit cette forteresse au continent, mais on ne pouvoit guères espérer de reussir. Cependant les matelots ayant eu ordre d'aller attaquer un mole presque ruiné, ils y pénétrèrent dans des bateaux, se rendirent maîtres de la platteforme, sans être intimidés par une mine qui en écrasa cent, & ayant reçu un renfort, il prirent d'assaut une redoute, qui étoit entre le mole & la ville. Alors le gouverneur se vit forcé de capituler, & le Prince de *Hesse*, surpris de sa conquête, entra triomphant dans Gibraltar. C'étoit une acquisition aussi utile que glorieuse pour les Anglois ; elle assûroit par là leur commerce du Levant, & ils y trouvoient tous ce qu'il falloit pour radoubier leurs vaisseaux, ou équiper leurs troupes de terre.

Peu de tems après la prise de cette importante place, la flotte Angloise, qui étoit maîtresse de la mer, alla attaquer celle de France, forte de cinquante-deux vaisseaux de guerre. Le combat fut sanglant ; mais les Anglois triomphèrent encore, & l'ennemi se retira sans vouloir en venir une seconde fois aux mains, quoique la perte fut à peu près égale de part & d'autre. Ce fut là le dernier effort des François par mer. Cependant ils résolurent avec les Espagnols du parti de *Philippe* de reprendre Gibraltar, s'il étoit possible. On envoya des troupes de terre & treize vaisseaux de ligne pour l'assiéger ; mais l'entreprise échoua ; une partie de la flotte fut dispersée par une tempête, & une autre par les Anglois, & l'armée de terre, qui n'avoit rien fait de considérable, fut obligée de lever le siége.

Nous

Nous ne fumes pas moins heureux à soutenir les droits de l'Archiduc au trône d'Espagne : notre armée avoit à sa tête, comme je l'ai dit plus haut, le Comte de *Peterborough*, un des hommes les plus singuliers de son siècle. Il étoit allé à l'âge de quinze ans combattre contre les Maures en Afrique ; à vingt il contribua à la révolution qui mit *Guillaume* sur le trône d'Angleterre ; il faisoit actuellement la guerre en Espagne presque à ses dépens, & son attachement pour l'Archiduc *Charles* étoit le plus grand motif qu'il eut pour s'y engager. Il débuta par assiéger Barcelone, ville forte défendue par une garnison de cinq-mille hommes : on n'avoit jamais vu d'expédition plus hardie, & qui fut en même tems plus heureuse. Il attaqua d'abord brusquement le Fort Montjoui placé sur une éminence qui commandoit la ville ; il emporta rapidement tous les ouvrages extérieurs, & une bombe étant tombée dans le fort, elle fit sauter le magasin à poudre, ce qui intimida si fort la garnison qu'elle capitula. Il restoit à prendre la ville ; *Peterborough* érigea ses batteries, battit la place, & força le gouverneur à capituler peu de jours après. Tandis-qu'on capituloit, les Allemans & les Catalans à la solde d'Angleterre avoient pénétré dans la ville, où ils se mirent à piller & à commettre toutes sortes de violences. Le commandant Espagnol crut qu'on le trahissoit, & s'en plaignit au Général Anglois. Alors *Peterborough* courut parmi les pillards, les dépouilla de leur butin, & revint froidement aux portes de la place signer la capitulation. Les Espagnols admirèrent ici la générosité Angloise.

Après

Après cette expédition tout le Royaume de Valence tomba au pouvoir du vainqueur : cependant l'ennemi tenta de reprendre Barcelone, mais il échoua encore. *Philippe* se crut perdu, & le parti de *Charles* augmentoit tous les jours ; il prit l'Arragon, Carthagène & Grenade ; le chemin de Madrid lui étoit ouvert. Le Comte de *Galloway* entra triomphant dans cette capitale, & y proclama *Charles* Roi d'Espagne sans le moindre obstacle.

Au milieu de ces grands succès au midi de l'Europe, nous n'étions pas moins heureux en Flandres. *Marlbrough* renversoit tout devant lui : il avoit commencé la campagne de bonne-heure avec quatre-vingt-mille hommes, sans compter les renforts qu'il attendoit de Prusse & de Dannemark. Le Ministère de Versailles résolut de le faire attaquer avant leur jonction, & *Villeroi*, qui avoit aussi une armée de quatre-vingt-mille hommes auprès de Tirlemont, reçut des ordres en conséquence. Il se mit donc en bataille ; sa droite étoit appuyée sur la Mehaigne, sa gauche derrière un marais, & le village de Ramillies au centre. Le Général Anglois observant cette disposition, en fit une analogue ; il s'aperçut que l'ennemi ne pouvoit passer le marais pour venir l'attaquer sans un grand désavantage, c'est pourquoi il dégarnit sa droite, & renforça son centre. Les François, après une courte résistance s'enfuirent en désordre ; leur cavalerie abandonna l'infanterie, & fut poursuivie si vivement qu'elle fut presque toute taillée en pièces. Ils eurent environ huit-mille hommes de tués ou de blessés, & six-mille furent faits prisonniers. Cette victoire fut presque aussi glorieuse que celle de

de Blenheim; tout le Brabant tomba entre les mains des vainqueurs. Les François étoient découragés, & leur capitale dans la consternation. *Louis XIV.* qui avoit été longtems victorieux, se vit alors si humilié que ses ennemis mêmes étoient tentés de le plaindre : il demanda inutilement la paix ; les alliés, enflés de leurs succès, aspiraient à de nouvelles conquêtes, & Paris même craignoit leur approche. Mais ce que sa puissance, ses armes, & sa politique n'avoient pu faire, une faction en Angleterre en vint à bout. Les divisions des *Whigs* & des *Tories* sauvèrent la France, qui étoit sur le bord du précipice.

L E T T R E XII.

LE gouvernement de la Reine *Anne* avoit été jusqu'alors entre les mains des *Whigs*, qui continuoient à suivre le plan politique de *Guillaume*, & leur esprit républicain vouloit établir la liberté dans le reste de l'Europe. Dans un Etat, où la voix des sujets, quoique d'ailleurs sans pouvoir, dirige généralement ceux qui sont à la tête des affaires, il faut que la politique des Ministres change avec les sentimens du peuple. Les vertus personnelles de la Reine, l'éclat de son règne, & la flatterie contribuèrent à changer l'esprit de la nation. On commença à prouver le droit héréditaire de succession, le droit divin & l'obéissance absolue : en un mot on étoit prêt à croiser toutes les vues du Ministère, & il ne falloit plus qu'un chef de faction.

Entr'autres sujets de mécontentement qui excitèrent bien des murmures, le projet d'unir les deux

deux Royaumes d'Angleterre & d'Ecosse en un seul les augmenta encore. Les ministres étoient à la tête de cette négociation, & quoique leur plan fut très-avantageux aux deux partis, il leur déplut également. Les Anglois n'espéroient rien d'une nation pauvre comme les Ecoissois, & ils s'attendoient à partager ses besoins : ils croyoient qu'il étoit injuste que l'Ecosse ne payât que la quatorzième partie des subsides, tandis-qu'elle fourniroit la huitième partie des membres de la législation. D'un autre côté les Ecoissois alloient perdre leur indépendance ; ils prétendoient que l'union feroit contraire à la dignité de leur couronne ; ils craignoient une augmentation d'impôts, & n'avoient pas grand égard aux avantages de ce projet pour l'accroissement de leur commerce. Il y a toujours des inconvéniens dans toutes les opérations de la politique ; mais un législateur ferme & entreprenant méprise les obstacles qui effrayent la pusillanimité. Après bien des difficultés, l'union se consumma enfin en 1707. L'Ecosse perdit son Parlement, mais elle eut le droit d'envoyer au Sénat Britannique seize Pairs Ecoissois, & quarante-cinq membres de la Chambre des Communes. Les deux Royaumes prirent le nom de Grande-Bretagne, & les sujets de part & d'autre partagèrent les mêmes privilèges & les mêmes avantages.

Cette démarche augmenta l'énergie du gouvernement, & la force réunie des deux peuples sembloit menacer leurs ennemis du continent : mais nos divisions intérieures nous empêchèrent de montrer toute notre force. Les *Tories*, qui faisoient alors le plus grand nombre, étoient mécontents des ministres, qui étoient à la tête de l'autre parti :

parti : ils étoient jaloux du Comte de *Godolphin*, & du Duc de *Marlborough* qui gouvernoient depuis longtems la Reine, & prodiguoient les trésors de la nation pour des conquêtes plus glorieuses qu'utiles. On leur attribuoit les taxes énormes dont le peuple étoit accablé, & les autres dont il étoit menacé. La perte de la bataille d'Almanza en Espagne, où l'armée Angloise sous les ordres de *Galloway*, fut prise par les vainqueurs, & quelques autres disgrâces augmentèrent les murmures, & dissipèrent l'enchantement des premiers succès. Les *Tories* ne manquèrent pas d'enflammer les esprits, & d'exagérer les griefs de la nation, tandis que *Robert Harley*, depuis Comte d'*Oxford*, & *Henri St. Jean*, ensuite Vicomte *Bolingbroke*, attisoient le feu.

Harley avoit obtenu depuis quelque tems la faveur de la Reine : la hauteur & la pétulance de la Duchesse de *Marlborough*, qui gouvernoit cette Princesse auparavant, l'avoient enfin entièrement effacée de son cœur. *Anne* s'attacha alors à M^{de}. *Masbam*, qui étoit entièrement dévouée à *Harley*. Celui-ci avoit beaucoup de littérature, l'esprit poli, & le caractère intriguant : après s'être infinué dans les bonnes grâces de la Reine, il résolut de détruire le crédit de *Marlborough* & de sa faction : il choisit pour le seconder *Bolingbroke*, homme d'un génie supérieur, éloquent, ambitieux, & entreprenant : ce dernier se contenta d'abord de jouer un rôle subalterne ; mais bientôt après sentant sa supériorité, il voulut être le rival d'*Harley*. Le Duc de *Marlborough* voyoit avec jalousie l'élevation de ceux-ci, & résolut de les écraser avant qu'ils pussent aller plus loin. Il refusa d'abord d'assister au Conseil tant qu'*Harley* seroit

feroit Secrétaire d'Etat : *Godolphin* l'appuya en suivant son exemple, & la Reine fut obligée de congédier son nouveau favori ; *Bolingbroke* voulut partager sa disgrâce, & se démit de tous ses emplois.

Cette démarche altière de la faction de *Marlborough*, qui paroissoit d'abord le conduire à son but, fut bientôt la première source de sa ruine ; la Reine étoit absolument dégoûtée du caractère impérieux du Duc, qui avoit osé lui donner la loi, & dès ce moment il perdit l'affection & la confiance de sa maîtresse. Par là *Harley* se vit en état d'agir plus ouvertement, & de prendre les mesures les plus vigoureuses pour la réussite de ses desseins. *Anne* lui donna toute sa confiance, quoiqu'il ne parut pas se mêler du gouvernement en aucune manière.

Le parti des *Whigs* avoit donc triomphé : mais bientôt une circonstance, peu considérable en elle-même, servit à montrer quel étoit l'esprit de la nation à cette époque. *Sacheverel*, Curé de *St. Giles*, homme superstitieux & sans génie, avoit publié deux sermons, où il vouloit soutenir à toute force qu'il n'étoit pas permis de résister aux Rois, dont l'autorité, disoit-il, étoit de droit divin ; il y déclamoit contre les *Non-Conformistes*, & exhortoit l'Eglise Anglicane à s'armer pour la cause du Ciel. Il n'y avoit ni force, ni sile, ni clarté dans ces deux rapsodies ; la circonstance seule les rendit célèbres, & à présent elles sont dans l'oubli. La Chambre des Communes accusa *Sacheverel* devant le tribunal des Pairs, & paroiffoit résolue à le faire punir ; on fixa un jour pour lui faire son procès. Dans ces entrefaites, les *Tories*, qui approuvoient tous les principes, se préparèrent

préparoient à le défendre avec autant d'ardeur que le Parlement en montroit pour le poursuivre. Les yeux de toute la nation étoient fixés sur cet objet extraordinaire, & la Reine elle-même affista secrètement à la discussion du procès, qui dura quelques jours. Une foule immense de peuple suivoit tous les jours l'accusé, quand il alloit à la salle de Westminster, remplissoit l'air de ses clameurs, & lui souhaitoit qu'il se tirât heureusement d'affaire. Le corps du peuple étoit généralement pour lui; plusieurs chapelles des Dissidens furent détruites & on pilla leurs maisons: la Reine même ne désapprouvoit pas une doctrine qui étendoit ses prérogatives. Les Pairs furent divisés dans cette affaire; ils restèrent quelque tems indécis: mais à la fin, après une multitude de procédures & de disputes scandaleuses, *Sacheverel* fut déclaré coupable à la pluralité de dix-sept voix. On lui interdit la chaire pendant trois ans, & ses deux sermons furent brûlés par la main du bourreau. Les *Tories* regardèrent comme une espèce de triomphe la douceur avec laquelle il avoit été traité, & en effet leur parti l'emporta.

Cependant le Roi de France, depuis long-tems aux prises avec la fortune, craignoit à chaque moment pour sa capitale même, & il demanda encore la paix. *Godolphin* & *Marlborough*, qui depuis le commencement de la guerre avoient eu le double avantage d'augmenter leur réputation & leurs finances, ne vouloient pas absolument entendre parler de paix, parce qu'ils y auroient perdu. D'un autre côté les *Tories*, qui se proposoient d'humilier le général, & son gendre *Godolphin*, la désiroient sincèrement, parce que c'étoit le seul moyen de remplir leurs vues. A la

fin

fin on ouvrit des conférences à Gertruydenberg, sous la direction du Prince *Eugène*, de *Zinzen-dorf*, & de *Marlborough*, qui vouloient tous trois continuer la guerre. Les ministres de France y essuyèrent toutes sortes de mortifications; on les observoit de près, on insultoit à leur maître, on avoit même l'audace d'ouvrir leurs dépêches. Ils offrirent une satisfaction pour tous les griefs qui avoient occasionné la guerre, de donner une barrière considérable aux Hollandois, d'abandonner *Philippe V.* à sa fortune, & même de fournir des subsides pour le détrôner. Mais on traita toutes ces offres avec mépris; les ministres des alliés rompirent la conférence, & *Louis XIV.* résolut de hazarder encore une autre campagne.

Les desseins des Hollandois & de *Marlborough* étoient trop visibles pour ne pas frapper tout le monde, & leurs ennemis en Angleterre les exposoient sous leurs propres couleurs. Les écrivains du parti *Tory*, gens de la première réputation dans la littérature, censurèrent avec force l'avarice & l'ambition du Duc, & l'esprit d'intérêt qui animoit la Hollande: ils prétendoient que tandis-que l'Angleterre s'épuisoit au dehors, elle perdoit sa liberté au dedans, & que les ministres, non contents de s'enrichir des dépouilles du public, vouloient encore détruire les privilèges de l'humanité. On frondoit encore la hauteur & l'insolence des Ministres & de la Duchesse de *Marlborough*, qui avoit elle seule plus de pouvoir que tout le Conseil privé. *Mde. Masham*, qui avoit été d'abord recommandée à la Reine par la Duchesse, la supplanta ensuite, & elle parvint, par une attention continuelle à plaire en tout à cette Princesse, à obtenir toute sa confiance. La
Duchesse

Duchesse s'aperçut trop tard du refroidissement de sa maîtresse, & lui demanda une audience pour se justifier des torts qu'on lui imputoit : mais en général tous ces éclaircissemens font plus de mal que de bien.

Le jeune *Hill*, frere de la nouvelle favorite, fut nommé par la Reine colonel d'un régiment ; ceci déplut à *Marlborough*, qui s'en plaignit vivement à cette Princesse, & se retira en colère de sa présence. Alors *Anne* lui écrivit qu'il pouvoit disposer du régiment en question comme il jugeroit à propos ; mais avant qu'il reçut sa lettre, il lui en avoit envoyé une autre, par laquelle il la prioit de lui permettre de quitter son service. C'étoit ce que les *Tories* désiroient depuis longtems, & qui ne fut pas désagréable à la Reine même. Par là elle se tiroit des entraves d'un parti insolent & arbitraire, qui l'avoit tenue longtems en tutelle. *Godolphin*, gendre du Duc, eut ordre de se retirer ; *Harley*, son rival, fut fait grand trésorier, & le Comte de *Rocheſter* fut nommé Président du Conseil à la place du Lord *Sommers*. En un mot, de toute cette faction, il ne resta en place que le Duc de *Marlborough*, qui alors se trouvoit seul, & sans personne pour l'appuyer, exposé à l'envie & aux reproches de ses ennemis. Il fit cependant encore un autre campagne ; mais voyant enfin que sa cause étoit désespérée, il fut obligé de se retirer comme le reste de son parti.

Les *Whigs* ne vouloient que la guerre, & les *Tories* que la paix. On peut voir par notre Histoire que la France a toujours été particulièrement odieuse aux premiers, qui auroient voulu être

être continuellement aux prises avec cette couronne. Au contraire les *Tories* n'ont jamais eu pour elle la même antipathie, & ont toujours fait la paix avec cette puissance quand ils ont gouverné. Le nouveau Ministère négotia donc quelque tems avec *Louis XIV.* Les *Tories* avoient en cela deux buts, le premier de mortifier les *Whigs* & les Hollandois ; le second de mettre fin à une guerre ruineuse, qui paroissoit devenir habituelle à la constitution de l'Etat.

L E T T R E XIII.

L E S conférences pour la paix s'ouvrirent d'abord à Londres, & quelques tems après la Reine envoya le Comte de *Strafford* en ambassade en Hollande pour communiquer aux Etats Généraux les propositions de *Louis XIV.* pour une pacification générale. L'esprit des tems avoit changé ; l'averfion de *Marlborough* pour la paix ne pouvoit plus retarder les négociations : le Comte de *Strafford* obligea les Hollandois d'envoyer des Plenipotentiaires au Congrès d'Utrecht, & d'accueillir ceux de France. Mais comme toutes les puissances, excepté l'Angleterre & *Louis XIV.* rejettoient presque tout accommodement, les disputes de leurs ministres ne fesoient que différer la paix. Mais les Anglois avoient obvié à ces difficultés : le grand but de notre Ministère étoit de terminer une guerre inutile, où nous ne pouvions rien gagner par des victoires, tandis-qu'une défaite auroit pu nuire à la tranquillité de l'Etat. Comme l'Angleterre avoit porté le poids principal de la guerre, il étoit juste qu'elle

qu'elle fut la première à dicter les conditions de la paix. Il y avoit cependant trois hommes très-puissans qui s'y opposoient de tout leur pouvoir, le Duc de *Marlborough*, le Prince *Eugène*, & *Henfius*, grand pensionnaire d'Hollande. *Eugène* vint même à Londres pour empêcher une paix qui mettroit des bornes à son ambition. Il fut reçu à la cour comme il le méritoit ; mais en même tems on rejetta toutes ses propositions.

Les alliés, voyant que la négociation avoit été infructueuse, employèrent toutes sortes d'artifices pour intimider la Reine, pour irriter les esprits de ses sujets, empêcher & publier ses des-seins, enfin pour noircir ses Ministres. Ceux-ci sentoient bien les périls de leur situation ; ils voyoient que la santé de cette Princesse s'affoiblissoit tous les jours, & que l'Electeur d'Hanovre, désigné son successeur, appuyoit les clameurs des alliés. En cas qu'elle mourut, leur perte paroissoit inévitable pour lui avoir obéi. Ils n'avoient donc d'autre ressource que de hâter la conclusion d'un traité de paix, dont les avantages seroient auprès du peuple le meilleur argument en leur faveur. En conséquence ils précipitèrent la négociation, & se relachèrent sur plusieurs demandes qu'ils étoient en droit de faire. Comme ils ne pouvoient espérer le consentement des alliés, les cours de Londres & de Versailles signèrent un traité particulier, qui les mettoit toutes deux en état de donner la loi aux autres Puissances belligérantes.

Dans l'intervalle on ôta le commandement de l'armée Angloise au Duc de *Marlborough*, & il fut conféré au Duc d'*Ormond*, avec des ordres secrets de ne pas agir contre un ennemi avec lequel on étoit

étoit sur le point de se réconcilier. Les alliés, ainsi privés du secours des Anglois, n'en étoient pas moins acharnés contre la France, & ils continuèrent la guerre à part. Ils espéroient tout du Prince *Eugène*, & quoique leur nombre fut de beaucoup diminué par la défection des troupes Britanniques, il étoit cependant encore supérieur à celui de l'ennemi. L'armée Françoisse avoit à sa tête le célèbre Maréchal de *Villars*, homme qui possédoit au plus haut point toutes les grandes qualités & les travers de son pays ; il étoit brave, généreux, ardent, fanfaron & avare. Cependant les alliés sentirent bientôt la perte qu'ils avoient faite par la retraite des Anglois. *Villars* attaqua un détachement considérable de leur armée, qui étoit retranché à Denain, sous les ordres du Comte d'*Albemarle* ; il emporta les retranchemens l'épée à la main ; & dix-sept bataillons de leurs troupes furent tués ou pris prisonniers : *Albemarle* même, & tous les officiers qui survécurent à cette défaite, tombèrent entre les mains des François.

Ce coup important de *Villars*, qu'on appella le *Sauveur de la France*, fit hâter le traité d'Utrecht. Les Ministres Anglois, qui devoient répondre de leur conduite à leur maîtresse, à leur patrie & à toute l'Europe, ne négligèrent ni les intérêts des alliés, ni les mesures propres pour assurer les libertés de l'Europe. On stipula d'abord que *Philippe V.* placé par *Louis XIV.* sur le trône d'Espagne, renonceroit à tous ses droits à la couronne de France, parce que l'union de deux Royaumes si puissans paroïssoit fort dangereuse pour les autres États. On convint que le Duc de *Berri*, frère de *Philippe*, & héritier présomptif du trône François, après le Dauphin, renonce-

roit aussi à ses droits à celui d'Espagne, en cas qu'il parvint par hazard à la couronne de France: on exigeoit encore que le Duc d'Orléans, neveu de Louis XIV. fit la même déclaration. Il y avoit peut-être un peu d'injustice à forcer ainsi ces Princes à abandonner les droits de leur naissance: mais ces concessions rendirent le calme à l'Europe agitée par une longue guerre, & elles ont été depuis la base de tous les traités.

Par cette paix le Duc de Savoie obtint la Sicile avec le titre de Roi; il eut encore Fenestrelles & d'autres places du continent qui étoient des dépouilles de la France. On accorda aux Hollandois la barrière qu'ils vouloient avoir depuis si longtems. Mais si les François perdirent quelque chose du côté de l'Italie, on obligea la Maison d'Autriche de payer les garnisons Hollandoises qu'on mit dans les places les plus fortes des Pays-bas, & qu'on appelloit la barrière. Quant à l'Angleterre, on pensa à sa gloire & à ses intérêts; on fit démolir les fortifications de Dunkerque, & combler son port. Louis XIV. nous donna la Baie d'Hudson, la Nouvelle Ecosse, ou Acadie, & l'Isle de Terre-neuve: mais il resta maître du Cap Breton, & les François eurent la liberté de la pêche des morues. L'Espagne de son côté céda Gibraltar & l'Isle de Minorque. Mais un article, qui ne fut pas moins glorieux pour les Anglois, c'est qu'on stipula que les Protestans François, renfermés dans les prisons pour cause de Religion, seroient mis en liberté. On assigna à l'Empereur le Royaume de Naples, le Duché de Milan, & les Pays-bas Espagnols: & pour le Roi de Prusse, il obtint la haute Gueldre. On vit ainsi que le Ministère Anglois rendoit justice à tout

tout le monde, mais leur nation ne la leur rendit pas. Les *Whigs* les accablèrent de reproches; ils les accusoient d'avoir lâchement abandonné les intérêts de leur patrie. Tous les partis se déchiroient avec tant de violence, qu'aucun ne connut la vérité qu'il prétendoit chercher: les deux factions étoient furieuses, & elles avoient toutes deux tort. Ces convulsions de l'Etat contribuèrent à affoiblir encore d'avantage la santé de la Reine, & ses Ministres ne firent qu'aggraver ses peines. Ils s'étoient divisés entr'eux, & la sale du conseil étoit la scène des plus sanglantes invectives. *Harley* proposa une réconciliation avec les *Whigs*, dont il commençoit à craindre le ressentiment, à cause de l'état précaire de la Reine *Anne*: mais *Bolinbroke* affecta de les braver; il professa un zèle sans bornes pour l'Eglise nationale, & mêla la flatterie à ses manœuvres. Il l'emporta, le Comte d'*Oxford* fut dépouillé de ses places, & se retira pour préparer sa vengeance ou les voies de son rétablissement. Sa chute fut si subite, & si inattendue, qu'on n'avoit pas même pensé à lui donner un successeur. Tout étoit en confusion à la cour: la Reine ne put tenir plus longtems contre sa douleur & ses inquiétudes; elle devint insensible & tomba dans une espèce de léthargie; on lui administra tous les secours possibles pour la tirer de cet anéantissement; mais ses médecins désespéroient de la sauver. Alors le conseil privé s'assembla: les Ducs de *Somerset* & d'*Argyle* y parurent sans avoir été appelés, & on fut surpris de leur arrivée. Mais le Duc de *Shrewsbury* les remercia de ce qu'ils venoient ainsi aider le Conseil de leurs avis dans cette conjoncture critique, & les invita à prendre séance: cette

assemblée prit alors toutes les mesures nécessaires pour assurer la succession à la Maison d'Hanovre, & on envoya ordre aux héraults - d'armes & aux gardes du corps de se tenir prêts pour proclamer l'Electeur.

Cependant la Reine parut un peu mieux après les remèdes qu'on lui avoit administrés ; elle se leva même de son lit, & se promena un peu ; puis elle se mit tout à coup à regarder fixement la pendule de son appartement. Une dame d'honneur lui demanda ce qu'elle voyoit là de plus extraordinaire qu'à l'accoutumée ; *Anne* lui répondit qu'en tournant sur elle des yeux mourans. Elle eut bientôt après une attaque d'apopléxie ; mais cependant elle en revint par le secours du Docteur *Mead*. Elle resta comme insensible toute la nuit

An. 1714. du trente-un Juillet, & mourut le premier d'Août à sept heures du matin, à l'âge de près de cinquante ans, après en avoir régné plus de douze avec honneur & équité. Cette Princeesse étoit plus aimable qu'elle n'avoit de grandeur dans l'ame ; elle étoit plus agréable que belle ; il n'y avoit rien d'extraordinaire dans son éducation ou sa capacité. Semblable à tous les Princes de sa maison, elle paroissoit plus propre pour la vie privée que pour porter une couronne ; elle étoit un modèle d'affection conjugale, bonne mere, amie zélée, maîtresse indulgente. Personne ne périt sous son règne pour crime de lèze-majesté, de sorte qu'elle se fait distinguer dans une longue série de Monarques cruels, ou vicieux. En elle fut éteinte la Maison des *Stuarts*, dont les malheurs & les fautes sont sans exemple dans l'Histoire : au dessous de l'humanité par leurs foiblesses, ils vouloient pourtant avoir
des

des héros pour les défendre. En un mot, ces Princes méritoient plutôt la pitié des Anglois que leurs services; jamais ils ne récompensèrent leurs amis, ou ne les vengèrent de leurs oppresseurs.

L E T T R E X I V .

PLU S nous approchons de notre tems, plus notre histoire devient intéressante; nos intérêts particuliers sont mêlés à ceux de l'Etat, & le tableau de la prospérité publique n'est qu'une description du bonheur de chaque membre de la société. Les deux partis, que nous avons vu si longtems diviser la nation, sous le titre de *Whigs* & de *Tories*, vont changer de nom; les premiers prendront celui d'*Hanovériens*, & les seconds celui de *Jacobites*. Ceux-ci vouloient un Monarque né parmi eux, quelle que fut sa religion; ceux-là en vouloient un Protestant quoiqu'étranger. Néanmoins de deux inconvéniens on choisit le moindre pour assurer la religion, & la faction Hanovérienne l'emporta.

Les *Jacobites* Catholiques avoient longtems espéré que le Comte d'*Oxford* changeroit la succession, mais ils perdirent courage à la mort de la Reine: l'activité & la diligence du conseil privé, où la faction Hanovérienne dominoit, les laissèrent sans espoir, & ils n'avoient pas de chef qui put les assister de son bras & de ses lumières. Enfin ils prirent le parti le plus sage, celui de se taire & d'obéir, ce qui ne les empêchoit pas d'attendre beaucoup de la France, & encore plus de la vigueur du Prétendant.

Suivant l'acte de succession, *George I.* fils d'*Auguste-Ernest*, premier Electeur d'Hanovre, & de *Sophie*, petite-fille de *Jacques I.* devoit monter sur le trône. Son âge mûr, car il avoit alors cinquante-quatre ans, sa sagacité, son expérience, ses nombreux alliés, la paix générale de l'Europe, tout en un mot lui promettoit un règne heureux & paisible. Il n'étoit pas brillant, mais solide, & d'un caractère bien différent des *Stuarts*. On savoit généralement que ceux-ci abandonnoient leurs amis dans l'adversité, mais *George*, quelque tems après son arrivée en Angleterre, avoit coutume de dire : *Ma maxime est de ne jamais désertier mes amis, de rendre justice à tout le monde, & de ne craindre personne.* Ce Prince étoit d'ailleurs très-appliqué, mais en général il consulta plutôt les intérêts de ses sujets du continent, que de ceux qu'il venoit d'acquérir.

Le nouveau Roi à son arrivée prit terre à Greenwich, où il fut reçu par le Duc de *Northumberland* & les autres seigneurs de la régence. Il traversa le Parc à pied, & accompagné de la noblesse pour se rendre à son palais. Quand il se retira dans son appartement, il fit appeller les Grands, qui avoient témoigné plus de zèle pour sa maison : mais on ne vit pas dans ce nombre le Duc d'*Ormond*, ni le Chancelier, ni le Lord *Trevor*. Le Comte d'*Oxford* se présenta le lendemain, & fut mal reçu. En un mot il n'y eut que les *Whigs* seuls qui parurent avoir sa confiance. Un Prince, qui est à la tête d'une faction, n'est Souverain que de la moitié de ses sujets, & cependant *George* n'y fit pas d'attention. Ce fut un malheur pour lui & pour son peuple, qu'il fut environné sans cesse d'une foule de gens qui

qui lui inspiroient leurs haines, ou leurs préjugés. Il mit en place les plus turbulens, & ces hommes mêmes, qui affectoient tant de zèle pour affermir la couronne, fesoient tous leurs efforts pour borner ses prérogatives. Il se fit un changement total & subit dans tous les départemens : les *Whigs* gouvernoient le Sénat ; la Cour dispoisoit de toutes les places à son gré, opprimoit qui elle jugeoit à propos, imposoit aux dernières classes du peuple des loix aussi nouvelles que sévères, & on appelloit tout cela liberté.

Cette partialité & ces oppressions excitèrent bientôt des murmures : on recommença à crier de nouveau que l'Eglise étoit en danger, & il y eut des émeutes populaires dans toutes les provinces. On crioit, *Périssent les Whigs, Sacheverel pour toujours !* Durant tous ces troubles en faveur du Prétendant, celui-ci se tenoit tranquille dans le continent ; tantôt il envoyoit ses émissaires pour aigrir les esprits, & tantôt pour répandre des manifestes inutiles, ou pour séduire les simples. On adressa aux Ducs de *Marlborough*, *Shrewsbury*, *Argyle* & autres un mémoire imprimé, où l'on soutenoit les droits du prétendu *Jacques III.* à la couronne, & l'on s'y plaignoit beaucoup qu'on eut reçu un étranger à son préjudice. Malgré tout cela néanmoins le Prétendant témoignoit le plus grand zèle pour la Religion catholique, & au lieu d'avoir la prudence de le dissimuler, il s'en faisoit gloire. C'étoit cependant ce qui avoit fait perdre la couronne à son pere, & il ne pouvoit raisonnablement espérer de la recouvrer en se conduisant en tout comme lui : mais cette malheureuse famille étoit destinée à se faire toujours illusion à elle-même.

Quelque odieuse que la superstition Romaine fut alors au peuple, on détestoit encore plus les principes des Diffidens, & la religion se mêloit partout dans la politique. Le parti de l'Eglise nationale se plaignoit que sous un ministère de *Whigs* l'hérésie & l'impiété ne fesoient que s'accroître, & que les Evêques négligeoient leurs vrais devoirs pour courir après les biens du siècle. On attaqua vivement un livre écrit par le fameux Docteur *Clarke* en faveur du *Socinianisme* ; & les disputes religieuses furent portées si loin que le gouvernement se crut obligé de s'en mêler. Les Prêtres reçurent ordre de rester tranquilles, & de ne point s'inquiéter des affaires de l'Etat. Cependant la politique du ministère étoit ici en défaut ; cela ne fit que rallumer le feu de cette petite guerre sacrée ; le seul moyen de réduire les théologiens au silence est de mépriser leurs vaines querelles, après quoi elles tombent d'elles-mêmes, & n'attirent plus l'attention du public. En un mot, je dis qu'un gouvernement ne doit jamais réprimer les disputes de ce genre, ni s'intéresser pour aucun parti.

Dans ces circonstances on convoqua un nouveau Parlement, où les *Whigs* dominèrent ; ils s'assemblèrent dans l'intention de punir les *Tories*, qu'ils détestoient, & cette faction avoit à sa tête le Roi même, qui n'en fesoit pas mystère. Il déclara dans la première séance, que le revenu approprié au gouvernement civil n'étoit pas suffisant ; il exposa les démarches du Prétendant, & insinua qu'il convenoit de l'aider à punir ceux qui avoient voulu le priver du bien qu'il estimoit le plus, l'affection de son peuple. Aussitôt les deux Chambres prirent l'alarme, & elles

elles surpassèrent l'attente même du parti le plus implacable.

On commença par accuser le Lord *Bolingbroke* du crime de lèse-majesté & autres : mais quel-qu'un de la Chambre-basse dit que de tous les articles allégués contre lui, il n'y en avoit pas un seul qui put passer pour un délit de cette nature. Alors le Lord *Coningsby* s'écria : *Le Président a accusé la main, mais j'accuse la tête ; il a accusé l'écolier, & j'accuse le maître ; j'accuse donc Robert, Comte d'Oxford & de Mortimer, de haute-trahison, & autres crimes & délits.* En conséquence, lorsqu'*Harley* parut le lendemain dans la Chambre-haute, on s'éloigna de lui, comme s'il eut eu la contagion ; on méprisoit & on dédaignoit un homme, qui peu auparavant avoit vu tant de flatteurs ramper à ses pieds. Lorsqu'on eut lu devant les Pairs le réquisitoire contre lui, il y eut quelque altercation sur la nature de l'accusation ; mais les ennemis du Comte l'emportèrent par leur crédit. On forma une autre accusation du même genre contre *Harley* dans la Chambre des Lords, & on proposa de l'exclure du Parlement, & de l'envoyer à la Tour.

Le Comte d'*Oxford*, voyant que la fureur de ses ennemis en vouloit à sa tête, ne perdit pas courage, & parla en ces termes : “ Je suis accusé,” dit-il, “ d'avoir fait la paix, paix qui a été approuvée par deux Parlemens successifs. Quant à moi, j'ai toujours agi sous les auspices & par les ordres de la Reine, ma maîtresse ; je n'ai jamais violé aucune loi humaine. Ma conscience me justifie, & je suis indifférent sur le sort d'un pauvre vieillard. Mais je ne saurois sans la dernière ingratitude témoigner

“ la même indifférence pour la meilleure des
 “ Princesses; ses bontés m’obligent de justifier sa
 “ mémoire. Milords, si des Ministres d’Etat,
 “ qui agissent par les ordres positifs de leur Sou-
 “ verain, sont forcés ensuite de rendre compte de
 “ leur conduite, tous les membres de cette il-
 “ lustre assemblée peuvent un jour ou l’autre se
 “ trouver dans le même cas. Je ne doute donc
 “ pas, que par égard pour vous-mêmes, vous ne
 “ me traitiez avec justice, & j’espère que dans l’in-
 “ struction de mon procès, on verra que j’ai mé-
 “ rité, non seulement l’indulgence, mais encore
 “ la faveur du gouvernement. Milords, je m’en
 “ vais prendre congé de vous, peut-être pour
 “ toujours. Je mourrai avec plaisir pour une
 “ cause qui est celle de mon auguste maîtresse.
 “ Mais quand je considère que mon sort dépend
 “ de la justice, de l’honneur & de la vertu de
 “ mes Pairs, j’acquiesce volontiers à ce qu’il leur
 “ plaira d’ordonner, & me retire satisfait : que la
 “ volonté de Dieu soit faite !”

On permit au Comte de se retirer dans sa mai-
 son pour cette nuit, & il fut accompagné d’une
 foule immense de peuple, qui crioit, *La Haute-
 Eglise ! Ormond & Oxford pour toujours !* Le
 lendemain on le fit comparoître devant le tribunal
 des Pairs, où on lui donna une minute des chefs
 d’accusation portés contre lui, & on lui accorda
 un mois pour préparer sa défense. Quoique le
 Docteur *Mead* déclarât que si on envoyoit le Lord
Oxford à la Tour, sa vie seroit en danger, cependant
 la Chambre des Seigneurs l’y fit conduire, au milieu
 d’un concours prodigieux de peuple qui déclai-
 moit contre ses persécuteurs. Il y avoit continu-
 ellement des tumultes, & le gouvernement en
 devenoit

devenoit toujours plus sévère. On fit une loi, par laquelle toutes les personnes qui s'assembleroient illégalement au nombre de douze, & ne se retireroient pas après avoir été sommées de le faire par un Juge de paix, ou autre officier, & avoit ouï la lecture de l'Acte contre les tumultes, seroient coupables de félonie sans bénéfice du clergé. Une loi de cette espèce s'explique d'elle-même; un législateur ne devroit jamais en faire, lorsqu'elles donnent lieu aux plus grands abus.

On nomma alors un committé pour préparer les pièces du procès, & les témoins qui devoient déposer contre *Oxford* & les autres Lords qu'on vouloit poursuivre en justice. Le premier fut renfermé à la Tour en 1715, & y resta deux ans. Pendant cet intervalle le Royaume étoit en feu; il y eut une révolte en faveur du Prédendant; & plusieurs Seigneurs, qui avoient été pris les armes à la main, ayant perdu la tête sur l'échaffaud, le Ministère parut à la fin las de répandre le sang. Le Comte, qui l'avoit prévu, saisit ce moment pour demander qu'on lui fit son procès, & on en fixa le jour. Les Communes nommèrent un committé pour examiner les chefs d'accusation contre lui, & elles demandèrent un plus long délai pour préparer tout. Le fait est qu'elles s'étoient beaucoup relâchées, & la rage des factions n'étoit plus si violente. Les Pairs se rendirent à la Salle de Westminster au tems marqué, avec le Lord *Cowper* à leur tête en qualité de grand Sénéchal: le Roi & la famille royale assistèrent au procès. L'illustre prisonnier fut amené de la Tour; il plaida sa cause, & la Chambre des Communes fit ses répliques. Comme le Chevalier *Jekyl*, au nom des Communes, vouloit s'en-
G 6
tendre

tendre au long sur le premier article du réquisitoire, un des Pairs observa que de cette manière l'examen de chaque article prendroit beaucoup de tems, & qu'il suffisoit que les Communes prouvassent le crime de trahison, qu'elles imputoient à l'accusé. Tous les Lords goûtèrent cet avis : mais les Communes produisirent un papier pour prouver qu'elles avoient un droit incontestable de procéder dans cette affaire de la manière qu'elles jugeroient la plus convenable. D'un autre côté les Pairs s'en tinrent à leur première résolution, & déclarèrent que tout Juge quelconque avoit droit d'examiner une cause de cette nature ainsi qu'il jugeoit le plus à propos. La dispute devint plus vive : mais bientôt on fit savoir aux Communes que les Lords avoient résolu de procéder au jugement d'*Oxford*. Ils se rendirent en effet pour cela à leur tribunal dans la Salle de Westminster : mais les Communes, n'ayant pas jugé à propos dans cette circonstance de comparoître contre l'accusé, il fut renvoyé absous un quart d'heure après, faute d'accusateurs. Le Comte dut peut-être son salut à cette division entre les deux Chambres, quoiqu'il y ait apparence qu'on ne l'auroit pas condamné comme coupable de trahison, puisqu'il n'avoit rien fait qui méritât cette imputation. On poursuivit le Lord *Bolingbroke* & le Duc d'*Ormond* avec la même animosité : mais ils cherchèrent leur salut dans la fuite.

Des procédés aussi violens excitoient naturellement l'indignation du public : on gémissoit de voir quelques Grands usurper seuls la faveur du Prince, & gouverner la nation avec un sceptre de fer. Enfin le feu de la révolte éclata en Ecosse après tant de murmures impuissans.

AN. 1715.

puissans. Le Comte de *Mar* assembla trois-cens de ses vassaux dans les montagnes d'Ecosse, déclama le Prétendant à Castletown, prit le titre de son Lieutenant Général, & exhorta les peuples à prendre les armes pour leur Souverain légitime. Mais ses efforts furent foibles & mal concertés ; le gouvernement fut instruit de tous les desseins des révoltés ; on empêcha les flammes de l'incendie de se répandre ; on arrêta les personnes suspectes, ou on les tint en respect. Le Comte de *Derwentwater* & Mr. *Foster* se mirent en campagne sur les frontières d'Ecosse, & après avoir été joints par quelques gentilshommes, ils proclamèrent le Prétendant. Ils tentèrent d'abord de surprendre Newcastle, où ils avoient beaucoup d'amis ; mais ils échouèrent, & se retirèrent à Hexam, tandis-que le Général *Carpenter*, après avoir assemblé quelques dragons, résolut de les attaquer avant que leur nombre s'augmentât. Les rebelles avoient deux moyens de faire la guerre avec quelque succès ; c'étoit de marcher sur le champ à l'ouest de l'Ecosse, & d'y joindre le Général *Gordon*, qui étoit à la tête d'un gros corps de montagnards, ou de passer la Tweede pour attaquer *Carpenter* qui n'avoit pas plus de neuf-cens hommes sous ses ordres. Comme la prudence leur manqua toujours, ils ne firent ni l'un ni l'autre : ils laissèrent *Carpenter* d'un côté, & marchant par une autre route, ils résolurent de pénétrer en Angleterre à l'ouest. Ils s'avancèrent donc témérairement jusqu'à Preston, où ils apprirent que le général *Wills* approchoit avec un gros corps de cavalerie pour les attaquer. Ils commencèrent alors à se fortifier comme ils purent, & d'abord ils repoussèrent les troupes du

Roi

Roi avec quelque succès. Cependant le lendemain le général *Wills*, ayant reçu un renfort, les enveloppa de tous côtés, & *Foster*, qui les commandoit, envoya le colonel *Oxburgh* avec un trompette pour proposer de capituler. *Wills* le refusa, en disant qu'il ne vouloit pas traiter avec des rebelles, & que tout ce qu'ils pouvoient attendre c'étoit de ne pas être sacrifiés sur le champ. Cela étoit dur, mais il fallut se soumettre. *Foster* mit donc bas les armes, & on fit ses troupes prisonnières. Les chefs de la révolte furent arrêtés & envoyés à Londres chargés de fers, & les autres furent jetés dans les prisons de Chester & de Liverpool.

Néanmoins le Comte de *Mar* avoit rassemblé jusqu'à dix-mille hommes en Ecosse, & s'étoit rendu maître de tout le Comté de Fife. Le Duc d'*Argyle* marcha contre lui, & se rendit à la hâte à *Sterling*. *Mar* se retira d'abord; mais le Comte de *Saforth* & le Général *Gordon* lui ayant amené un nouveau renfort de montagnards, il résolut de pénétrer en Angleterre. Le Duc d'*Argyle* le prévint, & après avoir été joint par quelques régimens de dragons, il résolut de l'attaquer auprès de *Dumblain*, quoiqu'il fut inférieur en nombre. Il se mit donc en bataille; mais comme l'ennemi se préparoit à l'envelopper, il changea sa disposition, & aussitôt les Ecollois commencèrent à le charger. Sa gauche eut affaire au centre des rebelles, & se battit avec courage; elle eut même la supériorité pendant quelque tems. Mais *Glen-gory*, un des officiers généraux du Comte de *Mar*, essaya de ranimer la valeur de ses troupes, & cria en agitant son bonnet, *vengeance, vengeance!* A ces mots ses gens devinrent furieux, le suivirent,

se précipitèrent sur les ennemis, écartèrent leurs bayonnettes avec leurs boucliers, & firent un grand carnage le sabre à la main. Cette aile de l'armée royale fut entièrement défaite, & le général *Wibam*, qui la commandoit, s'enfuit précipitamment à *Sterling*, où il dit que tout étoit perdu. Cependant le Duc d'*Argyle*, qui étoit aux prises avec la gauche des rebelles, l'enfonça & la poursuivit l'espace de deux milles, malgré tous les efforts qu'on fit pour la rallier. Il revint ensuite sur le champ de bataille, où il trouva la droite des Ecois, qui avoit été victorieuse. Mais au lieu d'en venir aux mains, les deux partis ne firent que s'observer, & se retirèrent tranquillement vers le soir, chacun réclamant la victoire. Quoiqu'il en soit, il est certain que tout l'honneur de cette action appartient au Duc d'*Argyle*, & même il en fit assez en arrêtant les progrès de l'ennemi : car un délai étoit une défaite pour les rebelles. En effet le Comte de *Mar* vit tous les jours augmenter ses pertes. Le château d'*Inverness*, dont il étoit en possession, fut remis par le Lord *Lowat* entre les mains des troupes du Roi ; le Comte de *Tullibardine* se retira pour défendre ses propres terres, & plusieurs hordes Ecoises s'en retournèrent dans leurs montagnes ; car il est plus aisé de conduire une armée irrégulière au combat, que de lui faire souffrir les travaux d'une campagne.

Le Prétendant fut alors convaincu de l'inutilité de ses efforts ; ses affaires étoient désespérées, & cependant cet esprit de vertige, qui avoit toujours distingué sa famille, l'engagea à venir inutilement hasarder sa personne en Ecosse. Il traversa donc la France déguisé, s'embarqua à Dun-
kerque,

kerque, & arriva à Aberdeen, avec six gentilhommes seulement pour toute suite. Il fut solennellement proclamé Roi dans cette ville, & peu de tems après il fit son entrée publique à Dundee; de là il vint à Scone pour s'y faire couronner; il ordonna des prières d'action de grace pour son heureuse arrivée; en un mot, il se fit traiter avec toute l'étiquette d'un Souverain, sans avoir à peine une ombre d'autorité, ce qui étoit absurde. Après cette parade ridicule, il abandonna son projet aussi légèrement qu'il l'avoit entrepris, & fit voile pour la France avec le Comte de *Mar* & un petit nombre de ses partisans. Cependant le Général *Gordon*, qu'il avoit laissé à la tête de ses troupes en Ecosse, marcha à Aberdeen, où il s'empara de trois navires, qui remontèrent les côtes vers le Nord, & recueillirent tous ceux qui vouloient s'enfuir dans le Continent. Ainsi s'éteignit la révolte; mais les vainqueurs restèrent implacables: les prisons de Londres furent remplies de malheureux, que le ministère n'avoit pas dessein d'épargner. La Chambre des Communes assûra le Roi qu'elle poursuivroit à la rigueur les chefs des révoltés, & en effet ils furent traités sans miséricorde. Les Comtes de *Derwentwater*, *Nithisdale*, *Carnwarth*, & *Wintoun*, les Lords *Widdrington*, *Kenmure*, & *Nairn*, furent jugés & condamnés comme traîtres par leurs Pairs: rien ne pouvoit adoucir le zèle furieux d'un ministère inflexible. La Chambre même des Seigneurs demanda inutilement la grace des Lords ci-dessus; il y en eut deux qui furent punis de mort presque sur le champ: mais *Nithisdale*, qui devoit partager leur supplice, s'échappa en habits de femme, qu'on lui avoit apportés la veille au soir. *Der-*
wentwater

wentwater & *Kenmure* moururent avec courage à la vue d'une foule de spectateurs qui ne pouvoient que les plaindre.

Le Parlement passa aussi un A^cte pour faire le procès aux autres révoltés à Londres même, & non en Lancashire, où ils avoient été pris les armes à la main ; ce qui étoit en quelque sorte violer les anciens usages. En conséquence *Foster* & *Mackintosh* furent jugés & condamnés à perdre la vie : mais le premier s'échappa de Newgate, & s'enfuit dans le continent. Peu après *Mackintosh*, & quelques autres, ayant désarmé leurs gardes, forcèrent les prisons, & eurent aussi le bonheur de s'échapper. Il y en eut quatre ou cinq qui furent pendus & écartelés ; de ce nombre fut un Ecclésiastique nommé *Paul*, qui se donnoit pour un partisan sincère de l'Eglise Anglicane. Telle fut l'issue de cette révolte, qui fut probablement causée par la rigueur du nouveau ministère & du Parlement. Quand on considère les actions des hommes, on voit que dans leurs divisions chaque parti est souvent coupable, & c'étoit le cas dans cette circonstance. La faction de la cour fut partiiale, & n'écoula que la voix des préjugés & de la rigueur ; elle fut cruelle par ressentiment & sous le masque de la justice : elle affectoit un grand zèle pour la liberté, & oublioit les droits de l'humanité. D'un autre côté le parti du Prétendant cherchoit à renverser le gouvernement, & la religion même de l'Etat. Ce Prince, élevé dans la Communion Romaine, se laissoit conduire par ses amis qui pensoient comme lui ; & la plupart de ceux qui s'armèrent en sa faveur étoient des cassards, ou des gens de mœurs équivoques. Cependant la clémence au-

roit

roit pu alors ramener les esprits, & étouffer le germe de nos divisions ; car tel a toujours été le caractère des Anglois, qu'il est plus facile de les rendre fidèles par la douceur que par la force.

LETTRE XV.

UN gouvernement aussi compliqué que le nôtre doit nécessairement s'altérer en peu de tems, à proportion que les branches foibles de l'arbre acquièrent de la force, ou que les grosses s'affoiblissent. A l'époque, dont je parle, la noblesse & les hommes opulens paroissoient plus puissans qu'ils ne l'avoient été depuis plusieurs siècles : la Chambre des Communes se rendoit insensiblement formidable, & moins dépendante de la couronne & du peuple. Les riches pouvoient acheter en tout tems les suffrages des électeurs pour entrer dans le Parlement, & tandis que leurs loix gouvernoient les pauvres, ils se mettoient en état de gouverner les loix. Après la dernière révolte, la rigueur avec laquelle on avoit traité les rebelles excita les murmures d'un grand nombre, & les jalousies nationales se réveillèrent, dès qu'on cessa de craindre la main de l'autorité. On continua le Parlement sous ce prétexte, & l'Acte qui le rendoit triennal fut annullé. Une pareille démarche, qui étendoit ainsi le pouvoir du Sénat, excita des mécontentemens ; on crut que c'étoit le plus sûr moyen de sapper les fondemens de la constitution ; car si les membres de ce corps pouvoient prolonger impunément la durée de leurs séances, ils pouvoient de même les rendre perpétuelles, ce qui est incompatible

compatible avec l'esprit du gouvernement Anglois. Cependant l'Acte pour fixer la durée du Parlement à sept ans passa dans les deux Chambres; on régarda comme mal-intentionnés ceux qui le blâmoient, & le Roi le ratifia bientôt après. On auroit pu murmurer avec raison, mais il n'y avoit plus de remède.

Les affaires du Royaume étant arrangées, *George* voulut aller revoir ses Etats d'Allemagne, au sujet desquels il n'étoit pas sans allarme, parce que *Charles XII.* étoit irrité qu'il se fut déclaré contre lui pendant son séjour en Turquie. Il fit en conséquence un traité avec le Régent de France & les Hollandois, par lequel ils se garantissoient mutuellement leurs Etats en cas d'invasion: mais la mort du Roi de Suède, qui fut tué au siège de *Frederickstat*, contribua encore plus à dissiper ses inquiétudes. Cependant pour se mieux affermir encore il entra en négociation avec différentes Puissances de l'Europe, repandant à propos l'argent, ou les promesses. Des traités de cette espèce sont rarement utiles: on peut proprement les regarder comme des *colifichets politiques*, qui peuvent amuser un moment, & qu'on jette ensuite pour n'y plus penser, parce qu'il n'y a que la force naturelle d'un peuple, ou sa situation, qui puisse le mettre à l'abri des insultes de l'ambition.

Le plus célèbre des traités qui se firent alors fut la *Quadruple Alliance*, entre l'Empereur, la France, l'Angleterre & la Hollande. On y stipula que l'Empereur renonceroit à toutes ses prétentions à la couronne d'Espagne, qu'il échangeiroit la Sardaigne pour la Sicile avec le Duc de Savoie, & que la succession aux duchés de Toscane, de Parme

Parme & de Plaisance reviendrait au fils aîné de la Reine d'Espagne, en cas que les souverains actuels de ces États mourussent sans héritiers mâles. Ce traité n'étoit nullement favorable à l'Angleterre, parce qu'il interrompoit son commerce avec l'Espagne, & détruisoit la balance du pouvoir en Italie, en favorisant trop la maison d'Autriche. Cependant le Roi *George* équipa une grande flotte pour forcer l'Espagne à abandonner ses prétentions sur l'Italie, où elle faisoit alors la guerre à l'Empereur, & elle rejeta la médiation de la Cour d'Angleterre comme partielle & injuste.

En conséquence le Roi *George* résolut d'appuyer ses négociations d'une raison plus forte, c'est à dire par les armes. Le Chevalier *Byng* fit voile pour Naples avec vingt-deux vaisseaux de ligne, & y fut reçu comme un libérateur, parce qu'on craignoit une invasion de la part de l'Espagne. L'Amiral Anglois fut alors informé que trente-mille Espagnols avoient débarqué en Sicile, & il y alla pour attaquer la flotte d'Espagne. Il la joignit bientôt, & quoiqu'elle fut supérieure à la sienne, l'Amiral Espagnol voulut se retirer, parce que les Anglois avoient tant de réputation par mer, qu'aucune nation n'osoit presque leur faire face sur cet élément. Les Espagnols ne savoient quel parti prendre, & se battirent en retraite: mais cependant on se rendit maître de tous leurs vaisseaux à l'exception de trois. *Byng* se conduisit dans toute cette affaire avec autant de courage que de conduite, & le Roi lui écrivit une lettre de sa propre main, où il lui donnoit les éloges qu'il méritoit. Cet échec alarma les Espagnols qui remplirent de leurs plaintes toutes les cours de l'Europe; surquoi *George* leur déclara la guerre, & la

& le Régent de France en fit autant. Cependant le Duc d'*Ormond* conçut le dessein de ramener le Prétendant en Angleterre par le secours du Cardinal *Alberoni*, premier Ministre d'Espagne. Il mit à la voile avec quelques troupes, & s'avança jusqu'au Cap Finisterre, où une tempête violente dispersa ses vaisseaux, & fit ainsi échouer l'expédition. Ce revers inespéré, & le mauvais succès des Espagnols en Sicile & ailleurs, leur fit demander la paix, & à la fin *Philippe V.* signa la Quadruple Alliance.

George, ayant ainsi surmonté avec autant de sagesse que de vigueur tous les obstacles, & s'être affermi sur le trône, repassa en Angleterre, où les deux Chambres du Parlement le félicitèrent par des adresses pleines d'attachement pour sa personne. Un autre objet de la plus grande importance fixa alors l'attention du Sénat : c'étoit de rendre le Parlement d'Irlande dépendant de celui de la Grande-Bretagne. *Maurice Annesley* appella au tribunal des Pairs d'Angleterre d'un décret de ceux d'Irlande, qui fut cassé, & on ordonna aux Barons de l'Echiquier de Dublin de remettre le susdit *Annesley* en possession des terres qu'on lui avoit enlevées. Les Barons obéirent : mais les Pairs d'Irlande réclamèrent contr'eux pour avoir violé les privilèges de leur Parlement, & les arrêtèrent prisonniers. D'un autre côté la chambre des Seigneurs en Angleterre déclarèrent que les Barons s'étoient conduits avec courage & fidélité, & supplièrent le Roi de les honorer de quelques marques de sa faveur pour faire voir qu'il approuvoit leur conduite. Enfin on présenta un Bill pour dépouiller la Chambre des Seigneurs d'Irlande du droit de juger en dernier ressort : mais il

il éprouva des obstacles. M. Pitt déclara dans la Chambre-basse, que cela augmenteroit le pouvoir des Pairs d'Angleterre, qui n'étoient déjà que trop puissans ; & M. *Hungerford* prouva que les Pairs d'Irlande avoient toujours joui du privilège qu'on vouloit leur enlever. Le Duc de *Lords* s'éleva fortement dans la Chambre-haute contre ce Bill, qui cependant passa à la pluralité des voix, & fut ensuite ratifié par le Roi. Les Irlandois ne connoissoient pas encore bien alors la nature de la liberté, & l'esprit de leur constitution : leur Chambre des Seigneurs n'étoit généralement composée que d'hommes ignorans & livrés au luxe, qui n'avoient ni l'art ni le courage de défendre leurs droits. Ce coup porté contre la constitution d'Irlande, quelque terrible qu'il fut, n'eut cependant pas des conséquences aussi funestes que l'esprit de cupidité qui s'introduisit alors parmi nous. Un Ecoissois, nommé *Law*, avoit établi le fameux *Système* en France, qui promettoit d'abord aux actionnaires des trésors immenses : mais le prestige s'évanouit bientôt, & ruina un nombre infini de particuliers. Presque dans le même tems les Anglois furent les dupes d'un projet semblable, qu'on appella le *Système de la Mer du Sud*. Pour bien entendre ceci, vous observerez que depuis la révolution notre gouvernement n'avoit pas eu des subsides suffisans pour le service de l'Etat, ou qu'il falloit trop de tems pour les percevoir. On fut obligé en conséquence d'emprunter de différentes sociétés de marchands, & entr'autres de la Compagnie de la Mer du Sud, à laquelle on devoit en 1716 neuf-millions & demi sterling, dont on payoit six pour cent d'intérêt. Le Chevalier *Robert Walpole* conçut

conçut le dessein de diminuer la dette nationale en offrant à chacune de ces sociétés de commerce l'alternative, d'accepter un moindre intérêt, savoir cinq pour cent, ou de recevoir le principal. Chacune préféra le premier parti, & la Compagnie du Sud se contenta de cinq-cens-mille livres d'intérêt, au lieu de six-cens qu'elle retiroit auparavant. Les Gouverneurs de la Banque & autres sociétés firent la même chose, ce qui soulagea beaucoup la nation. Dans ces circonstances le Chevalier *Jean Blount*, homme intrigant & artificieux, proposa au Ministère, au nom de la Compagnie du Sud, de soulager encore plus le gouvernement en permettant à cette société d'acheter toutes les obligations faites aux autres, & de devenir ainsi la principale créancière de l'Etat, à des conditions très-avantageuses pour la couronne. Elle demandoit seulement cinq pour cent d'intérêt pendant six ans, après quoi cet intérêt seroit réduit à quatre pour cent, que le Parlement pourroit éteindre en tout tems. On passa donc un Acte en conséquence dans les deux Chambres, & comme la Compagnie du Sud n'avoit pas des fonds suffisans pour acheter toutes les dettes du gouvernement, on lui permit de les lever par souscription, & de vendre des annuités. Les grands avantages apparens qu'on se promettoit en échangeant les obligations du gouvernement pour des fonds dans la Compagnie du Sud n'étoient qu'illusaires : on comptoit sur un grand commerce au midi de l'Amérique, où on prétendoit que le Roi d'Espagne alloit donner des établissemens aux Anglois. C'est pourquoi les Directeurs de cette Compagnie n'eurent pas plutôt ouvert la souscription qu'on vint en foule acheter
des

des annuités, & en peu de jours leur prix augmenta du double : c'étoit une fureur qui gagna tous les ordres de l'État : l'enchantement s'accrut rapidement ; mais peu de tems après la nation revint de son délire : elle s'aperçut qu'elle avoit embrassé une chimère, & un nombre infini de familles fut entièrement ruiné. Plusieurs des Directeurs de la Compagnie du Sud, qui avoient eu l'art d'encourager la frénésie du peuple, firent une fortune immense : mais le Parlement le vengea en quelque sorte, en dépouillant ces brigands du fruit de leurs rapines ; ils furent de plus chassés ignominieusement de la Chambre des Communes, & on leur ôta toutes les places qu'ils tenoient de la couronne. Après que la législation eut ainsi puni ces misérables, elle s'appliqua à soulager ceux qui avoient été leurs victimes, & bientôt on passa un Bill à ce sujet. Des fonds qui restoient à la Compagnie du Sud, on en tira sept millions sterling qui furent accordés aux anciens actionnaires, & le reste du capital de la Compagnie fut divisé entr'eux sur le pied de trente-trois livres de rente annuelle. Pendant cette confusion, le Roi se conduisit avec une sagesse extrême, engagea son Parlement à rendre justice à son peuple, & à rétablir le crédit de la nation.

Les murmures, que ces brigandages occasionnèrent, ranimèrent l'espoir du parti du Prétendant ; mais il agit toujours foiblement, & sans plan formé. Aussi les desseins des mécontents, qui étoient d'ailleurs divisés entr'eux, ne purent échapper à la vigilance du Roi, qui avoit des émissaires dans toutes les cours, & qui par la sagesse de ses alliances s'étoit attaché les principales

pales puissances de l'Europe. Il fut donc informé par le Régent de France, qu'il y avoit une nouvelle conspiration contre sa couronne, sur quoi il différa le voyage qu'il se proposoit de faire à Hanovre. On arrêta entr'autres *Christophe Laver*, Juriste du Temple, qui fut convaincu d'avoir enrollé des soldats pour le service du Prétendant, & il périt sur un gibet après avoir constamment refusé de découvrir ses complices. Il fut le seul qu'on punit du dernier supplice à ce sujet ; mais plusieurs personnes du premier rang furent arrêtées par soupçon. De ce nombre étoient le Duc de *Norfolk*, les Lords *Orrery*, *North*, *Grey*, & *Atterbury*, Evêque de *Rocheſter*. Cependant comme il n'y avoit pas de preuves suffisantes contre les quatre premiers, ils furent relâchés ; mais *Atterbury* fut d'abord jugé dans la Chambre-basse, quoiqu'il fut Pair du Royaume, & condamné à la pluralité des voix à perdre ses dignités & à un exil perpétuel. Ce Prélat ne voulut pas plaider sa cause au tribunal des Communes ; mais il fit une apologie éloquente dans la Chambre des Seigneurs, où il avoit beaucoup d'amis, qu'il s'étoit conciliés par son génie & l'urbanité de ses mœurs. Il entreprit donc de se justifier, & ceux qui lui étoient attachés l'appuyèrent fortement. Comme on ne pouvoit guères produire contre lui que des lettres interceptées écrites en chiffres, le Comte de *Powlet* exposa avec force le danger & l'injustice de violer en pareilles circonstances les formes judiciaires en usage, lesquelles exigeoient la déposition de témoins irréprochables. Le Duc de *Wharton*, après avoir résumé les chefs de l'accusation produits contre l'Evêque, & fait voir leur insuffisance, conclut en disant que la Cham-

bre des Pairs ne devoit pas se deshonor en condamnant un de ses membres sans témoins. Le Lord *Bathurst* prit aussi la défense d'*Atterbury*, & dit que si on osoit se permettre une pareille procédure, les Pairs du Royaume n'avoient d'autre parti à prendre que celui de se retirer dans leurs terres, puisque la moindre lettre interceptée pourroit passer pour un crime d'Etat. Se tournant ensuite vers l'accusé, il dit qu'il ne pouvoit pas concevoir la rage de ses persécuteurs, à moins qu'ils n'eussent l'ineptie de ces sauvages d'Amérique, qui croient hériter non seulement des dépouilles, mais aussi des talens de ceux qu'ils immolent à leur barbarie. Le Comte de *Strafford* parla encore en faveur du Prélat, de même que le Lord *Trevor*, qui observa que si on procédoit ainsi contre un homme sans preuves légales, il n'y auroit plus d'autre sûreté pour les sujets que les bonnes grâces d'un ministre arbitraire; mais que pour lui aucune considération humaine ne l'empêcheroit de faire son devoir. Le Lord *Seafield* lui répondit que les preuves alléguées contre le prisonnier étoient suffisantes pour tout homme raisonnable; le Duc d'*Argyle* & le Lord *Lechmere* furent du même avis. Mais le Lord *Cowper* répliqua que le plus fort argument en faveur des résolutions violentes du ministère étoit la nécessité, & que pour lui il ne voyoit rien qui put justifier une conduite si dangereuse & sans exemple. Cependant les ennemis de l'Evêque ne répondirent que faiblement aux raisons qui le justifioient, parce qu'ils comptoient sans doute sur la pluralité des suffrages. *Atterbury* fut donc condamné, & plusieurs Lords firent leurs protestations. Parmi les membres des Communes qui avoient plaidé la cause

de ce Prélat avec le plus de chaleur & de zèle se trouva le Docteur *Friend*, fameux médecin, & il fut arrêté comme suspect de trahison ; cependant on l'admit à donner caution, & le célèbre *Mead*, son ami, fut son répondant. Deux jours après l'Evêque de Rochester, qui avoit été condamné à l'exil, partit pour la France avec sa fille, & le jour même qu'il débarqua à Calais il y rencontra l'illustre Lord *Bolingbroke*, qui retournoit en Angleterre après avoir obtenu sa grace ; surquoi le Prélat dit en souriant qu'ils avoient été échangés. L'infortuné *Atterbury* languit dans l'exil & la pauvreté jusqu'à sa mort, quicque *Sacheverel* lui eut laissé par son testament cinq-cens livres sterling.

Le reste de ce règne ne fut marqué par aucun évènement d'importance. Les ministres s'occupoient de négociations inutiles & dispendieuses, & à faire des traités sans bonne foi, qu'on n'observoit que par crainte ou par intérêt. Le Parlement fit quelques efforts pour réprimer le torrent des mauvaises mœurs, qui étoient générales dans tous les ordres de l'Etat : on n'appercevoit partout que les traces du luxe & de la débauche, & il n'y à rien à cette époque qui soit digne des fastes de l'histoire ; on n'y voit que des projets vils & mercenaires pour assouvir la cupidité, ou l'insipide prodigalité des nouveaux parvenus. Cependant les traités qu'on avoit faits avec l'Espagne furent enfreints, & peut-être par les deux partis. L'amiral *Hofier* eut ordre d'aller intercepter les gallions des Espagnols ; mais ceux-ci en étant informés ramenèrent leurs trésors dans leurs établissemens. La plus grande partie de la flotte, employée à cette expédition infructueuse, revint rongée des vers & hors

d'état de servir d'avantage : d'ailleurs la mauvaise qualité du climat, & la longueur du voyage firent périr un grand nombre de l'équipage des vaisseaux. Les Espagnols par represailles mirent le siège devant Gibraltar ; mais ils échouèrent encore ; on fit de nouveaux traités, & les deux couronnes se reconcilièrent avec la mauvaise foi ordinaire entre les Princes.

Il y avoit alors deux ans que le Roi n'avoit été en Allemagne, & il résolut d'y faire un autre voyage après la cloture du Parlement en 1727. Il établit un conseil de régence pour gouverner en son absence, & puis s'embarqua pour la Hollande. Il arriva à Delden, où il soupa, & après continua sa route : mais entre huit & neuf heures du soir, il fit arrêter son carosse, & le fameux *Fabrice*, qui avoit été autrefois au service de *Charles XII.* & qui étoit alors au sien, s'étant aperçu qu'une de ses mains étoit immobile, il voulut la réchauffer entre les siennes, mais inutilement. Alors on appella le Chirurgien du corps qui suivoit à cheval, & qui la frotta avec des eaux spiritueuses : quelque tems après la langue du Prince commença à s'enfler, & il put à peine ordonner à ses gens de précipiter leur marche vers Osnabrugh : bientôt il tomba entre les bras de *Fabrice*, en disant : *Je suis un homme mort.* Dès ce moment il resta entièrement insensible, & expira le lendemain matin, vers les onze heures, le 11 Juin, 1727, à l'âge de soixante-huit ans. On ne doit attribuer qu'à ce monarque seul tout ce qu'il y a d'utile ou d'illustre dans son règne, & s'il fit des fautes, on doit les imputer à ses ministres qui agissoient toujours par esprit de parti, & étoient souvent corrompus. Il réussit presque en tout, & dut ses succès à sa sagesse,

sageſſe, & ſurtout à ſon travail, ce qui montre combien on peut faire avec des talens médiocres, employés avec art & ſur un plan uniforme.

L E T T R E XVI.

JE n'ai encore rien dit de la littérature à cette époque, parce que je la reſervais pour une lettre à part. Quoique *George I.* ne favoriſât nullement les ſciences, cependant elles ne brillèrent jamais parmi nous avec autant de luſtre que ſous ce règne. L'eſprit philoſophique continuoit à faire des progrès rapides, & produiſit des grands hommes dans tous les genres. On diſtingua parmi les théologiens l'infortuné *Atterbury*, dont j'ai déjà parlé plus haut, & le Docteur *Clarke* : le premier uniſſoit dans la chaire toutes les graces de la diction à l'art d'un orateur conſommé. Il étoit aiſé, naturel, élégant, plein de force, & ſes ſermons paſſent pour des chefs-d'œuvre. Pour *Clarke*, il mépriſoit l'éloquence, & ne vouloit que convaincre : ſes écrits ont une précision mathématique, & il ſoumit pour ainſi dire la morale à la méthode rigoureuſe des géomètres. Cependant ni lui, ni le ſavant *Cudworth* & d'autres n'ont jamais rendu tant de ſervices aux lettres que l'immortel *Locke*, qui changea la manière de penſer en métaphyſique. Quoiqu'on eut ſouvent frondé avant lui le galimathias des écoles, cependant les erreurs des ſcholatiſtiques ſubiſtoient encore en partie, & paſſoient pour des vérités. *Locke* s'attacha donc à renverſer leurs vains ſiſtèmes, & réuſſit parfaitement. Son *Eſſai ſur l'Entendement Humain* fut reçu avec avidité : mais il peut paroître moins

utile à présent que les chimères qu'il attaqua ne subsistent plus.

Parmi les moralistes de ce période on distingua le célèbre Comte de *Shaftsbury*, qui néanmoins est plus élégant que solide. Toutes les opinions des moralistes modernes sont renouvelées des anciens. Le système de *Shaftsbury* sur le *Beau Moral* est celui de *Platon*, qu'il n'a fait qu'embellir.

Berkeley, ensuite Evêque de Cloyne, surpassa tous ses contemporains dans les subtiles vetilles de la métaphysique : mais les efforts d'un écrivain qui s'attache plutôt à exciter des doutes qu'à montrer la vérité, ne seront jamais guères applaudis par un Etre aussi vain & aussi foible que l'homme.

Le Lord *Bolingbroke* s'illustra aussi dans ce genre : ses amis admirèrent sa sagacité, & le public parut le juger aussi favorablement. Aussi sa réputation n'auroit fait qu'augmenter s'il n'avoit jamais fait imprimer ses ouvrages, qui nous ont fait un peu changer d'opinion sur son compte.

La carrière ouverte par le grand *Newton* en physique & en géométrie fut suivie avec succès : *Halley* expliqua la théorie des marées, & augmenta le catalogue des étoiles, tandis-que *Gregory* réduisit l'astronomie à un système uniforme & régulier.

Le Docteur *Friend* s'illustra dans la médecine, & si ses spéculations ne perfectionnèrent pas cet art, il montra au moins de grands talens & une profonde érudition. Le Docteur *Mead* fut peut-être plus utile : on lui doit une méthode excellente pour faire la ponction dans l'hydripisie.

Mais c'est surtout la poésie qui fut portée au plus haut point de perfection. La langue Angloise s'étoit perfectionnée depuis quelque tems, & à cette époque elle se dépouilla d'un reste de rudesse
& de

& de barbarie qui la défiguroient encore. Parmi les écrivains illustres en ce genre on peut placer *Phillips*, auteur de plusieurs poèmes, & surtout d'un morceau agréable intitulé, *Le Shilling splendide*. Il vécut pauvre & dans l'obscurité. *Congrave* mérite une attention particulière; ses comédies, quelques-unes desquelles furent d'abord reçues assez froidement, acquirent ensuite la célébrité qu'elles méritent, & on le place aujourd'hui à la tête des comiques; il est toujours exact & brillant; ses idées sont neuves & frappantes; en un mot, il est aussi élégant que régulier. On cite après lui *Vanburgh*, qui paroît plus naturel, & dont les caractères montrent plus d'invention: mais il a trop d'obligations aux François pour passer absolument pour original; d'ailleurs son indécence affoiblit justement sa réputation. *Farquhar* a encore plus de gaîté, & peut-être plus d'agrément: ses pièces se soutiennent avec éclat sur le théâtre; mais il prend souvent la pétulance pour de l'esprit, & ses caractères n'ont pas assez de force, ni d'invention. Le célèbre *Addison* mérite les plus grands éloges comme poète & prosateur. La pièce, intitulée *La Campagne*, où il célèbre les exploits du Duc de *Marlborough*, & son Epître au Lord *Hallifax* sont des chefs-d'œuvre de poésie; & ses discours dans le *Spectateur* sont inimitables. *Steele* étoit l'ami & l'admirateur d'*Addison*; ses comédies sont décentes & agréables, & ses autres ouvrages sont estimés. Il passa sa vie à former de vains projets pour rétablir ses affaires, & à éluder les poursuites de ses créanciers. Le célèbre *Swift* s'illustra dans le même tems: il sentit d'abord qu'il y avoit un certain esprit de fiction & un air de roman dans les productions des poètes qui

l'avoient précédé, c'est à dire qu'ils avoient présenté la nature humaine du plus beau côté : il résolut donc de donner le contraste du tableau, & de peindre les hommes tels qu'ils sont réellement, avec tous leurs défauts. Ainsi il ne dut pas tant sa réputation à son génie qu'à la hardiesse de ses portraits : il étoit sec, dur & sévère ; son stile, comme ses pensées, étoit concis, mâle & nerveux.

On peut rapporter à ce tems d'autres écrivains, qui, quoiqu'inférieurs en réputation, ne sont cependant pas sans mérite. *Prior* fut le premier qui adopta la manière naïve & élégante de narrer de *la Fontaine* : mais si on lui ôte ce qu'il a pris aux François, il ne lui reste presque plus rien. *Rowe* n'a de supérieur dans la Tragédie que *Shakespeare* & *Otway* ; mais il est plus sage & plus correct, & peut-être aussi pathétique, quoiqu'il n'ait pas la force & la hardiesse de ces deux Tragiques. *Garth* s'est fait un nom dans la poésie, & on l'admira d'abord plus qu'il ne le méritoit. La versification est fort négligée dans son principal ouvrage intitulé *Le Dispensaire*, & l'intrigue est actuellement insipide : mais on ne peut trop louer l'Épître dédicatoire de ce Poëme, qui est écrite en prose, de même que la Préface, où l'on trouve des sentimens admirables, exprimés avec élégance & vérité. *Parnel*, Auteur de *L'Hermite*, tient aussi un rang distingué sur le Parnasse Anglois, ainsi que *Gay* pour ses Fables & ses Pastorales : quant à son *Opera des Gueux*, il y a plus d'esprit que de bienséance. Mais l'immortel *Pope* doit être mis à la tête de ceux qui ont honoré notre poésie : les étrangers même l'admirent pour l'harmonie de sa versification, la sublimité de ses pen-
sées

sées & la correction de son stile. *M. de Voltaire* le nomme le plus grand des Moralistes Anglois, & *Pope* s'appelle lui-même le dernier Poëte de sa nation; & en effet on n'en a vu presque aucun depuis lui qui ait des droits à l'immortalité. Il a donné à notre langue toute la beauté dont elle étoit susceptible, & ceux qui ont voulu la perfectionner davantage n'ont fait que l'énervier par une fausse parure.

Telle étoit notre littérature sous la Reine *Anne* & *George I.* cependant elle fleurit sans protection; dès lors le goût Anglois se répandit dans le reste de l'Europe: les Tragiques François imitèrent les notres, & nos Philosophes donnèrent la loi parmi les hommes raisonnables. A présent néanmoins l'esprit littéraire semble avoir cessé parmi nous: il y a si peu à gagner dans le commerce des Muses, qu'on les néglige pour cultiver des arts plus utiles. Les bénéfices ecclésiastiques, qui étoient autrefois la récompense du savoir, se donnent depuis quelque tems à la basse intrigue: nos savans ne cherchent plus de nouvelles routes dans le vaste champ de la philosophie spéculative; ils n'ont d'autre ambition que celle de vivre paisibles & tranquilles, & négligent la gloire: ils suivent froidement la manière de penser de leurs prédécesseurs, sans oser franchir le cercle des anciennes découvertes.

L E T T R E XVII.

LE successeur de *George I.* n'eut pas ses talens, & parut encore plus attaché que lui à ses Etats du Continent. On continua les différens

l'avoient précédé, c'est à dire qu'ils avoient présenté la nature humaine du plus beau côté : il résolut donc de donner le contraste du tableau, & de peindre les hommes tels qu'ils sont réellement, avec tous leurs défauts. Ainsi il ne dut pas tant sa réputation à son génie qu'à la hardiesse de ses portraits : il étoit sec, dur & sévère ; son stile, comme ses pensées, étoit concis, mâle & nerveux.

On peut rapporter à ce tems d'autres écrivains, qui, quoiqu'inférieurs en réputation, ne sont cependant pas sans mérite. *Prior* fut le premier qui adopta la manière naïve & élégante de narrer de *la Fontaine* : mais si on lui ôte ce qu'il a pris aux François, il ne lui reste presque plus rien. *Rowe* n'a de supérieur dans la Tragédie que *Shakespeare* & *Otway* ; mais il est plus sage & plus correct, & peut-être aussi pathétique, quoiqu'il n'ait pas la force & la hardiesse de ces deux Tragiques. *Garth* s'est fait un nom dans la poésie, & on l'admira d'abord plus qu'il ne le méritoit. La versification est fort négligée dans son principal ouvrage intitulé *Le Dispensaire*, & l'intrigue est actuellement insipide : mais on ne peut trop louer l'Épître dédicatoire de ce Poëme, qui est écrite en prose, de même que la Préface, où l'on trouve des sentimens admirables, exprimés avec élégance & vérité. *Parnel*, Auteur de *L'Hermite*, tient aussi un rang distingué sur le Parnasse Anglois, ainsi que *Gay* pour ses Fables & ses Pastorales : quant à son *Opera des Gueux*, il y a plus d'esprit que de bienséance. Mais l'immortel *Pope* doit être mis à la tête de ceux qui ont honoré notre poésie : les étrangers même l'admirent pour l'harmonie de sa versification, la sublimité de ses pensées

sées & la correction de son stile. *M. de Voltaire* le nomme le plus grand des Moralistes Anglois, & *Pope* s'appelle lui-même le dernier Poëte de sa nation; & en effet on n'en a vu presque aucun depuis lui qui ait des droits à l'immortalité. Il a donné à notre langue toute la beauté dont elle étoit susceptible, & ceux qui ont voulu la perfectionner davantage n'ont fait que l'énervier par une fausse parure.

Telle étoit notre littérature sous la Reine *Anne* & *George I.* cependant elle fleurit sans protection; dès lors le goût Anglois se répandit dans le reste de l'Europe: les Tragiques François imitèrent les notres, & nos Philosophes donnèrent la loi parmi les hommes raisonnables. A présent néanmoins l'esprit littéraire semble avoir cessé parmi nous: il y a si peu à gagner dans le commerce des Muses, qu'on les néglige pour cultiver des arts plus utiles. Les bénéfices ecclésiastiques, qui étoient autrefois la récompense du savoir, se donnent depuis quelque tems à la basse intrigue: nos savans ne cherchent plus de nouvelles routes dans le vaste champ de la philosophie spéculative; ils n'ont d'autre ambition que celle de vivre paisibles & tranquilles, & négligent la gloire: ils suivent froidement la manière de penser de leurs prédécesseurs, sans oser franchir le cercle des anciennes découvertes.

L E T T R E XVII.

LE successeur de *George I.* n'eut pas ses talens, & parut encore plus attaché que lui à ses Etats du Continent. On continua les différens

subsidés établis pour acheter & conserver des alliances étrangères, & le système politique fut le même que sous le règne du feu Roi. Son fils *George II.* laissa à ses ministres le soin de conserver les prérogatives de sa couronne; pour lui, il s'attacha principalement à balancer les Puissances d'Allemagne, & à aspirer à la supériorité en qualité d'Electeur d'Hanovre. Le ministère d'Angleterre fut d'abord composé du Lord *Townshend*, homme d'un profond savoir, du Comte de *Chesterfield*, le seul homme de génie que *George II.* ait jamais employé, & du Chevalier *Robert Walpole*, qui bientôt eut entre les mains les rênes de l'Etat.

Ce dernier, qui va jouer le rôle principal sous ce règne, s'étoit élevé par degrés jusqu'au poste de Grand-Trésorier, ou premier Ministre. Il étoit fortement attaché à la maison d'Hanovre, & en la servant à propos dans le besoin, il gouverna constamment selon son premier plan, c'est-à-dire par le moyen d'une faction, sans se douter que les sentimens de la nation pourroient un jour changer. Il agit peut-être d'abord comme tous les autres ministres, en homme qui veut sincèrement le bien de son pays: mais ayant ensuite affaire à un parti formidable, il s'appliqua plutôt à conserver sa place qu'à servir sa patrie. La couronne commençoit à perdre du terrain, & il s'attacha d'abord à maintenir ses prérogatives: mais ensuite les mesures qu'il prit pour cela ne servirent qu'à les exposer d'avantage. Bientôt il ne travailla plus que pour lui-même & ses amis, & en conséquence il voulut toujours s'assurer la majorité dans la Chambre des Communes, dont il corrompit les membres, & ce qu'il y avoit de plus

plus scandaleux encore, c'est qu'il l'avouoit. La vertu & l'intégrité passioient pour des chimères; le patriotisme devint un ridicule, & tout s'achetoit ouvertement. *Walpole* avoit un certain phlegme, une apathie, qui le rendoit absolument insensible aux reproches: il parloit au Parlement avec modération & sans chaleur; son stile étoit coulant, mais sans éloquence, & ses raisons persuasives, mais sans élévation.

La Chambre-basse, qui sous *George I.* étoit composée de *Whigs* & de *Jacobites*, prit une autre face: il y avoit deux partis, celui de la Cour & celui du Peuple. Le premier approuvoit toutes les démarches du ministère; il regardoit les alliances étrangères comme le boulevard de l'Etat, & payoit d'avance la protection des Princes de l'Europe. *Walpole* donnoit des places & des pensions à ceux qui vouloient penser comme lui. Le parti du peuple au contraire détestoit ces alliances; il se plaignoit qu'on prodiguât les trésors de la nation pour payer inutilement des subsides, & qu'il ne falloit pas acheter des amis, mais s'en procurer par de bons offices mutuels. On regardoit les fréquens voyages du Roi en Allemagne d'un œil jaloux, & on insinuoit assez ouvertement que ce Prince n'avoit pas beaucoup de considération pour le peuple, qui avoit porté sa famille sur le trône d'Angleterre. La plupart de ceux qui parloient de cette manière avoient été de zélés partisans de la maison d'Hanovre, & n'en étoient que plus hardis dans leurs harangues; & comme le parti de la cour ne s'occupoit qu'à effrayer la nation par des périls imaginaires, l'autre ne parloit que des usurpations de la couronne. Ils avoient tous deux tort; le

Royaume n'avoit rien à craindre au dehors, & la liberté subsistoit en entier au dedans. Au contraire ceux qui considéroient la machine de l'Etat sans préjugés, pensoient que les prérogatives de la couronne s'affoiblissoient de jour en jour; que tandis-que le Roi ne s'occupoit que de négociations étrangères, ses ministres négligeoient le maintien de son autorité en Angleterre, & que l'Etat étoit sur le point de devenir aristocratique, ce qui est le plus mauvais des gouvernemens. *Walpole* étoit à la tête du parti de la cour, & l'autre avoit pour champions le Chevalier *Wyndham*, *Shippen*, *Hungerford* & *Pitt*.

Les deux grand points, qui divisèrent le Parlement sous ce règne, étoient la dette nationale, & le nombre de troupes qu'il convenoit de tenir sur pied. A l'avènement de *George II.* le gouvernement devoit plus de trente millions sterling, & cette dette ne fesoit qu'augmenter, quoiqu'en pleine paix. Le ministère forma plusieurs projets pour la liquider, & on en mit quelques-uns en exécution: mais que pouvoit-on attendre d'hommes avides qui s'engraissoient du sang du peuple? Ils demandoient sans cesse de nouveaux subsides, soit pour acheter des amis dans le continent, ou pour maintenir la police intérieure, ou pour mettre le Roi en état d'agir vigoureusement avec ses alliés. Le parti du peuple ne manquoit jamais de s'y opposer, & prétendoit que nous n'avions rien de tout à démêler avec le continent, & que la dette nationale, que de nouveaux impôts accroissoient tous les jours, deviendrait à la fin un fardeau insupportable pour les sujets de l'Etat. Quelque fondement qu'il y eut dans ces plaintes, elles furent

furent toujours sans effet, & *Walpole* obtint constamment tout ce qu'il voulut.

Néanmoins tous les traités, que la cour avoit faits au dehors, ne purent suffire pour assurer la tranquillité de l'Europe. Les Espagnols continuoient leurs déprédations, & traitoient les Négotians Anglois comme des Pirates dans leurs établissemens d'Amérique. Le règne de *George* fut celui des traités, dont on espéroit toujours beaucoup, mais inutilement. Les marchands firent des remontrances sur les pertes qu'ils avoient souffertes de la part des Espagnols, & les Communes examinèrent sérieusement cette affaire. Le Roi promit de faire rendre justice à la nation, & continua à négotier comme auparavant : il signa peu après le traité de Vienne avec l'Empereur & le Roi d'Espagne, par lequel on confirmoit les premiers. Quoique toutes ces démarches fussent assez inutiles en elles-mêmes, elles servirent cependant à différer les troubles de l'Europe pour quelque tems. Toute la terre étoit en paix, & il n'y a presque aucun évènement dans cet intervalle qui mérite attention, quoique cette circonstance soit la seule où un peuple puisse se dire proprement heureux ; car l'histoire n'est en général que le tableau des misères de l'homme. En conséquence du traité précédent, *Don Carlos*, fils du Roi d'Espagne, fut mis par les Anglois en possession des Duchés de Parme & de Plaisance : six-mille Espagnols prirent paisiblement leurs quartiers en Toscane, qui devoit revenir à ce Prince après la mort du Duc régnant. Nous voyons ainsi l'Europe, semblable à une grande République, déplacer des Souverains, ou leur donner des successeurs à son gré. Au reste cette harmonie

nie entre de grandes puissances ne pouvoit pas subsister longtems, & une République Européenne ne sera jamais qu'un vain nom, jusqu'à-ce-que les Princes établissent d'un consentement unanime un arbitre suprême, qui soit en état de faire respecter les loix des nations.

Il n'y a rien de remarquable dans toute cette époque que les disputes éternelles du Parlement d'Angleterre, où les deux partis se déchiroient sans pudeur, & on voit dans tous leurs discours plus d'aigreur que de raison. Un lecteur, qui est de sang froid, est surpris de ces querelles si amères sur des sujets futiles pour la plupart : il ne peut que donner un sourire de mépris aux prédictions qu'on fesoit alors de la ruine de l'État. Ce qu'il y a de constant, c'est que la liberté d'un peuple doit plus au nombre de ses défenseurs qu'à leurs fillogismes politiques.

Les moindres incidens en tems de paix obtiennent l'attention générale du public. Une compagnie, appelée *La Société Charitable*, excita alors l'indignation de tous les ordres du Royaume. Le but de son établissement étoit de prêter aux pauvres sur gages, & aux autres sur des créances : son capital ne devoit être d'abord que de trente-mille livres, mais il fut ensuite porté jusqu'à six-cens-mille. On avoit obtenu cet argent par souscription, & il étoit déposé entre les mains d'un certain nombre de directeurs. Il y avoit déjà plus de vingt ans que cette compagnie subsistoit, lorsque *George Robinson*, son caissier, & le garde du magasin disparurent tout à coup : on trouva que les directeurs avoient distrait cinq-cens-mille livres des fonds, sans que les propriétaires sussent comment. Ceux-ci s'adressèrent donc
à la

à la Chambre des Communes pour demander justice, & on nomma un *Committé* pour examiner leurs plaintes. On découvrit bientôt un horrible système d'iniquité. *Robinson* & quelques-uns des directeurs s'étoient concertés pour voler les fonds, & en frustrer les malheureux propriétaires : plusieurs personnes de considération & de qualité avoient trempé dans ce projet infâme. Les Communes témoignèrent une juste horreur pour de pareils procédés, & chassèrent deux de leurs membres, qui étoient coupables : mais ce fut là à peu près toute la satisfaction que reçurent les pauvres propriétaires. Observez ici en passant l'esprit de rapacité qui s'étoit glissé dans tous les rangs de la nation : lorsque ceux qui sont à la tête des affaires donnent de mauvais exemples, ils se répandent dans les classes inférieures, & le peuple ne craint jamais de se souiller d'un crime, que les ministres ne rougissent pas de commettre. Il y eut vers ce tems-ci jusqu'à cinq membres du Parlement, qui furent exclus pour les actions les plus basses & les plus lâches ; savoir, les Chevaliers *Sutton* & *Grant*, avec *Robinson*, pour l'affaire ci-dessus ; & *Bond* & *Burch* pour leurs friponeries dans la vente des terres confisquées du Comte de *Derventwater*. Le luxe avoit produit la prodigalité, qui est toujours la mere de la bassesse. On prétendit même dans la Chambre des Lords qu'on n'avoit pas employé pour le service du public un seul shelling des confiscations, qui avoient été englouties par l'avarice & la corruption.

Un évènement particulier excita alors la pitié & l'horreur du peuple. Un certain Relieur, nommé *Smith*, & sa femme étoient dans la plus profonde misère ; leur tendresse mutuelle étoit la
seule

seule consolation qu'ils eussent dans leurs maux, & ils avoient d'ailleurs un enfant, qu'ils étoient hors d'état d'élever. A la fin ils résolurent de mettre fin à leur malheureuse existence ; ils commencèrent par égorger cet innocent, & ensuite ils se pendirent tous deux dans leur chambre. Ils laissèrent une lettre, où ils exposoient les raisons qui les avoient forcés d'en venir à ces extrémités ; ils déclaroient qu'ils ne pouvoient plus porter le fardeau d'une vie aussi misérable que la leur, & que par tendresse pour leur enfant ils l'avoient arraché à un monde dur & méchant, où ils n'avoient pas trouvé un seul consolateur. On traite toujours les suicides de forcenés ; mais voici un cas, où deux malheureux se donnent la mort avec délibération, & veulent couvrir leur crime des sophismes de la raison.

L E T T R E XVIII.

L'HISTOIRE d'Angleterre n'a presque rien qui intéresse pendant cet intervalle. Les esprits s'échauffoient de plus en plus dans le Parlement à mesure qu'on demandoit des subsides. Il y eut cependant un sujet d'une autre nature, qui fit beaucoup de bruit : c'étoit le Bill de l'*Accise*, que *Walpole* présenta à la Chambre des Communes, en déclamant contre l'iniquité des facteurs de Londres qui vendoient le tabac de Virginie. Il proposa en conséquence qu'au lieu des droits perçus à l'ordinaire sur le tabac, il fut déposé dans des magasins par les officiers de la douane, & que les propriétaires ne pussent l'en tirer pour le vendre qu'après avoir payé quatre sols pour livre.

Ce

Ce Bill excita de grands murmures ; on prétendoit qu'il exposeroit les facteurs à de si grands inconvéniens qu'ils ne pourroient plus continuer leur commerce, & que d'ailleurs il ne prévien-droit nullement les pratiques frauduleuses alle-guées par le ministre : on ajoûtoit qu'il ne feroit qu'augmenter prodigieusement le nombre des officiers de la douane & des magasiniers, ce qui rendroit l'administration formidable, & mettroit le peuple aux fers. Au reste *Walpole* ne craignoit pas tant les fillogismes que la fureur du peuple : toutes les avenues de la Chambre des Communes étoient assiégées par une multitude de mécontents, & le ministre se crut même en péril. C'est pour-quoi il abandonna son projet : on fit à cette oc-casion des réjouissances publiques, & *Walpole* fut brûlé en effigie par la populace.

Ce triomphe des adversaires du gouvernement les engagea à proposer qu'on revoquât un Acte passé sous le dernier règne, qui fixoit à sept ans la durée des Parlemens. On demandoit que le corps des Communes fut triennal, comme il a-voit été réglé à la Révolution ; & on parla avec beau-coup d'aigreur & de sévérité des démarches du ministère sous *George I.* On prétendit que l'Acte ci-dessus violoit les droits de la nation, qu'il avoit été la source de plusieurs loix sévères, & entr'autres de celle qui portoit qu'un prisonnier pourroit être transféré partout où les Jurés seroient favorables à la couronne, & où ses propres té-moins n'oseroient paroître. On citoit encore un autre Acte du même règne, par lequel un Juge de paix pouvoit assassiner un homme sur le champ après la lecture d'une proclamation contre les é-meutes populaires. Le Chevalier *Wyndham* se distingua

distingua dans cette occasion. Supposons, dit-il, un homme, qui sans aucun principe d'honneur est devenu premier ministre de l'Etat : supposons qu'il ait acquis une fortune immense en pillant la nation : supposons qu'il soit protégé contre le ressentiment du public par le grand nombre de ses créatures, qu'il a achetées à prix d'argent, & qu'il insulte à des hommes qui ont de la naissance, de l'honneur, & qui osent penser. Supposons un Parlement vénal & un Roi ignorant ; j'espère cependant que cela n'arrivera jamais : mais si c'étoit le cas, il n'y a qu'un court Parlement qui puisse conjurer le mal. Malgré tous les efforts des ennemis du Ministère, il triompha cependant encore dans cette occasion : le parti du peuple se plaignoit depuis longtems qu'il étoit inutile de résister, puisque celui de la cour l'emportoit toujours par le nombre ; & les membres des Communes, qui défendoient la cause du public, voyant qu'il étoit impossible d'arrêter le torrent de la corruption, se retirèrent dans leur terres.

Alors *Walpole* profita de cette circonstance pour rendre ses ennemis odieux & méprisables, en faisant passer plusieurs loix utiles dans leur absence, tandis que le Roi de son côté s'appliquoit à fixer la balance de l'Europe. Mais ses soins pour prévenir la mésintelligence entre ses voisins ne purent maintenir la paix dans sa propre famille : il se brouilla avec le Prince de *Galles*, qui étoit l'idole de la nation, & qui blâmoit ouvertement le ministère. Celui-ci venoit d'épouser la Princesse de *Saxe-Gotha*, & quelque tems après le Roi lui fit défense de paroître à la cour, aussi bien qu'à tous ses gens. Cependant on proposa dans la Chambre-basse d'augmenter son revenu, qui n'étoit que de cinquante-mille livres sterling, & de

de le porter jusqu'à cent-mille : on alléguoit que le Roi en avoit eu autant lorsqu'il n'étoit encore que Prince de *Galles*, & qu'un pareil établissement étoit nécessaire pour rendre indépendant l'héritier de la couronne. *Walpole* s'opposa fortement à ce Bill, qu'il traitoit d'insulte faite au Roi, & dit qu'il étoit indécent de se mêler de ses affaires domestiques. Mais on lui répondit que cinquante-mille livres ne suffisoient pas pour les dépenses annuelles de la maison du Prince, qui montoient à soixante-trois-mille livres par le règlement du Roi même. Cependant *Walpole* l'emporta à l'ordinaire, & le Bill fut rejeté.

A peu près dans ces circonstances on porta à la littérature un coup, dont elle ne s'est pas encore relevée, & qui a banni le goût & le génie du théâtre. *Walpole* avoit d'abord résolu de mépriser ces vils écrivains, qui vivent par d'insipides fatires contre le ministère, & sont les trompettes du scandale. Mais bientôt il fut réduit à s'en servir pour opposer la calomnie à la calomnie. Il ne savoit pas distinguer le génie, ou bien il ne trouvoit aucun homme à talens qui eut la bassesse de justifier ses démarches : c'est pourquoi il conçut une implacable aversion pour la presse, qui exposoit sans ménagement sa corruption & ses excès. D'ailleurs on le joua sur le théâtre, où il se trouvoit l'objet de la risée & de l'exécration du public. Quand la licence a une fois franchi les bornes de la décence, elle ne fait pas s'arrêter : quelques-uns des Drame qu'on représentoit alors n'étoient pas seulement sanglans, mais immodestes. Le premier Ministre saisit ce prétexte pour limiter le nombre des théâtres, & pour soumettre toutes les pièces à l'inspection du Grand-Chambellan,

Chambellan, sans l'approbation duquel on n'en pourroit jouer aucune. Parmi ceux qui s'opposèrent au Bill présenté en conséquence, le Comte de *Chesterfield* fut celui qui se distingua le plus ; il soutint que les loix portées jusqu'alors pour la discipline du théâtre étoient suffisantes : “ Si nos
“ acteurs,” dit-il, “ les violent, on doit les punir ; c’est pourquoy une nouvelle loi à ce sujet est
“ inutile, & toute loi inutile est dangereuse.
“ L’esprit est le bien propre de ceux qui en ont,
“ & c’est trop souvent le seul qu’ils ayent : il est
“ donc injuste d’enlever à un homme ce qu’il
“ possède, surtout lorsqu’il est pauvre. S’il faut
“ reprimer les poètes & les acteurs, reprimez-les
“ comme tous les autres membres de la société ;
“ qu’ils soient jugés par leurs pairs, sans rendre le Chambellan juge arbitraire de l’esprit.
“ Le pouvoir d’un seul homme pour décider sur
“ quelque point que ce soit sans restriction &
“ sans appel est un privilège inconnu à nos loix,
“ & incompatible avec notre constitution.” La
Chambre des Pairs applaudit à l’esprit & à l’éloquence du Comte, & puis vota contre son avis.

Les murmures qu’excitoit la conduite du ministère étoient encore augmentés par les déprédations des Espagnols : ils nous disputoient le droit de couper du bois de Campêche, quoiqu’ils l’eussent reconnu plusieurs fois : il est vrai que dans les traités précédens ce point n’avoit jamais été établi clairement. Les Garde-côtes Espagnols pilloient impunément nos vaisseaux : à la moindre résistance ils traitoient nos marchands avec insolence & cruauté, & puis les enterroient dans les mines de Potosi, où ces infortunés étoient absolument hors d’état de réclamer la protection de leur

leur Souverain. Notre Cour présenta à ce sujet plusieurs mémoires à celle d'Espagne, qui repon-
doit constamment par des promesses vagues & sans
effet. Les Anglois murmuroient hautement de
ces outrages : mais notre ministère espéroit obte-
nir par la négociation ce qu'il ne pouvoit raison-
nablement attendre que par la voie des armes.
Walpole sentoît que la guerre ne feroit qu'aug-
menter son embarras & ses périls : il ne travailloit
plus à servir l'Etat, mais à conserver son pouvoir,
& par ce motif il fesoit tous ses efforts pour évi-
ter une rupture avec l'Espagne : les craintes qu'il
fesoit paroître augmentèrent l'insolence & l'or-
gueil de ses ennemis. Enfin nos marchands pré-
sentèrent leurs plaintes à la Chambre des Com-
munes, qui les examina en forme; ensuite elle
s'adressa au Roi, pour faire cesser les griefs de la
nation, & déclarer aux Espagnols qu'on étoit ré-
solu de ne plus souffrir leurs attentats. Ceci pro-
duisit une convention entre les deux couronnes,
qui fut signée au Prado, pour autoriser deux plé-
nipotentiaires à régler les prétentions respectives
des deux nations au sujet du commerce d'Amé-
rique, & des limites de la Floride & de la Caro-
line. Les conférences entre ces deux ministres
devoient être terminées dans l'espace de huit
mois; le Roi d'Espagne s'obligeoit à payer qua-
tre-vingt-quinze-mille livres sterling, que nos
négocians réclamoient de cette couronne, après
en avoir préalablement déduit ce que les Espa-
gnols demandoient à celle d'Angleterre. On
regarda cet accord absurde comme un effet de la
pusillanimité du ministère, qui abandonnoit ainsi
lâchement les intérêts & l'honneur de la monar-
chie; & lorsque le Parlement l'examina, il
excita

excita des disputes violentes. Tous les partisans du Prince de *Galles* se réunirent contre *Walpole*, & on prétendoit que les Espagnols, au lieu de réparer leurs torts, avoient au contraire extorqué l'oubli de leurs violences ; qu'ils reclamoient toujours le droit de fouiller nos vaisseaux, & n'avoient pas même employé le mot de *satisfaction* dans tout ce traité. Cependant il fut approuvé à la pluralité des voix, & plusieurs membres de la Chambre-basse, qui s'y étoient inutilement opposés, se retirèrent lorsqu'ils virent que l'esprit de parti fesoit tout, & non celui de la raison.

Comme l'Espagne s'étoit engagée à payer une somme considérable, lorsque la cour demanda quelque tems après de nouveaux subsides, le Lord *Bathurst* voulut savoir si cette couronne avoit rempli sa parole. Mais le Duc de *Newcastle*, avec l'agrément du Roi, avoua que non, & que les Espagnols n'avoient donné aucune raison de ce délai. C'est pourquoi le ministère, pour réparer en quelque sorte sa négligence, commença à se préparer pour la guerre, & la cour d'Espagne regarda cette démarche comme un acte d'hostilité. L'Ambassadeur de France à la Haye déclara que son maître étoit obligé par ses traités de secourir l'Espagne, & il engagea les Hollandois à rester neutres. Il est assez curieux d'observer les vicissitudes du système politique de l'Europe : il n'y avoit pas vingt ans que la France s'étoit unie avec l'Angleterre contre l'Espagne ; & à présent elle changeoit de parti. Les ministres, qui prétendent établir la durée de leur pouvoir sur des alliances, se trouvent à la fin misérablement trompés.

La

La rupture entre l'Angleterre & l'Espagne étoit donc inévitable, & on se prépara à agir avec vigueur : on augmenta les troupes de terre & de mer ; nous primes aux Espagnols deux riches vaisseaux marchands dans la Méditerranée, & on leur déclara la guerre. L'Amiral *An. 1739. Vernon* alla attaquer l'ennemi dans le nouveau monde ; c'étoit un homme simple, qui ne connoissoit ni le luxe ni la corruption de son siècle. Il avoit proposé de se rendre maître de Portobello avec six vaisseaux seulement ; mais le ministère trouva d'abord ce projet supérieurement ridicule : cependant comme il persistoit dans son opinion, on lui permit de tenter cette expédition. Le ministère vouloit par là se débarrasser d'un homme qui l'incommodoit beaucoup dans la Chambre des Communes, & se préparoit en cas qu'il échouât à triompher de sa disgrâce. Mais il se trompa ; l'Amiral tint parole ; il prit & détruisit cette place presque sans coup férir. Ces premiers succès engagèrent la Chambre des Communes à mettre le Roi en état de pousser la guerre avec plus de vigueur encore ; on augmenta la flotte, on donna des subsides au Roi de Dannemark, & les sommes accordées à la cour montoient à quatre millions sterling. Les disputes dans le Parlement ne furent plus si vives. La guerre nous est toujours utile par intervalles ; elle fait passer l'opulence de l'industrie entre les mains des hommes actifs & entreprenans : par là tous les ordres de l'Etat s'appuyent réciproquement, & la nation se trouve composée de citoyens qui ont l'art d'acquérir des richesses, & le courage de les défendre.

LETTRE

L E T T R E X I X .

UNE guerre entre nous & l'Espagne suffisoit pour embraser tout l'univers. Un pays, autrefois obscur & inconnu, se voyoit en état d'envoyer aux extrémités du monde des flottes, dont un seul vaisseau suffisoit pour renverser le trône d'un Monarque Asiatique. Le célèbre *Anson* partit avec une petite escadre pour la mer du Sud, où il devoit attaquer l'Espagne dans le Chili & le Pérou ; & il devoit dans l'occasion agir de concert avec *Vernon*. Le plan étoit admirable, mais les délais & les bovues du ministère le firent échouer. Cependant *Anson* mit à la voile ; il étoit armé en guerre & pour le commerce ; il avoit ordre de trafiquer avec les Indiens pour se les concilier. Il n'avoit en tout que quatorze-cens hommes, y compris deux-cens invalides, & autant de nouvelles levées. Toute cette expédition fait bien voir l'effet de la persévérance pour forcer la fortune. - Cette escadre passa le long des côtes du Brésil, & s'arrêta quelque tems à l'Île de Ste. Catherine au 27°. degré de latitude méridionale. *Anson* dirigea ensuite sa course vers le pays des Patagons, & entra dans le détroit de Magellan : après avoir essuyé plusieurs violentes tempêtes, il doubla le cap *Horn* ; les vaisseaux de son escadre se dispersèrent, ou firent naufrage ; ses gens périssoient par le scorbut, mais enfin il arriva avec le vaisseau qu'il montoit à l'Île de *Juan Fernandez*. Il se rafraichit quelque tems dans ce lieu de délices, où la nature semble consoler en quelque sorte l'espèce humaine des maux de l'avarice & de l'ambition.

Il y planta des semences d'Europe, qui crurent avec tant d'abondance & de rapidité, que les Espagnols, y ayant abordé quelques années après, furent forcés de reconnoître cet acte de générosité & de bienveillance. Là il fut joint par un vaisseau de son escadre, & une petite frégate. Il s'avança ensuite au nord jusqu'à la ville de Payta, qu'il attaqua pendant la nuit, & il n'employa pour ce coup de main que quelques soldats qui jettèrent dans la ville la terreur & la consternation. Le gouverneur & les habitans s'enfuirent de tous côtés: les Espagnols, qui sont cruels envers leurs ennemis, s'attendoient à être traités de même. Cependant une poignée d'Anglois resta trois jours dans cette place, dont on enleva tous les trésors & les marchandises; & les Espagnols, ayant refusé de traiter, Payta fut livré aux flammes, ce qui n'étoit néanmoins qu'un petit châtiment pour la barbarie avec laquelle ils avoient traité autrefois les naturels du pays. Néanmoins le scorbut continuoit ses ravages dans l'escadre d'*Anson*, qui pénétra jusqu'à Panama à l'ouest de l'Amérique; de sorte que la Monarchie Espagnole étoit pressée à l'orient & à l'occident par celui-ci & par *Vernon*, qui cependant échoua de son côté.

Anson n'avoit plus que deux vaisseaux, & dès lors il borna ses vues à s'emparer d'un de ces riches gallions qui font le commerce des Isles Philippines entre la Chine & le Mexique. Il n'y a tout au plus qu'un ou deux de ces vaisseaux qui passent annuellement d'un continent à l'autre; ils sont extraordinairement forts, & portent une immense quantité d'espèces & de marchandises. C'est pourquoi *Anson*, dans la vue

d'en enlever un, traversa le grand océan qui est entre l'Amérique & l'Asie, pour se dédommager de toutes ses pertes & ses fatigues. Cependant le scorbut continuoit à désoler son équipage, qui tenoit depuis longtems la mer : il perdit en conséquence beaucoup de monde, & d'autres furent incapables d'agir ; ce qui l'obligea de brûler un de ses vaisseaux au milieu de l'océan, & il se vit réduit au sien propre, nommé le *Centurion* de soixante canons. Alors il alla jeter l'ancre dans l'Isle de Tinian, qui avoit été très-peuplée quelques années auparavant : mais la moitié des habitans fut enlevée par une maladie épidémique, & le reste abandonna l'Isle. C'étoit néanmoins un lieu de délices couvert de verdure, de bocages, de fleurs, de campagnes fertiles & de perspectives enchantées. Cette charmante retraite sauva le peu de monde qui restoit à *Anson* : il y trouva en abondance tout ce qu'il pouvoit désirer, des eaux limpides & salutaires, des plantes médicinales, des animaux domestiques, en un mot tout ce qui pouvoit rétablir les forces de ses gens, & réparer son vaisseau délabré. Il dirigea ensuite sa course vers la Chine, & remonta la rivière de Canton pour y carener, après quoi il remit en mer. Enfin il découvrit le gallion, qu'il attendoit avec tant d'impatience, & qui étoit de soixante canons avec cinq-cens hommes d'équipage, tandis qu'*Anson* n'en avoit pas la moitié. Néanmoins il l'attaqua sur le champ, & comme les Anglois entendent mieux la marine qu'aucun autre peuple, le gallion tomba bientôt entre leurs mains, avec peu de perte ; mais les Espagnols eurent près de soixante & dix hommes de tués. Les vainqueurs retournèrent ensuite à Canton, & y

soutinrent

soutinrent l'honneur de l'Angleterre en refusant de payer les droits imposés sur les vaisseaux marchands. Ils partirent bientôt pour le Cap de Bonne-Esperance, & arrivèrent enfin dans leur patrie avec des trésors immenses en 1744. Le Gallion qu'ils avoient pris fut évalué à trois-cens-trente-mille livres sterling, & le butin qu'ils avoient auparavant enlevé à l'ennemi montoit à presque autant. *Anson* fut comblé d'honneurs à son retour, & il devint l'oracle du département de la marine; le Roi le fit ensuite Pair du Royaume, & premier Commissaire de l'Amirauté.

L E T T R E XX.

LA célèbre expédition, dont nous venons de parler, dura environ trois ans. On continuoit la guerre contre l'Espagne, avec des succès partagés. *Anson* n'avoit été envoyé en Amérique que pour soutenir les opérations d'une flotte formidable destinée contre la Nouvelle Espagne. Elle étoit de vingt-trois vaisseaux de ligne, & d'à peu près autant de frégates, pourvus de toutes sortes de munitions de guerre, avec quinze-mille matelots, & douze-mille hommes de troupes de terre, commandées par le Lord *Cathcart*. Mais celui-ci étant mort dans le voyage, elles passèrent sous les ordres du général *Wentworth*, qui n'avoit d'autre mérite que sa faveur. Le ministère avoit différé sans raison le départ de cette flotte, qui n'arriva en Amérique que lorsqu'il n'étoit presque plus tems d'agir. La partie méridionale du Nouveau Monde est exposée à des pluies périodiques, qui commencent vers la

fin d'Avril, infectent l'air, & causent toujours quelques maladies épidémiques. Enfin après avoir essuyé quelques contretems, les Anglois parurent devant Carthagène. Cette place, qui est à soixante milles de Panama, est l'entrepôt des marchandises, que les Espagnols transportent d'Europe dans ces climats, & de là on les fait passer par terre jusqu'à Panama sur la côte opposée. C'est pourquoi la prise de Carthagène auroit interrompu le commerce entre la vieille Espagne & la nouvelle. Nos troupes débarquèrent dans l'Isle de Terra-Bomba près de Bocca-Chica, place fortifiée avec tout l'art possible. Elles firent d'abord jouer une batterie contre le fort principal, où elle fit une brèche, tandis-que notre Amiral partageoit l'attention de l'ennemi par des vaisseaux qui l'attaquèrent ailleurs. Alors les Anglois se préparèrent à assaillir ce fort : mais les Espagnols l'abandonnèrent lâchement, & nous approchâmes plus près de la ville : mais l'entreprise étoit plus difficile qu'on ne se l'imaginoit. L'intemperie du climat fit périr beaucoup de monde, & des divisions s'élevèrent entre les officiers de terre & de mer, qui retardèrent leurs opérations. *Wentworth* voulut attaquer le fort de *St. Lazare*, mais ses guides ayant été tués, il s'égara, & assaillit les Espagnols du côté où ils étoient le plus forts. Les Anglois furent hachés en pièces, & se virent à la fin obligés de se retirer, après s'être battus avec le courage des héros. Le défaut de vivres, la nature du climat, & une fièvre épidémique contribuèrent encore à diminuer leur nombre, & à frustrer leurs espérances. Nos troupes se rembarquèrent donc après avoir démoli le port & rasé les fortifications, & la flotte fit voile
pour

pour la Jamaïque. Ce terrible revers, qui souilla la gloire de nos armes, ne fut pas plutôt connu en Angleterre, que la nation éclata en plaintes amères contre les auteurs de ce projet, qui les auroit comblé d'honneur s'il eut réussi. On fronda surtout le ministère, qui s'étoit depuis longtems rendu odieux à la nation, & cet échec, dont il étoit néanmoins innocent, redoubla les murmures. Ce n'est pas le crime d'un homme, mais ses malheurs, que nous satirisons ordinairement. D'ailleurs les Espagnols désoloient notre commerce, ce qui augmenta le nombre des mécontents. Leurs corsaires étoient en si grand nombre & si heureux qu'ils nous avoient déjà enlevé quatre-cens-sept navires marchands. Les Anglois fournissoient inutilement des subsides immenses, sans qu'aucun succès d'importance vint les consoler. On convoqua un nouveau Parlement dans ces circonstances, & le mécontentement général de la nation influa beaucoup sur l'élection de ses représentans. Tous les amis du Prince de Galles reparurent pour s'opposer au ministère, & à la fin le parti du peuple parut l'emporter. On vit bientôt que le crédit du Chevalier *Walpole* alloit disparaître, ce qui mit contre lui ceux-mêmes qui avoient d'abord résolu de rester neutres. *In proclinantes omne recumbit onus*, dit *Ovide*.

Walpole étoit donc sur le bord du précipice, & il sentit qu'il ne pouvoit se sauver qu'en divisant ses ennemis. Le plus terrible de ceux-ci étoit le Prince de Galles, que toute la nation adoroit pour son humanité, sa bonté & sa candeur : ce n'étoient, j'en conviens, que des vertus privées, mais il n'en pouvoit pas alors montrer d'autres. *Walpole*

essaya d'abord de le détacher de son parti, & l'Évêque d'Oxford lui fit savoir de sa part, que s'il vouloit écrire une lettre au Roi, il rentreroit en faveur avec tous ses partisans, qu'on augmenteroit son revenu de cinquante-mille livres, qu'on lui en donneroit deux-cens autres pour payer ses dettes, & qu'on auroit soin de ses amis dans l'occasion. L'offre étoit bien tentante pour le Prince de Galles dans la situation de ses affaires : mais il la rejetta avec indignation, & déclara qu'il n'écouteroit jamais aucunes propositions sous les auspices de *Walpole*. Dans cette crise, celui-ci voyant qu'il ne pouvoit diviser ses ennemis, résolut d'essayer encore une fois son influence dans la Chambre des Communes au sujet d'une élection contestée : mais il échoua encore. Alors il protesta qu'il n'y reparoitroit plus : en effet il fut créé Comte d'*Orford*, & résigna toutes ses places. Jamais la nation ne témoigna tant de joie que dans cette occasion, & elle étoit sincère : le peuple espéra qu'on lui feroit à la fin justice sur ses griefs, que la guerre seroit poussée avec vigueur, & que la Chambre des Communes l'appuyeroit en tout : mais il se trompa. En général les bevues d'un ministre affectent plus son successeur que lui-même, comme un Prince foible a pour successeur un Prince plus foible encore. Le pouvoir de la Chambre-basse s'augmentoît depuis longtems, & *Walpole*, malgré tous ses efforts, avoit réellement diminué les prérogatives de la couronne, au lieu de les étendre. On tourna contre lui sa méthode de corrompre les suffrages, & ceux qui étoient à vendre lui résistèrent pour se faire acheter : d'ailleurs en augmentant la dette nationale, il affoiblit les ressources du gouvernement en tems de guerre, & le

le rendit plus dépendant du Parlement en tems de paix. Quelques-uns des membres du nouveau ministère sentoient cela, & cependant ils résolurent de soutenir la couronne, qui étoit la seule branche de la constitution quis'affoiblit : les autres, qui avoient déclamé contre *Walpole* par motif d'intérêt, étant alors parvenus à leur but, l'imitèrent néanmoins, & firent les mêmes bevues, ayant plus de soin de leur fortune que de leur honneur. En un mot, on vit avec douleur dans les nouveaux ministres le faux patriotisme démasqué, & on connut l'incertitude de tous les raisonnemens de la politique.

L E T T R E XXI.

IL y avoit déjà plusieurs années que la guerre avec l'Espagne continuoit sans beaucoup de gloire. L'Amiral *Vernon*, le chef d'escadre, *Knowles*, & d'autres ne furent pas heureux dans les Indes-Occidentales, tandis qu'une foule de rapsodistes politiques aggravoient encore nos maux. On avoit d'abord employé ces misérables contre *Walpole* ; ensuite il les prit lui-même à sa solde, & leurs ingénieux travaux coûtoient, dit-on, à l'Etat jusqu'à trente-mille livres sterling par an. Naturellement trop ineptes pour briller dans des ouvrages de génie, ils s'attachoient à la politique, où l'on peut déclamer sans esprit & sans lumières. Ces écrivailleurs troubloient depuis quelque tems l'Etat ; les uns enflammoient les esprits, & les autres s'escrimoient en faveur du gouvernement pour des pensions. Les premiers exagéroient les fautes du ministère, & fesoient des tableaux effrayans

frayans des calamités qu'ils annonçoient à la nation. Leurs clameurs & le peu de succès de la guerre avec l'Espagne engagèrent la nouvelle administration à essayer ses forces dans le continent. L'attachement du Roi pour ses Etats d'Hanovre fut encore un nouveau motif pour y porter la guerre, & nos querelles avec les Espagnols ne furent plus qu'un objet secondaire.

Pour se former une idée claire & précise des troubles qui agitèrent alors l'Europe, il faut observer qu'après la mort du Duc d'Orléans, Régent de France, le Cardinal de *Fleuri* entreprit de tirer ce Royaume de l'état de foiblesse & de confusion où ce Prince l'avoit laissé; il avoit autant de modération que de sagesse; il étoit sincère, simple, modeste & économe. La France se rétablit sous son ministère, & s'enrichit par le commerce; il ne fit pour cela que la laisser à elle-même, & bientôt en faisant usage de ses propres ressources, elle reprit sa force & sa vigueur primitive. *Fleuri* conserva l'Europe en paix, lorsque deux Puissances, qu'on avoit méprisées jusqu'alors, attirèrent l'attention de leurs voisins. La première étoit la Russie, que *Pierre le Grand* avoit pour ainsi dire créée, & qui commençoit à figurer dans la balance de l'Europe. La seconde étoit la Prusse, pays peuplé, arrondi & en état de se faire respecter. *Charles VI.* étoit sur le trône de l'Empire d'Allemagne: la Suède languissoit, & les plaies qu'elle avoit reçues par les funestes projets de *Charles XII.* n'étoient pas encore fermées. Le Dannemark étoit formidable, & une grande partie de l'Italie avoit reçu les maîtres qu'on lui avoit imposés. Cependant toute l'Europe étoit en paix, mais les feux de la guerre recommencèrent

recommencèrent à l'embraser à la mort d'*Auguste*, Roi de Pologne. L'Empereur, avec le secours de la Russie, lui fit donner son fils pour successeur. D'un autre côté la France se déclara pour *Stanislas*, qui avoit été mis sur le trône de Pologne par *Charles XII.* longtems auparavant. *Stanislas*, qui étoit beau-père de *Louis XV.* se transporta à Dantzic, & fut élu par une faction, que dix-mille Russes dispersèrent bientôt. Le Prince qu'elle avoit élu se vit bloqué dans cette place, & n'échappa qu'avec beaucoup de peine : quinze-cens François, qu'on avoit envoyés pour soutenir ses intérêts, furent faits prisonniers de guerre. Alors la France résolut d'attaquer la maison d'Autriche : l'Espagne & le Roi de Sardaigne entrèrent dans ses vues, dans l'espérance de partager les dépouilles de l'Empereur. En conséquence les François inondèrent ses Etats sous la conduite du vieux Maréchal de *Villars*, & la victoire les suivit partout. Le Duc de *Montemar*, à la tête d'une armée Espagnole, ne fut pas moins heureux dans le Royaume de Naples, & *Charles VI.* eut la douleur de se voir enlever la plus grande partie de ses domaines d'Italie pour avoir voulu donner un Roi à la Pologne. Il fut enfin obligé de demander la paix, & la France resta en possession d'une grande partie de ses conquêtes, de même que l'Espagne. *Charles VI.* mourut en 1740, & cet événement ouvrit un nouveau théâtre à l'ambition. La France, sans égard pour la foi des traités, & en particulier de la *Sanction-Pragmatique*, par laquelle tous les Etats de l'Empereur devoient revenir après sa mort à l'Archiduchesse Marie-Thérèse, entreprit de lui donner un autre successeur, & mit l'Electeur de *Bavière* sur le trône de l'Empire.

Ainsi la fille de *Charles*, issue d'une longue suite d'Empereurs, se vit dans un instant privée de son héritage, & ses affaires parurent longtems désespérées. Elle avoit à peine fermé les yeux de son pere, que le jeune Roi de Prusse lui enleva la Silésie, saisissant cette circonstance pour réclamer ses anciens & justes droits sur cette province. D'un autre côté la France & les Electeurs de Bavière & de Saxe attaquèrent les autres Etats de cette Princesse : mais heureusement elle trouva un puissant allié dans le Roi de la Grande-Bretagne, & bientôt la Hollande, le Roi de Sardaigne, & l'Impératrice de Russie se joignirent avec nous pour la défendre. Si vous demandez pourquoi nous nous mêlions alors dans les troubles du Continent, je répons que la sûreté & l'aggrandissement de l'Electorat d'Hanovre sembloient l'exiger. Le Lord *Carteret* avoit succédé à *Walpole* dans la confiance du Roi *George* ; il entra dans ses vues par goût, ou par ambition. Il comptoit s'illustrer par des victoires inutiles pour le moment, & dangereuses dans leurs conséquences. *George* déclara à son Parlement qu'il resteroit fidèle à ses alliés, & qu'il joindroit seize-mille Hanovériens à l'armée Angloise dans les Pays-Bas. Mais quand il s'agit des subsides ultérieurs nécessaires pour les payer, le parti opposé à la Cour s'y opposa fortement : on dit que c'étoit donner aux Allemands de l'argent en pure perte pour défendre leur propre cause. Cependant le ministère, qui autrefois s'étoit élevé avec tant de force contre les liaisons du Continent, se déclara hautement pour le Roi dans cette circonstance, & à la fin triompha. La nation vit avec douleur qu'on sacrifiait ainsi son sang & ses trésors dans des expéditions inutiles & ruineuses,

ruineuses, & on commença à croire que le patriotisme n'étoit qu'un vain nom. Quoiqu'il en soit, l'alliance du Roi *George* fut très-utile à la Reine d'Hongrie, & elle commença à respirer. Les François furent chassés de la Bohême, & le Prince *Charles de Lorraine* fit une irruption en Bavière à la tête d'une armée nombreuse. Le nouvel Empereur fut obligé de fuir, d'abandonner ses propres Etats, & de se retirer à Francfort, où il vécut dans l'indigence & l'obscurité. Il convint d'ailleurs de garder la neutralité pendant le reste de la guerre, dont les François portèrent tout le poids. Le Comte de *Stair* commandoit les troupes que nous avions envoyées au secours de la Reine d'Hongrie; c'étoit un disciple du fameux Prince *Eugène*, sous lequel il s'étoit formé. Il se proposa d'abord d'aller joindre le Prince *Charles*: mais les François tentèrent de s'y opposer, & rassemblèrent sur le Main une armée de soixante-mille hommes sous les ordres du Maréchal de *Noailles*. Cependant les Anglois voulurent continuer leur marche, & les François vinrent à bout de les enfermer de manière à leur couper les vivres, & toute communication avec leurs alliés. *George* arriva à son armée dans cette circonstance critique, & résolut d'avancer pour se réunir à un corps de douze-mille Hanovériens & Hessois, qui étoient parvenus jusqu'à Hanau. Il décampa en conséquence; mais il n'avoit pas fait trois lieues qu'il se vit enveloppé de tous côtés par l'ennemi auprès du village de *Dettingen*. Il étoit dangereux de donner bataille dans cette position, & d'un autre côté ses troupes étoient sur le point de périr faute de vivres. Enfin l'impétuosité François

An. 1743.

le sauva; les ennemis passèrent un défilé qu'ils auroient dû garder, & fondirent sur nos troupes, qui les reçurent avec leur bravoure accoutumée. Le Duc de *Grammont*, qui avoit commandé cette attaque, fut obligé de prendre la fuite, & de repasser le Rhin, après avoir perdu environ cinq-mille hommes. Le Roi d'Angleterre, brave comme tous ses ancêtres, s'exposa lui-même au feu de l'ennemi, parcourut les rangs, & exhorta ses gens à faire leur devoir par son exemple. Au reste on montra de part & d'autre dans cette action plus de valeur que de conduite. Les Anglois furent vainqueurs; mais les François se virent peu après maîtres du champ de bataille, & traitèrent nos blessés qu'ils y trouvèrent avec une humanité sans exemple. Notre Général, le Comte de *Stair*, ne voulut pas se faire honneur de cette victoire, ni que sa réputation souffrit des bevuez commises dans toute cette campagne, qu'on ne lui avoit pas permis de diriger. Il quitta le commandement, & nos troupes après quelques marches inutiles entrèrent en quartiers d'hiver.

Cependant les François continuèrent la guerre avec vigueur; ils forcèrent le Prince *Charles* de repasser le Rhin, & remportèrent quelques avantages en Italie. Mais leur grand objet étoit de faire une irruption en Angleterre. Le Cardinal de *Fleuri* étoit mort, & le Cardinal de *Tencin* lui avoit succédé; c'étoit un homme bien différent du premier, hardi, fier & pétulant. Les violentes disputes du Parlement d'Angleterre avoient fait croire à la Cour de Versailles que tout étoit prêt chez nous pour une révolution, & que nous n'avions besoin que de la présence du Prétendant pour

pour nous déclarer contre la Maison d'Hanovre. Plusieurs aventuriers indigens, des hommes perdus de dettes, qui désiroient le changement, & presque tous les Catholiques Anglois, confirmoient les ministres de *Louis XV.* dans ces sentimens, & ils résolurent de tenter une descente dans cette Isle. Le Prince *Charles Stuart*, fils du vieux Chevalier de *St. George*, partit de Rome déguisé en Courier Espagnol, & vint en France, où il eut une conférence avec le Roi. On lui assigna quinze-mille hommes pour son expédition, & bientôt on les fit défilér vers les côtes. Le Duc de *Roquefeuille* devoit les conduire en Angleterre avec une flotte de vingt vaisseaux de ligne. Mais l'Amiral Anglois, le Chevalier *Norris*, qui étoit supérieur en nombre, fit avorter ce beau projet; les François se retirèrent, & leurs navires de transport souffrirent beaucoup par une tempête.

Quoique la fortune nous eut favorisés dans cette circonstance, elle ne nous fut cependant pas toujours propice. Les flottes combinées de France & d'Espagne osèrent faire face aux Amiraux *Matthews* & *Lestock*, & se retirèrent presque sans perte, quoique ceux-ci fussent supérieurs par le nombre des vaisseaux. On regarda en Angleterre cette égalité de succès comme une défaite, & nos Amiraux furent jugés par un Conseil de guerre. *Matthews*, qui s'étoit battu avec intrépidité, fut déclaré incapable de servir le Roi, & *Lestock*, qui avoit évité l'ennemi, fut absous, parce qu'il avoit suivi minutieusement le Code de la Marine: il avoit fait simplement son devoir; mais un galant homme en doit faire d'avantage pour sa patrie.

Nos

Nos opérations furent encore plus malheureuses dans les Pays-Bas, où le Comte de *Saxe* étoit à la tête de cent-vingt-mille hommes. Ce célèbre Général étoit fils naturel d'*Auguste*, Roi de Pologne, & de la Comtesse de *Koningsmark* : il avoit été élevé dans les camps, & avoit donné de bonne heure des preuves de courage & de conduite. Il avoit des talens supérieurs pour la guerre, & il montrait autant de sang froid dans le feu de l'action qu'au milieu d'un cercle. L'armée des alliés, qui étoit composée d'Anglois, d'Hanovériens, d'Hollandois & d'Autrichiens, ne montoit pas à plus de soixante & dix-mille hommes : que pouvoit-elle faire contre des ennemis presque doubles en nombre, & commandés par un Comte de *Saxe* ? Celui-ci vint assiéger Tournay, & les alliés s'avancèrent pour faire lever le siège. Ils avoient à leur tête le Duc de *Cumberland*, qui prit poste en présence des François. Ceux-ci étoient campés sur une éminence, leur droite étoit appuyée sur le village d'Antouin, avec le bois de Bari à leur gauche, & Fontenoi en front. Malgré cette avantageuse situation, le Duc de *Cumberland* s'avança pour les attaquer, le 30 d'Avril, 1745. L'infanterie Angloise se battit avec la plus grande intrépidité ; elle renversoit tout devant elle, & elle garda la supériorité environ l'espace d'une heure. Alors le Comte de *Saxe*, qui étoit grièvement attaqué de la maladie dont il mourut ensuite, parcourut tous les postes, porté sur une litière, & vit d'un coup d'œil qu'en dépit de la fortune il viendrait à bout de fixer la victoire. La colonne Angloise s'étoit avancée, par un courage purement machinal, jusqu'aux lignes des ennemis, qui s'ouvrirent pour les recevoir,

voir, tandis-que leur artillerie la foudroyoit. Néanmoins elle garda son terrain jusqu'à trois heures après midi qu'elle fut obligée de se retirer. Cette bataille fut une des plus sanglantes de ce siècle ; les alliés y perdirent près de douze-mille hommes, & la victoire coûta presque autant aux François, qui conservèrent la supériorité tout le reste de la campagne, & même tout le reste de la guerre. Cependant l'Empereur *Charles VII.* pour lequel la France s'étoit épuisée, étoit mort : mais cet événement ne ramena pas la paix. *François de Lorraine*, Grand Duc de Toscane, lui succéda à l'Empire, & la guerre continua après avoir changé d'objet.

L E T T R E XXII.

L'INVASION, dont nous étions toujours menacés de la part des François, avoit alarmé le ministère : toute la nation s'empressa de montrer son zèle & son attachement pour la personne du Roi. Les Comtes d'*Harrington* & de *Chesterfield* étoient à la tête des affaires : comme ils étoient aimés du peuple, ils n'eurent pas à lutter contre une faction dans le Parlement. Les Amiraux *Rowley* & *Warren* avoient réparé l'honneur du pavillon Anglois, & nous fîmes des prises considérables par mer. Alors nous nous emparâmes du Cap-Bréton & de Louisbourg, qui en est la place principale, sous les ordres du Général *Pepperel*. Peu de tems après la conquête de cette forteresse, deux riches vaisseaux François, qui revenoient des Indes Orientales, & un autre du Pérou, entrèrent dans le port de Louisbourg, sans
se

se douter qu'il eut changé de maîtres, & tombèrent ainsientre nos mains. Ce fut dans ces circonstances que *Charles Stuart* entreprit de revendiquer ses droits prétendus à la couronne d'Angleterre. Il avoit été élevé dans un cour voluptueuse, sans en connoître le luxe & la molesse ; il étoit entreprenant & ambitieux : mais faute de talens, ou d'expérience, il n'étoit pas en état de conduire un si grand dessein. Des hommes téméraires, indigens, ou superstitieux lui avoient persuadé que le corps du peuple prendroit les armes en sa faveur ; qu'il ne pouvoit plus soutenir le poids immense de la dette nationale, qui ne fesoit qu'augmenter tous les jours, & que les premières personnes de l'Etat se déclareroient pour lui. Ayant reçu quelque argent & de plus grandes promesses encore de la France, qui espéroit profiter de nos divisions, il passa en Ecosse accompagné du Marquis de *Tullibardine*, du Chevalier *Shéridan*, & de quelques autres aventuriers. Il n'avoit que sept officiers & des armes pour deux-mille hommes, & avec cela il comptoit conquérir la Grande-Bretagne. La fortune, qui a constamment persécuté sa famille, ne l'épargna pas d'avantage dans cette occasion. Un vaisseau de guerre François qui l'escortoit souffrit tellement dans un combat avec le *Lion*, vaisseau Anglois, qu'il se retira à Brest, & *Charles* alla débarquer sur les côtes du Locharber, où quelques hordes de montagnards le joignirent peu de tems après. Les chefs de ces malheureux les gouvernoient en despotes arbitraires ; ils avoient droit de vie & de mort sur leurs vassaux, suivant l'ancien *Système Féodal*, annullé depuis longtems en Angleterre, & ce droit barbare leur avoit été confirmé par le *Traité d'Union*.

d'Union. Ils pouvoient donc se faire suivre à la guerre par tous ces vassaux, ou les punir de mort en cas de désobéissance. Ainsi *Charles* se vit bientôt à la tête de quinze-cens hommes, & répandit partout des manifestes pour inviter les autres à le suivre.

La hardiesse de cette entreprise étonna toute l'Europe ; elle excita les craintes des pusillanimes, la pitié des sages & la fidélité de tous les ordres de la nation. Le ministère ne fut pas plutôt assuré de l'arrivée du fils du Prétendant, qu'il envoya contre lui le Chevalier *Cope*. Cependant *Charles* s'avança jusqu'à Perth, où il fit proclamer son pere Roi de la Grande-Bretagne : son armée descendant des montagnes s'accrut sur son passage, & marcha vers Edimbourg, où elle entra sans coup férir. Là le Prétendant fut encore proclamé, & *Charles* promit de dissoudre l'*Union*, & de réparer les griefs de la nation. Cependant il ne put jamais se rendre maître du château de cette place, qui est situé sur un roc, & le Général *Guest* y brava tous ses efforts. Dans ces entre-faites le Chevalier *Cope*, qui, après l'avoir poursuivi dans les montagnes, n'avoit pas osé l'attaquer lorsqu'il en descendit, reçut un renfort de deux régimens de dragons, sur quoi il s'avança vers Edimbourg, dans la résolution de lui livrer bataille. Il le rencontra à Prestonpans à douze milles de cette capitale ; on en vint aux mains, & *Charles* remporta une victoire complète. Les Royalistes perdirent cinq-cens hommes dans cette action, qui augmenta le crédit & l'espoir des rebelles. Si les vainqueurs avoient alors su tirer parti de la consternation générale, & s'étoient avancés vers l'Angleterre, l'Etat auroit peut-être été

été en péril : mais ils restèrent inactifs dans Edimbourg, & leur Chef s'amusa à goûter les futiles douceurs d'un vain cérémonial. Alors le Comte de *Kilmarnock*, les Lords *Elcho*, *Balmerino*, *Ogilvy*, *Pitsligo*, & le fils aîné du Lord *Lovat* vinrent le joindre. Ce *Lovat* est le même que nous avons vu en 1715 trahir le Prétendant, qui lui avoit confié la garde du château de *Sterling*. Il ne fut jamais fidèle à aucun parti, & il venoit encore de changer de nouveau : il favorisoit secrètement celui du jeune *Charles* pour son propre intérêt, tandis-qu'il mettoit en usage la fraude & les plus lâches artifices pour paroître un ennemi déclaré de la révolte, qu'il appuyoit cependant sous main.

Les rebelles perdoient ainsi leur tems à Edimbourg, sans considérer que les délais en pareil cas sont plus dangereux que des défaites, lorsque nos ministres firent venir six-mille Hollandois, qui marchèrent vers l'Ecosse sous les ordres du Général *Wade*. Mais on disoit qu'ils ne pouvoient être d'aucun service, parcequ'ils étoient proprement prisonniers des François, & qu'ils s'étoient engagés à ne pas agir contre cette nation pendant l'espace d'un an. Quoiqu'il en soit, le Duc de *Cumberland* revint de Flandres avec quelques corps de dragons & d'infanterie : il y avoit des volontaires dans toutes les parties du Royaume, qui s'exerçoient aux manœuvres militaires, & tout le monde montrait une haine généreuse pour l'ambition, les alliances & la religion du Prétendant.

Il y auroit de la bassesse à refuser au jeune *Charles* la justice qu'il mérite. Quoiqu'il nous eût plongés dans les horreurs de la guerre civile, il faut cependant considérer son éducation : on lui avoit

avoit persuadé qu'il avoit un droit incontestable d'inonder de sang les Etats de ses ancêtres, & qu'il étoit beau d'en changer le gouvernement, & peut-être la religion. Dans ces principes, il se prépara à faire une irruption en Angleterre, & bientôt après il alla investir Carlisle, qui se rendit trois jours après. Il trouva dans cette place une grande quantité d'armes, & son pere y fut déclaré Roi de la Grande-Bretagne. Il voulut ensuite s'avancer plus avant, sur les promesses de la cour de France, qui le fit assûrer d'un prompt secours; & d'ailleurs il espéroit d'être joint par un corps nombreux de mécontents aussitôt qu'il paroîtroit parmi eux. Il laissa donc une petite garnison dans Carlisle qu'il auroit dû plutôt abandonner, & marcha à Penrith, habillé en montagnard Ecoissois. De là il vint établir son quartier général à Manchester, où environ deux-cens Anglois le joignirent, & on en forma un petit corps sous les ordres du Colonel *Townly*. Il continua ensuite sa marche vers Derby, d'où il se proposoit de passer dans le pays de Galles, dans l'espérance d'y trouver un grand nombre de partisans. Il n'étoit alors qu'à cent milles de Londres, qui paroissoit dans la consternation, & le Roi résolut d'abord de marcher contre lui en personne. On assembla des volontaires dans la capitale, & les gens de loi étoient convenus de prendre les armes avec les Juges à leur tête; les directeurs même des théâtres offrirent de former un corps de ceux qu'il employoient, & de l'envoyer contre l'ennemi. Au reste tout ceci ne fesoit que montrer quelle étoit la terreur générale: les négocians & les sociétés de commerce paroissoient accablés d'effroi. On ne pouvoit guères compter sur le courage d'une

milice

milice indisciplinée, & d'ailleurs on s'attendoit tous les jours à une invasion de la part de la France, laquelle seroit appuyée par le parti Catholique, & les autres partisans des *Stuarts*. Si *Charles* eut été aussi sage que téméraire, il auroit saisi ce moment de crise pour pousser son expédition. Mais il résolut tout à coup de repasser en Ecosse, & son projet avorta. Il n'avoit dans la réalité que le nom de Général de ses troupes ; les chefs de ses montagnards étoient ignorans par leur éducation, & obstinés par esprit d'indépendance. Chacun d'eux avoit son petit plan d'opérations ; ils se disputèrent ensuite la prééminence, & après plusieurs querelles indécentes ils reprirent le chemin de leur pays. Il faut convenir cependant que dans toute cette irruption ils suivirent les loix de la guerre ; ils ne se livrèrent ni au meurtre, ni au pillage, & les contributions qu'ils imposèrent furent levées selon les formes ordinaires. Ils eurent la démence de laisser dans Carlisle une garnison de quatre-cens hommes, qui se rendirent bientôt à discrétion au Duc de *Cumberland*. Les rebelles, étant rentrés en Ecosse, s'avancèrent jusqu'à *Glasgow*, qui fut rançonné sans miséricorde ; de là ils marchèrent vers *Sterling*, où le Lord *Louis Gordon* leur amena quelques renforts ; deux-mille montagnards vinrent encore les joindre ; l'Espagne leur fit passer quelques secours d'argent, & ils eurent l'avantage dans deux ou trois rencontres avec les Royalistes : en un mot, les affaires de *Charles* prenoient de nouveau un aspect favorable. Dans ces circonstances le Lord *Drummond* vint le joindre, & ils investirent le château de *Sterling*, dont le Général *Blakeney* étoit gouverneur. Mais
comme

comme leurs troupes n'étoient pas accoutumées à faire des sièges, ils ne firent que perdre le tems inutilement, & le Général *Hawley*, qui commandoit un gros détachement auprès d'Edimbourg, s'avança pour les attaquer. Il s'alla camper à Falkirk à la vue de l'ennemi, & les deux armées s'étant observées pendant deux jours, *Charles* s'ébranla à la fin pour attaquer les troupes du Roi. Il se posta lui-même au front de la bataille, & à la première décharge il mit les Royalistes en désordre; leur cavalerie prit sur le champ la fuite, & les rebelles, profitant de ce premier avantage, fondirent sur l'infanterie qui restoit, & remportèrent une victoire complète. *Hawley* se retira à Edimbourg, & une partie de ses bagages & de son artillerie tomba entre les mains des vainqueurs.

Mais ce fut là leur dernier triomphe; le Duc de *Cumberland*, qui étoit l'idole des Anglois, vint à Edimbourg, d'où il marcha à l'ennemi à la tête de quatorze-mille hommes, dans la résolution de l'attaquer aussitôt qu'il pourroit le joindre. Alors *Charles* se retira, & le Duc étant arrivé à Aberdeen, où il fut joint par le Duc de *Gordon*, & d'autres du parti de sa maison, il y fit reposer quelque tems ses troupes. Il se remit ensuite en marche, & arriva en douze jours sur les bords de la Spry. Les rebelles auroient pu lui disputer le passage de cette rivière; mais ils agirent toujours avec plus de témérité que de sagesse; ils étoient turbulens & mutins, sans avoir la moindre idée de la subordination militaire & de son importance. Ils s'avancèrent jusqu'à Cullo-den, où *Charles* résolut de livrer bataille aux Royalistes; il n'avoit qu'environ huit-mille
hommes

hommes avec quelques pièces d'artillerie. L'action commença environ une heure après midi le 15 d'Avril; le canon des Anglois *An. 1745.* les foudroya d'abord, & en écrasa un grand nombre. Une des plus grandes fautes de *Charles* dans toute son expédition, c'est qu'il voulut soumettre des troupes indisciplinées aux règles de la guerre, au lieu de les laisser agir avec leur férocité naturelle, qui pouvoit seule leur obtenir la victoire. Les rebelles, après avoir soutenu le feu des royalistes pendant quelque tems, fondirent tout à coup sur leur gauche au nombre de cinq-cens hommes, & se battirent avec leur impétuosité ordinaire. Ils enfoncèrent d'abord la première ligne, qu'on fit aussitôt soutenir par deux nouveaux bataillons, tandis-que les dragons d'*Hawley* & la milice du Duc d'*Argyle* vinrent d'un autre côté les prendre en flanc. Ils furent rompus en moins d'une demie heure, & le champ de bataille se trouva couvert de leurs morts & de leurs blessés au nombre de plus de trois-mille. Les guerres civiles sont terribles en elles-mêmes, mais surtout lorsqu'on y porte la cruauté: un soldat doit toujours épargner des malheureux désarmés, & qui demandent grace. Nos troupes remportèrent dans cette occasion une victoire complète, que l'humanité auroit rendu glorieuse; mais on vit des hommes barbares faire d'avance l'office des bourreaux.

Ainsi s'évanouit l'espoir du Prétendant, qui dès lors fut obligé d'errer au hazard comme un malheureux proscrit. Les ames sensibles oublient les fautes antérieures des malheureux, & tandis-que la raison reprime le cri de l'humanité, le cœur prend le parti des infortunés. Le Duc de *Cumberland*

Herland fit pendre sur le champ de bataille trente-six déserteurs; les Anglois portèrent partout la terreur & l'effroi; ils ravagèrent le pays, & l'inondèrent de sang. On oublia alors la justice, & la vengeance prit son nom.

Cependant le malheureux *Charles* fuyoit de montagne en montagne, témoin de toutes ces horreurs qu'avoit produites son ambition: il se trouvoit absolument dans le même cas que *Charles II.* après la bataille de Worcester. Il se refugioit seul & sans suite tantôt dans des cavernes, & tantôt dans des cabanes, où il imploroit la pitié de pauvres misérables qui pouvoient bien le plaindre, mais non le secourir. Un Irlandois, nommé *Shéridan*, qui avoit échappé au massacre de Culloden, vint le joindre, & lui fut constamment fidèle; il l'exhorta à souffrir avec courage les maux inouis auxquels il étoit exposé. Sa tête fut mise à prix; on le cherchoit partout, & souvent il étoit réduit à coucher dans les forêts. Un jour qu'il avoit marché depuis le matin jusqu'au soir, & qu'il étoit épuisé de fatigue & de faim, il entra dans la maison d'un homme qu'il savoit être du parti contraire. *Le fils de votre Roi*, dit-il, *vient vous demander un morceau de pain & des vêtemens: je connois votre attachement pour mes ennemis; mais je pense que vous avez assez d'honneur pour ne pas abuser de ma confiance, ou tirer avantage de mes malheurs. Prenez ces baillons, qui m'ont couvert depuis quelque tems, & gardez-les. Vous me les rendrez peut-être un jour lorsque je serai assis sur le trône de la Grande-Bretagne.* L'hôte du malheureux *Charles* fut si touché de sa situation, qu'il lui donna tous les secours qu'il put, & ne le trahit jamais. Il continua ainsi à errer pendant près de six mois dans
les

les affreux déserts de Glengary, & fut souvent sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis. A la fin un corsaire de *St. Malo* vint le prendre à Locknanack, & le ramena heureusement en France.

Dans cet intervalle les échaffauds étoient teints du sang de ses partisans. Dix-sept de ses officiers furent punis du dernier supplice dans la plaine de Kennington auprès de Londres, & la fermeté qu'ils firent alors paroître procura peut-être aux *Stuarts* plus de prosélites que la victoire n'auroit pu faire. Neuf autres de ses partisans souffrirent de même la mort à Carlisle, six à Brompton, sept à Penrith, & onze à York. Quelques-uns obtinrent leur grace, & on en vendit un grand nombre dans les colonies. Les Comtes de *Kilmarnock* & de *Cromartie* avec le Lord *Balmerino*, qui avoient servi le Prétendant, furent condamnés à perdre la tête : on pardonna à *Cromartie*, & les deux autres périrent sur l'échaffaud. *Kilmarnock* avoua son crime, peut-être dans l'espérance de sauver sa vie, mais le tout inutilement. Quant à *Balmerino*, qui avoit porté les armes depuis son enfance, pour ainsi dire, il montra la plus grande intrépidité, & lorsque *Kilmarnock* cria selon l'usage, *Dieu bénisse le Roi George !* *Balmerino*, fidèle à ses principes, cria, *Dieu bénisse le Roi Jacques !* Il mourut avec la fermeté des héros. Le Lord *Lovat*, & *Radcliff*, Comte titulaire de *Derwentwater*, souffrirent la mort avec la même fermeté. Ainsi finit une révolte, qui avoit été dictée par la jeunesse & l'ambition, & qui fut conduite sans art & sans résolution. Que les mortels, qui se plaignent des misères de la vie, considèrent les malheurs

malheurs des *Stuarts* ! Qu'ils apprennent à louer le ciel, & à être heureux !

L E T T R E XXIII.

LA clémence envers des rebelles affermit toujours le trône du Prince régnant. Je ne prétens pas juger de la conduite du ministère dans cette circonstance : la postérité décidera si les vaincus furent traités avec trop de rigueur. Ces évènements sont trop près de nous pour qu'on en puisse parler librement. On commença, aussitôt après l'extinction de la révolte, à faire plusieurs réglemens salutaires en Ecosse, qui contribuèrent au bien général des deux nations. Les montagnards Ecossois avoient jusqu'alors porté l'ancien habit militaire des Romains, & marchaient toujours armés : mais le Parlement ordonna qu'ils s'habillassent à la moderne ; on abolit le droit féodal qui les asservissoit à leurs chefs, & on leur fit connoître la liberté.

Cependant la guerre continuoit toujours dans le continent. Les François conservèrent la supériorité, & conquièrent presque tous les Pays-Bas. En vain les Hollandois négocièrent pour éviter le fléau de la guerre ; on leur enleva toutes les places fortes de la barrière, qui couvroient leurs provinces, & ils étoient sur le point de subir la loi du vainqueur. Ils étoient alors bien différens de leurs ancêtres, qui avoient fondé la République les armes à la main ; ils se voyoient riches à cette époque, & le gouvernement étoit pauvre. Le luxe & l'esprit de commerce avoient éteint en eux cette générosité de sentimens, & cet amour de

l'indépendance, qui avoient distingué leurs peres ; ils ne pensoient qu'à accumuler des trésors, sans s'inquiéter du salut de l'Etat. Il y avoit chez eux deux factions qui se déchiroient mutuellement, celle qui vouloit établir le Prince d'*Orange Stathouder* général, & celle de France qui s'y opposoit. Le triomphe de l'une ou de l'autre devoit être également fatal à la liberté : en choisissant un Stathouder ils se donnoient en quelque sorte un maître, & la république n'étoit plus qu'un vain nom ; dans l'autre cas ils se soumettoient à une aristocratie appuyée & gouvernée par la France. De ces deux maux ils se décidèrent pour le premier ; le peuple se souleva dans plusieurs villes, & força les magistrats à nommer le Prince d'*Orange Stathouder* héréditaire, Capitaine général, & Amiral des Sept Provinces. Cette démarche eut aussitôt des conséquences importantes ; on augmenta l'armée des Etats ; on interdit tout commerce avec la France, & on donna des ordres pour l'attaquer par mer & par terre.

Ainsi les feux de la guerre se répandirent dans toute l'Europe, semblables à une maladie, qui à différens intervalles attaque différentes parties du corps. La Reine d'Hongrie avoit été d'abord sur le point de perdre tous ses Etats, & bientôt après son rival *Charles VII.* est dépouillé de son Electorat, & vit en solitaire obscur à Francfort. D'un autre côté le Roi de Sardaigne change brusquement de parti, & s'unit avec l'Angleterre & l'Autriche pour réprimer l'ambition de la France, tandis que l'Italie est ravagée par des étrangers qui s'en disputent la possession, par les Espagnols & les François d'un côté, les Impériaux & les Savoyards

Savoyards de l'autre. Ainsi cette région, qui avoit autrefois donné des loix à l'univers, étoit tour à tour la proie des Puissances belligérantes : enfin après plusieurs combats les Autrichiens y restèrent les maîtres. Malgré la valeur & le génie du Prince de *Conti*, les François furent battus, & les Espagnols ayant perdu une grande bataille contre les Impériaux, la ville de Gènes tomba entre les mains de ceux-ci, qui la traitèrent en Allemands.

Il y avoit déjà plusieurs siècles que la République de ce nom jouissoit de ses propres loix, & vantoit sa liberté : mais elle ne put, ou n'osa résister dans cette occasion. Les vainqueurs la traitèrent avec indignité, & bientôt les malheureux Gênois s'aperçurent qu'il n'y avoit aucune grace à espérer de la Cour de Vienne, qui a toujours donné l'exemple de la tyrannie. On leur demanda près d'un million sterling de contributions, ce qui suffisoit pour ruiner ce petit Etat. Le Sénat fit cependant ce qu'il put pour le payer, tandis que les troupes Autrichiennes cantonnées chez les citoyens les traitoient avec insolence & barbarie. Enfin le peuple réduit au désespoir voulut faire un dernier effort pour chasser ces hôtes incommodes, & recouvrer sa liberté. Les Impériaux s'étoient emparés de tout le canon de la ville, qu'ils seisoient transporter en Provence, où ils avoient pénétré ; ils obligèrent les Gênois mêmes à trainer cette artillerie, qu'ils regardoient auparavant comme la protection & l'ornement de leur citadelle. Ce fut dans cette occasion qu'un officier Allemand frappa un citoyen, qui étoit employé à ce triste ouvrage. Ce fut là comme une espèce de signal, auquel le peuple se souleva

dans tous les quartiers de la ville, & courut aux armes. Il surprit quelques bataillons ennemis, qu'il tailla en pièces, tandis-que le Sénat, ne sachant encore quel parti prendre, attendoit en silence l'effet de cette conspiration en faveur de la liberté. A la fin les Autrichiens furent entièrement chassés de la ville, que le peuple garda ensuite selon toutes les règles de l'art militaire.

Cette révolution extraordinaire mérite la plus grande attention. Quoique les Génois fussent hors d'état de soutenir leur indépendance contre le choc des grandes Puissances de l'Europe, cependant ils montrèrent encore l'ancien esprit des Romains. Mais ils ne recouvrèrent ainsi leur liberté que pour la perdre de nouveau, & ramper sous le joug d'une impérieuse Aristocratie, comme auparavant.

Ainsi la fortune favorisoit & affoiblissoit chaque parti tour à tour. Les Anglois firent une malheureuse expédition en Bretagne ; ils allèrent attaquer le Port-l'Orient, & n'y acquirent pas d'honneur. Les François remportèrent une grande victoire sur les alliés à Rocroux ; mais elle leur fut plus glorieuse qu'utile. Les Hollandois furent ceux qui souffrirent le plus dans cet embrasement général de l'Europe : ils partagèrent encore nos pertes à la malheureuse affaire de Laufelt, & on leur prit ensuite Bergopsum, la place la plus forte du Brabant Hollandois, ce qui rendit les François entièrement maîtres de la navigation de l'Escaut, & augmenta la consternation de ce peuple marchand. D'un autre côté la France essuya aussi des revers : le Chevalier de *Bellisfe* entreprit de pénétrer en Piémont, à la tête de trente-mille hommes : mais il fut défait & périt

& périt lui-même à l'affaire d'Exilès. La Cour de Versailles tenta vainement de reprendre le Cap Bréton; elle équipa ensuite deux escadres, l'une pour attaquer nos colonies d'Amérique, & l'autre nos établissemens des Indes Orientales. Mais les Amiraux *Anson* & *Warren* leur livrèrent combat & prirent neuf vaisseaux de ligne. Peu de tems après *Fox* s'empara de plus de quarante navires marchands de St. Domingue, & l'Amiral *Hawke* enleva aux François sept vaisseaux de guerre & plusieurs frégates.

Tous ces revers si mêlés engagèrent les Puissances de l'Europe à parler de paix: il y avoit longtems que les Hollandois travailloient à finir une guerre, où il n'y avoit rien à gagner pour eux & tout à perdre. Le Roi de France sentoit que ses conquêtes lui donnoient tout l'avantage pour proposer un accommodement, & il l'insinua au Chevalier *Ligonier*, qui avoit été fait prisonnier à Laufelt. Les pertes qu'il avoit essuyées par mer & en Italie, les banqueroutes fréquentes de ses sujets, l'élection d'un Stathouder en Hollande qui étoit contre lui, ses vues sur l'Allemagne détruites par l'élévation du Grand Duc de Toscane au trône de l'Empire, tous ces motifs réunis lui firent désirer la paix. On tint donc un congrès à Aix-la-Chapelle, où le Comte de *Sandwich* & le Chevalier *Robinson* furent envoyés en qualité de Plénipotentiaires de la Grande-Bretagne. Enfin on conclut un traité de paix le 7 d'Octobre, 1748, qui sera un monument durable de l'humilité Angloise. On convint qu'on se rendroit les prisonniers de part & d'autre: que les Duchés de Parme, de Plaisance & de Guastalla seroient cédés à Dom *Philippe*, fils du Roi d'Es-

pagne, avec cette restriction, qu'en cas qu'il succédât au trône de son pere, ces Etats revien-
droient à la Maison d'Autriche : que les
fortifications du Port de Dunkerque seroient ra-
sées : que le vaisseau Anglois, qui portoit
annuellement des esclaves sur les côtes de l'Amé-
rique Espagnole, jouiroit de ce privilège pendant
quatre autres années : que le Roi de Prusse resté-
roit maître de la Silésie qu'il avoit conquise :
enfin que la Reine d'Hongrie retiendrait tous ses
autres Etats héréditaires. Mais ce qu'il y eut de
plus humiliant pour les Anglois, & leur déplut
d'avantage, c'est que nous nous engageâmes à
donner deux hommes du premier rang pour ô-
tages aux François, jusqu'à-ce-qu'on leur remit
toutes les conquêtes que nous avions faites sur
eux dans les deux Indes. Cependant on ne dit
pas un mot dans le traité du droit de fouiller les vais-
seaux Anglois sur les côtes de l'Amérique Espagnole,
qui avoit été la première cause de la guerre. On avoit
beaucoup blâmé le Traité d'Utrecht sous la Reine
Anne ; mais celui-ci étoit encore plus lâche &
plus defectueux ; on y négligea l'honneur de la
nation, & ses intérêts restèrent indécis. Né-
anmoins on l'éleva jusqu'aux nues tandis-
qu'on désapprouvoit généralement l'autre. Le
fait est que la nation étoit lasse de tant de re-
vers, & n'espéroit aucun remède de la continuation
de la guerre. Les ministres & leurs émissaires
eurent l'art de persuader au peuple tout ce qu'ils
voulurent ; ils prétendoient que le Royaume é-
toit dans un état florissant, tandis-qu'il gé-
missoit sous le poids des impôts, & que les affaires
de la nation étoient entre les mains d'une faction
d'hommes ignorans & injustes.

LETTRE

L E T T R E XXIV.

C E T T E paix ne pouvoit guères s'appeller qu'une suspension d'armes; car quoique la guerre eut cessé en Europe, les François & les Anglois restèrent aux prises dans les deux Indes. Les deux partis étoient également coupables, & s'accusoient mutuellement.

On se flattoit que cette tranquillité générale de l'Europe rendroit à la nation les avantages & la prospérité, dont elle avoit été privée si longtems. On fit de grandes réjouissances à ce sujet, & on régala la populace d'un brillant feu d'artifice pour l'amuser, & lui faire mieux digérer le traité précaire qu'on venoit de signer. Le ministère parut aussi vouloir consulter le bien du commerce, & on passa un Bill pour encourager le pêche du harang, dont on se promettoit de grands avantages. Les Hollandois, qui jouissoient depuis longtems de cette branche de trafic, regardoient la mer comme une mine inépuisable, où ils puisoient sans cesse de nouveaux trésors. Cependant l'expérience nous a fait voir que les Anglois sont incapables de les imiter en cela, ou que la compagnie établie à ce sujet ne connoissoit pas assez l'économie. Il y a plusieurs particuliers que cette pêche a enrichis: mais les sociétés de commerce y ont toujours perdu.

On forma un autre projet en 1749, qu'on croyoit encore plus important pour la nation; c'étoit d'envoyer dans la Nouvelle-Ecosse en Amérique ceux qui avoient été reformés du service pour y former une colonie, & on croyoit que ces

braves gens, qui auroient pu troubler les innocens voyageurs en Angleterre, pourroient nous être utiles aux extrémités de l'univers. Le climat de la Nouvelle-Ecosse, ou Acadie, est froid, & le sol y est stérile: nous y occupions un fort & une petite garnison plutôt pour intimider les François du voisinage, & arrêter leurs usurpations, que par d'autres vues. Mais à la fin on se proposa d'y établir une colonie pour faire la pêche sur les côtes, & fonder ainsi une nouvelle branche utile de commerce. C'est ainsi que nous échangeâmes nos braves vétérans pour des espérances. Les colonies affoiblissent toujours leur patrie primitive, & les trésors, qu'elles peuvent procurer, nourrissent le luxe, au lieu de fortifier une nation, & ne font que l'énervier.

Quoiqu'il en soit, on publia que les officiers & les soldats, qui avoient été licenciés, & voudroient s'aller établir en Amérique, recevraient tous les secours nécessaires pour cela. On accordoit cinquante arpens de terre à chaque soldat, ou matelot, avec une exemption de taxes pour dix ans, après lequel terme il devoit payer un shilling annuellement: on accordoit en outre dix arpens à chaque personne dont une famille pouvoit être composée. Les caporaux devoient avoir quatre-vingt arpens, les enseignes deux-cens, les lieutenans trois-cens, les capitaines quatre-cens, & les autres officiers supérieurs six-cens. Des offres aussi magnifiques engagèrent un grand nombre de malheureux à tenter la fortune dans ce misérable climat, & il y eut en peu de tems environ quatre-mille aventuriers qui émigrèrent avec leurs familles. On y bâtit la ville d'Halifax, & on laissa les nouveaux colons défricher une
terre

terre ingrate pour végéter. Cependant, malgré toutes les faveurs du gouvernement, il n'y a encore qu'une petite partie des immenses forêts qui couvrent le pays qui ait été défrichée : l'agriculture y est totalement négligée, & cet établissement ne subsiste que par les garnisons, ou les vaisseaux postés dans ces parages.

Ces exilés volontaires espéroient au moins vivre dans la Nouvelle-Ecosse en sûreté quoique durement : mais ils se trompoient. Les Indiens regardèrent cet établissement comme une usurpation, & les François, qui ne le virent pas sans jalousie, augmentoient leurs soupçons & leur ressentiment. On nomma des Commissaires, qui tinrent des conférences à Paris, pour examiner les griefs des deux nations, & terminer leurs disputes : mais la mauvaise foi & l'esprit de chicane les rendirent inutiles.

Cependant M. *Pelham*, qui étoit à la tête des affaires, & qui passoit pour un homme plein de candeur & de capacité, forma un projet pour soulager la nation. Son plan étoit de diminuer l'intérêt qu'on avoit stipulé à l'établissement des fonds publics, ou d'obliger les actionnaires à retirer les sommes qu'ils avoient d'abord avancées. On leur offroit trois & demi pour cent au lieu de quatre qu'ils avoient reçu jusqu'alors, & cet intérêt devoit encore être réduit à trois pour cent au bout de six ans ; & en cas de refus le gouvernement leur remboursoit le capital.

Ce projet réussit au gré de l'administration, quoiqu'il fut un peu injurieux aux propriétaires des fonds, qui avoient d'abord contracté avec le gouvernement à des conditions bien différentes : mais il nous fut utile, & comme le dit *Machiavel*,

L'injustice politique est quelquefois permise, lorsqu'il s'agit du bien général d'une nation. Le ministère se signala aussi par quelques autres opérations également avantageuses au public. On permit à nos négocians d'importer du fer d'Amérique, & le commerce de la côte d'Afrique fut déclaré libre, mais sous l'inspection du gouvernement.

Cependant tout ceci ne pouvoit pas balancer le coup, qui, selon quelques-uns, fut porté à la liberté par la Chambre des Communes, en abusant de son pouvoir. Comme ce point mérite la plus grande attention, permettez-moi quelques détails. Il y avoit longtems que les députés de la ville de Westminster au Parlement avoient été nommés pour ainsi dire par le ministère. Le Lord *Trentham*, un de ceux qui la représentoient alors, avoit accepté une place de la couronne, & dès lors il cessoit d'être membre du Parlement suivant les loix. Mais comme en pareil cas on peut ensuite se faire élire de nouveau, il se remit sur les rangs pour représenter encore Westminster : mais il eut à lutter contre un violent parti. On lui reprochoit d'avoir trop favorisé des Comédiens François, qui vouloient établir un théâtre à Londres. Cette accusation, vraie ou fausse, lui suscita grand nombre d'ennemis, qui prirent le nom d'*Electeurs indépendans de Westminster* ; ils lui opposèrent le Chevalier *Vandeput*, & résolurent de faire eux-mêmes tous les frais de l'élection. Ils établirent donc des cabarets pour enivrer leurs amis, sollicitèrent partout des suffrages pour *Vandeput*, & répandirent la calomnie à l'ordinaire. Cependant *Trentham* obtint la pluralité des voix ; la faction opposée demanda alors un scrutin, qui fut

fut trainé en longueur par l'obstination des deux partis, & qui à la fin se termina en faveur de *Trentbam*. Alors le parti de *Vandeput* se plaignit à la Chambre des Communes, prétendant que l'élection étoit illégale, & que le Grand Baillif de *Westminster* s'étoit conduit avec injustice & partialité dans toute cette affaire. Mais on se contenta d'examiner cet officier sur les motifs qui avoient fait retarder l'élection, & il en rejetta la faute sur *Crowle*, procureur de la faction de *Vandeput*, & sur deux autres, *Murray* & *Gibson*. Le premier fut obligé de demander pardon à genoux au tribunal des Communes, de même que *Gibson*, après quoi on les renvoya. *Murray* donna d'abord caution, mais plusieurs témoins ayant déposé qu'il s'étoit mis à la tête de quelques misérables pour intimider les électeurs, on le condamna à la prison. Mais lorsqu'on lui ordonna de se mettre à genoux pour recevoir sa sentence, il refusa de le faire, ce qui confondit le Parlement. Alors on le renferma à *Newgate*, & on lui interdit l'usage du papier & de l'encre, & toute communication avec ses amis, sans l'agrément des Communes. Il fut relâché après la session suivant la loi, & retourna chez lui au bruit des acclamations du peuple. On le crut dès lors en sûreté : mais à la rentrée du Parlement on proposa de le confiner à la Tour. Jusqu'ici cette assemblée avoit paru agir par esprit de ressentiment : mais cette dernière démarche fit croire qu'elle vouloit étendre ses privilèges. Quoique *Murray* se fut retiré à tems, on vit néanmoins que les Communes se regardoient comme un corps distinct du peuple, au lieu de le protéger & de maintenir ses droits. Quelques-uns s'imaginèrent appercevoir ici le

germe d'une aristocratie, qui seroit juge dans sa propre cause, & que la liberté de chaque membre de l'Etat étoit à la merci d'un corps d'hommes, qui prétendoient agir par point d'honneur.

On porta encore dans le même tems une autre loi, qui fut comme un mur de séparation entre les riches & les pauvres, savoir, l'*Acte contre les Mariages clandestins*. On alléguoit que les enfans des familles opulentes s'engageoient quelquefois avant qu'ils fussent en état de discerner l'inégalité des conditions. Il fut donc ordonné qu'on publieroit des bans de mariage trois Dimanches consécutifs dans les églises paroissiales, suivant l'usage des Catholiques - Romains, faute de quoi, ou d'une permission de l'Official, le mariage seroit nul, & le prêtre transporté dans les Colonies pour sept ans. On crut que cet acte produiroit plusieurs inconvéniens, & l'expérience l'a fait voir : par là la classe des pauvres fut séparée de celle des riches, & les trésors de la nation se sont accumulés dans les familles opulentes. D'ailleurs cette loi affoiblit l'inclination que la nature inspire à tous pour le mariage, & lui donnoit des entraves injurieuses au bien public. Quelques-uns prétendent que l'esprit de débauche & de libertinage est devenu plus général en conséquence, & que la population en a souffert.

On passa encore un autre Acte également odieux au peuple, & injurieux à la religion de l'Etat, je parle de celui qui naturalisoit les Juifs. Le ministère assûroit hardiment, que cette loi seroit d'un avantage infini pour la nation, qu'elle augmenteroit son commerce & son crédit, & donneroit au monde l'exemple de la tolérance. Il y avoit cependant bien des cito-
yens

yens qui ne pensoient pas ainsi, parce que cet Acte favorisoit plus l'illustre peuple Juif que les autres Sectes Chrétiennes tolérées chez nous; qu'il introduisoit dans le Royaume de nouveaux sujets qui nous deshonoreroient, & qu'il ne feroit que refroidir de plus en plus le zèle de la nation pour le culte public. Cependant l'acte passa: mais on fut obligé de le revoke l'année suivante.

Le Parlement publia en outre dans ces circonstances une autre loi pour la conservation du gibier, par laquelle il n'y avoit que les possesseurs des terres qui pussent porter un fusil, ou prendre le divertissement de la chasse, ce qui affoiblit l'esprit martial des classes inférieures du peuple, en leur interdisant l'usage des armes; & les riches eurent le privilège exclusif d'un amusement, qui a été constamment regardé comme l'appanage de tous les hommes sans distinction. En un mot, on apperçoit, dans les différens statuts publiés alors, un certain esprit d'aristocratie, qui pouvoit devenir dangereux pour l'Etat. Les riches, ne craignant plus l'influence de la couronne, attaquèrent le peuple, & regardèrent les intérêts des citoyens comme absolument distincts des leurs. Quoiqu'il en soit, le Parlement remercia le Roi des soins qu'il prenoit pour maintenir la tranquillité de l'Europe, lorsque la guerre commençoit déjà à embraser les quatre parties du monde.

L E T T R E XXV.

CETTE guerre s'alluma dans le même tems en Europe, en Asie & en Amérique. La plupart des querelles entre les Princes procèdent d'une

d'une seule cause principale ; mais celle-ci en eut plusieurs, ou plutôt on peut la considérer comme une suite de la dernière guerre, que le traité équivoque d'Aix-la-Chapelle n'avoit pas entièrement éteinte.

Les Anglois & les François n'avoient pas cessé de se battre sur la côte de Malabar, & les prétentions de l'Autriche & de la Prusse sur la Silésie n'avoient pas été bien fixées, non plus que les limites de la Nouvelle-Ecosse dans l'Amérique Septentrionale. On négotioit depuis longtems pour terminer ces différens, mais des raisonnemens politiques ne pouvoient pas décider un point, sur lequel on n'avoit pas de principes sûrs pour se guider. Les bornes des possessions Angloises & Françaises dans le Nouveau Monde n'avoient jamais été finalement réglées, peut-être à cause de leur éloignement, ou parce qu'on les regardoit de peu d'importance. D'ailleurs, il n'y avoit pas d'apparence que les Européens, qui n'avoient sur elles que le droit de conquête, s'accordassent pour les partager. On auroit pu disputer avec raison leurs droits sur ces pays, mais les avantages qu'ils promettoient aux deux partis n'étoient pas si équivoques. Quoiqu'il en soit, entrons dans quelque détail. Je vous observerai d'abord que les François avoient été les premiers colons de la Nouvelle-Ecosse, & qu'à force de travail, d'industrie, & de persévérance, ils avoient donné à un sol naturellement stérile un certain degré de fertilité. Cependant ce pays avoit souvent changé de maîtres, jusqu'à ce que les Anglois en furent déclarés légitimes possesseurs par le Traité d'Utrecht. Sans cet établissement nos autres Colonies seroient sans cesse exposées aux invasions des François, & ils

ils pourroient acquérir la supériorité dans le commerce & la pêche sur le banc de Terre-neuve. J'ai déjà dit plus haut que nous avions une Colonie dans la Nouvelle-Ecosse, qui étoit encore, pour m'exprimer ainsi, dans son enfance, & ne subsistoit que des bienfaits du gouvernement. Elle avoit à lutter contre la sévérité du climat, la nature du sol, & surtout contre les François. Ceux-ci qui étoient établis depuis longtems sur les derrières, excitoient continuellement les Sauvages à repousser les nouveaux-venus; plusieurs de ces malheureux furent massacrés en conséquence, ou vendus aux François à Louisbourg. On se plaignit de part & d'autre, on recrimina, de sorte que les deux nations se détruisoient & négocioient en même tems.

Il s'éleva de plus une autre querelle aussi difficile à terminer. Les François, qui prétendoient avoir découvert les premiers l'embouchure du fleuve Mississipi, réclamoient la possession de tout le pays adjacent, c'est à dire jusqu'au Nouveau Mexique à l'Orient, & aux Apalaches à l'Ouest. Ils chassèrent donc plusieurs familles Angloises qui s'étoient établies au de-là de ces montagnes, & bâtirent partout des forts pour défendre le pays. On commença à s'appercevoir alors qu'ils se proposoient d'environner nos colonies, toutes placées le long des côtes, de les presser par les derrières, & de faire ainsi tout le monopole du commerce avec les Indiens. C'est pourquoi nous craignîmes avec raison que s'ils pouvoient réunir leurs colonies du Nord à celles du Midi, ils se rendroient avec le tems maîtres de toute l'Amérique Septentrionale.

Le

Le Ministère Anglois s'étoit plaint depuis long tems des usurpations de la France, mais le tout en vain. Il résolut donc de repousser la force par la force, & de trancher le nœud Gordien, qu'il ne pouvoit délier. On envoya des ordres à nos Gouverneurs de se réunir pour se défendre, & d'engager les Sauvages dans nos intérêts s'il étoit possible. Ces hommes féroces ignorent absolument les arts de la paix, & semblent n'être faits que pour se battre. Les Anglois ne manquoient jamais de solliciter leur alliance lorsqu'ils étoient en péril, & les méprisoient lorsqu'ils n'avoient plus besoin d'eux. Cette conduite les aigrit contre nous, mais particulièrement les friponeries de nos négocians, & entr'autres de la *Compagnie de l'Ohio*, qui leur vendoit de mauvaises denrées, & les traitoit avec autant de perfidie que d'insolence. Mais les colons François avoient quelque chose dans leur caractère de plus analogue au leur : ils étoient braves, entreprenans & pauvres. Les Indiens se déclarèrent donc pour ceux-ci contre les Anglois qui étoient riches, économes & laborieux, & dont ils espéroient partager les dépouilles.

Ainsi nous avions à faire face, non seulement aux François, mais à presque toutes les peuplades de cette région. Malgré cela nos provinces n'en agirent pas plus vigoureusement contre l'ennemi commun : celles du Midi, qui étoient moins exposées, refusèrent leur contingent pour la défense de nos possessions. Quelques Gouverneurs, qui s'étoient ruinés par le luxe & la débauche, & avoient accepté leurs places pour rétablir leurs affaires, commettoient toutes sortes de violences & d'injustices pour assouvir leur rapacité : on les craignoit,

craignoit, on les détestoit, & ils n'eurent pas assez d'ascendant sur nos colons pour les armer contre l'ennemi. Cependant notre ministère prit des mesures pour défendre efficacement nos établissemens. Le Général *Lawrence* & le Colonel *Washington* avoient déjà commencé les hostilités en attaquant quelques partis François, qui les battirent toujours. Il est inutile de décrire leurs préparatifs & les nôtres, de citer des noms barbares, ou d'exposer nos succès & nos revers. J'observerai seulement en général que les deux nations sembloient avoir contracté la férocity des peuplades sauvages, & qu'elles se permirent plusieurs actes de cruauté.

Les Anglois tentèrent quatre expéditions à la fois. Le Colonel *Monckton* entreprit de chasser les François des établissemens qu'ils avoient formés dans la Nouvelle-Ecosse. Le Général *Johnson* se chargea d'attaquer le Point de la Couronne. Le Général *Shirley* marcha contre Niagara, & le Général *Braddock* contre le fort Du Quêne. *Monckton* fut le seul qui réussit. *Johnson* remporta une victoire inutile. *Shirley* agit avec trop de lenteur, & son expédition fut différée. Quant à *Braddock*, sa destinée est si extraordinaire qu'elle mérite quelque détail. Il avoit été recommandé par le Duc de *Cumberland*, qui connoissoit sa valeur & ses talens pour la guerre. Néanmoins ces deux avantages, d'ailleurs si importans en eux-mêmes, furent la cause de sa perte. Son courage le rendit obstiné, & ses connoissances militaires étoient inutiles dans un pays barbare, couvert de forêts immenses, où il ne pouvoit agir sur un plan régulier. Il partit du Fort *Cumberland* à la tête de deux-mille-deux-cens

cens hommes, & bientôt il fut informé que les François attendoient un renfort de cinq-cens hommes ; à cette nouvelle il précipita sa marche pour les joindre avant l'arrivée de ce nouveau secours. Ainsi après avoir donné huit-cens hommes au Colonel *Dunbar* pour lui amener ses munitions & son gros bagage le plutôt possible, il s'enfonça dans la solitude affreuse & immense d'Osvégo où les Européens n'avoient encore osé pénétrer. Il auroit dû envoyer des partis pour aller à la découverte ; mais cet homme téméraire méprisoit trop l'ennemi ; il arriva enfin dans le voisinage du fort Du Quêne le 9 Juillet, & il comptoit bientôt joindre les François, lorsque tout à coup son armée fut saluée d'une décharge générale de canon & de mousqueterie. Il n'étoit plus tems de reculer ; il s'étoit engagé dans un défilé d'où il ne pouvoit presque plus se dégager. Son avant-garde, pleine de terreur, se réplia en désordre sur le corps de bataille ; les officiers seuls entreprirent de faire face à l'ennemi, & *Braddock* se conduisit avec la plus grande intrépidité & son imprudence ordinaire. Il ordonna à ceux qui l'environnoient de se former, & de marcher vers les François. C'étoit un militaire enthousiaste qui croyoit faire une campagne en Flandres, au lieu des affreux déserts de l'Amérique. Cependant ses officiers tomboient en foule à ses côtés ; il eut jusqu'à cinq chevaux tués sous lui, & bientôt il se trouva presque seul sur le champ de bataille. Enfin il reçut un coup de feu qui le frappa au cœur, & termina ainsi sa vie. Toute son artillerie, ses munitions & ses bagages tombèrent entre les mains de l'ennemi, de même que tous ses papiers. Les Anglois perdirent dans
cette

cette malheureuse affaire plus de sept-cens hommes, & le reste se retira à Philadelphie. Toutes les grandes actions doivent être attribuées en partie à la conduite, & en partie à la fortune. *Braddock* fut malheureux, & il le méritoit.

Après tous ces premiers échecs, les Anglois ne voulurent plus garder de mesures avec la France, & le Roi donna des ordres pour saisir tous ses vaisseaux partout où on en rencontreroit, quoique la guerre ne fut pas encore déclarée. En conséquence nos ports furent bientôt remplis de navires François, ce qui nous dédommagea en quelque sorte des pertes que nous avions faites en Amérique. La cour de Versailles fit réentendre l'Europe de ses plaintes, & déclara que nous avions violé les loix des nations; elle traita la prise de ses vaisseaux de procédé deshonorant pour des barbares mêmes, & nous représenta partout comme une nation de pirates. Les Anglois répondirent à ses mémoires, & prétendirent avoir raison. Il faut cependant avouer que comme une déclaration de guerre est un cérémonial simple & facile, il auroit été plus honorable de suivre l'usage établi parmi les peuples civilisés. Dans le fait, les ministres étoient divisés; ils sentoient la nécessité d'agir avec vigueur, & cependant ils craignoient de lever entièrement le masque. *M. Pelham*, qui avoit été longtems à la tête des affaires, étoit mort, & le Chevalier *Robinson* lui avoit été substitué. Quoique celui-ci eut des talens & l'oreille du maître, il n'étoit pas d'un grand poids dans le conseil, & il se vit bientôt obligé de résigner sa place. *M. Fox* lui succéda, & on changea en même tems quelques autres membres du ministère. Les anciens vouloient la paix, & les

les nouveaux demandoient la guerre pour les supplanter par les intrigues de leur faction. Cependant la nation demandoit à grands cris une rupture avec la France, qui parut alors convaincre l'Europe de sa modération. Après une insulte aussi vive, elle ne voulut pas déclarer la guerre, ni agir par représailles. Cela n'empêchoit pas que cette Puissance ne nous menaçât d'une invasion; elle fesoit défilér des troupes sur ses côtes, & on craignoit qu'elle ne portât la guerre dans le cœur même de l'Angleterre. Ses préparatifs répandirent partout la terreur & la consternation. Nous n'avions ni généraux, ni troupes aguerries; nos ministres étoient haïs, pusillanimes, & irrésolus. Nous demandâmes alors aux Hollandois les six mille hommes, qu'ils doivent nous fournir en cas d'invasion. Mais ils affectèrent tant de prétextes & de délais, que le Roi, ne voulant pas rompre avec eux pour cela, cessa de les importuner à ce sujet, & ils l'en remercièrent. Voilà ce que nous gagnons par nos alliances, au lieu de nous borner à faire usage de la force naturelle de notre situation, & de nos ressources propres: nous voyons tous les jours l'absurdité de ce système politique, introduit par *Guillaume*; les alliances sont rarement d'aucun avantage, parce que ce n'est pas l'amitié qui les forme, & qu'on n'a pas le pouvoir de les faire respecter.

Dans cette crise, le ministère fit passer dans le royaume un corps de dix-mille Hanovériens & Hessois pour protéger dix-millions d'Anglois, qui auroient pu se défendre eux-mêmes: mais le peuple étoit mécontent, consterné, & se défioit de ses chefs. Il frémissait de se voir humilié au point

point qu'on crut qu'il eut besoin d'un petit nombre de mercenaires Allemands pour sauver l'Etat. Mais que pouvoit-on attendre de ministres qui n'avoit ni talens, ni intégrité !

Cependant les François n'avoient aucun dessein de nous honorer d'une visite ; ils ne vouloient que nous donner le change au sujet d'une expédition, qu'ils préparoient contre Minorque. Quoique le gouvernement en fut informé à tems, nos terreurs domestiques l'avoient empêché de pourvoir suffisamment à la sûreté de cette Isle, autrefois enlevée à l'Espagne. La garnison de St. Philippe étoit foible, & on n'envoya que dix vaisseaux de guerre en assez mauvais ordre dans la Méditerranée pour faire face à la flotte Française, commandée par le Marquis de la Galissonnière. Notre Amiral, l'infortuné Byng, n'avoit aucune réputation, & il eut ordre de tirer un bataillon de Gibraltar pour renforcer la garnison du fort St. Philippe ; mais le gouverneur crut qu'il étoit dangereux d'obéir dans la circonstance.

Byng fit voile pour Minorque, & fut joint dans sa route par un autre vaisseau de guerre Anglois, qui lui apprit que Port-Mahon étoit assiégé par les François. Il vit bientôt lui-même les drapeaux de France arborés dans l'Isle, & des batteries élevées contre le fort. Il rencontra ensuite la *Galissonnière*, & se contenta de rester sur la défensive. On croyoit qu'il entendoit parfaitement la marine, mais il ne s'étoit encore trouvé dans aucune action. En général les hommes se font gloire des talens que l'on admire le plus en eux, & ce fut le cas de Byng ; il sacrifia la réputation d'homme brave à l'espérance d'être applaudi pour

sa conduite. La flotte François se s'avança, & quelques vaisseaux Anglois l'attaquèrent, tandis que notre Amiral restoit tranquille spectateur du combat, & donnoit des raisons plausibles de sa conduite. Alors la *Galissonière*, profitant de son irrésolution, se retira sans bruit & avec peu de perte.

Cependant *Byng*, qui se piquoit toujours de prudence, tint un conseil de guerre aussitôt après; il représenta qu'il étoit inférieur à l'ennemi, qu'il étoit impossible de secourir Minorque, & qu'il convenoit mieux de repasser à Gibraltar, qui avoit peut-être besoin de secours. Presque tout le monde applaudit à cet avis, & on revint sur la côte d'Espagne. Dans cet intervalle la nouvelle de ce procédé pusillanime parvint en Angleterre, & rendit le peuple furieux: on crut que le ministère contribuoit aussi à aigrir les esprits, de peur qu'il ne fut exposé de même au ressentiment du public, pour avoir envoyé dans la Méditerranée une flotte si peu considérable. *Byng*, qui étoit alors à Gibraltar, ne se doutoit nullement de l'orage qui se formoit contre lui; mais il parloit & écrivoit ses dépêches dans un stile avantageux, comme s'il eut eu droit aux bienfaits de son Prince, & aux suffrages de sa patrie. Ce beau songe se dissipa bientôt; il reçut d'abord des lettres de rappel, & ensuite on ordonna qu'il fut ramené prisonnier en Angleterre. A son arrivée on l'enferma à Greenwich, & on employa toutes sortes de manœuvres pour exciter les clameurs d'une aveugle populace contre lui. On présenta de toutes parts des adresses au Roi pour le faire punir. D'un autre côté les amis de *Byng* ne négligeoient pas ses intérêts, & ils essayèrent de

de faire retomber la haine publique sur le minifère, qui, à bien dire, n'étoit pas moins coupable. Mais à la nouvelle de la prise du fort St. Philippe, le peuple parut forcené. On le regardoit comme la place la plus forte de l'univers après Gibraltar, les ouvrages en avoient été conduits sur le plan du fameux *Vauban*, & on le regardoit comme imprenable, tant par sa situation, que parce qu'il étoit bâti sur un roc. Les François l'attaquèrent sous les ordres du Maréchal de *Richelieu* au nombre de vingt mille hommes, qui s'en rendirent maîtres après avoir emporté les ouvrages avancés. Ils accordèrent cependant une capitulation honorable au gouverneur, le Général *Blakeney*, qui quitta le fort avec tous les honneurs de la guerre. Il semble néanmoins que dans la reddition d'une place, plus les conditions sont dures, plus elles sont honorables pour les vaincus, parce qu'elles montrent à quelles extrémités ils ont été réduits.

Les Anglois avoient été humiliés partout en Amérique & en Europe; la nation s'attendoit tous les jours à une descente de la part des François, & elle n'avoit pour la défendre qu'une troupe de mercénaires qu'elle commençoit à craindre; tout cela mit tout le Royaume en feu. Alors le malheureux *Byng* porta tout le poids du ressentiment de la nation: il fut transféré à Portsmouth, où on commença aussitôt à instruire son procès, qui dura plusieurs jours: enfin les Juges prononcèrent qu'il n'avoit pas fait ce qu'il auroit dû contre la flotte Française, & il fut condamné à mort: cependant on le recommanda en même tems à la clémence du Roi. Le conseil de guerre espéroit par là satisfaire le ressentiment de la nation,

tion, & éviter l'imputation de trop de sévérité. Quelques fussent les sentimens du ministère, il ne pouvoit guères résister au cri public. En conséquence, le Roi fit demander l'avis des douze Juges d'Angleterre, qui déclarèrent que la sentence du conseil de guerre étoit légale, & le Roi signa l'arrêt de mort de l'infortuné Amiral. On fit cependant encore une autre tentative pour le sauver. Un de ceux qui l'avoient jugé à Portsmouth, & qui étoit membre du Parlement, informa cette assemblée, que lui & quelques autres, qui avoient assisté au procès de *Byng*, désiroient d'être relevés du serment qu'ils avoient fait de garder le secret; qu'ils exposeroient les motifs de la sentence portée contre lui, & qu'ils révéleroient peut-être quelques circonstances importantes en sa faveur. Les Communes méprisèrent cette requête: mais le Roi jugea à propos de faire suspendre l'exécution du malheureux Amiral, jusqu'à-ce-que les scrupules de quelques membres du conseil de guerre fussent mieux éclaircis. On présenta donc un Bill pour annuler leur serment, qui eut la sanction de la Chambre-basse; mais les Pairs le rejetèrent. A la fin *Byng*, voyant l'inutilité de tous les efforts de ses amis pour le sauver, résolut de mourir avec courage pour démentir l'opinion qu'on avoit de sa lâcheté. Il parut inébranlable jusqu'au moment de son supplice; lorsqu'il monta sur le pont du vaisseau, où il devoit être fusillé, il fit voir la plus grande résolution, & donna à un officier un papier conçu en ces termes: " Je serai
 " dans quelques momens délivré de la persécution de mes ennemis, & échapperai à leurs violences. Je ne regrette pas une vie qui seroit
 " empoisonnée

empoisonnée par le sentiment de l'injure & de l'injustice qu'on me fait. Je suis persuadé qu'on traitera bientôt ma mémoire avec plus d'équité : on pénétrera les raisons odieuses qui ont excité les clameurs du peuple contre moi, & les lâches manœuvres employées pour échauffer les esprits. On me considérera comme une victime, qu'on a sacrifiée pour détourner le torrent de l'indignation publique, que d'autres méritent. Mes ennemis mêmes doivent me justifier, & le cri de leur conscience me déclare innocent. J'ai du moins cette consolation en mourant, d'avoir le témoignage de la mienne, qui me dit que le malheur de ma patrie n'est pas mon crime. Je souhaite avec ardeur que mon sacrifice puisse lui être utile, & contribuer à son bonheur : mais j'ai droit de déclarer que j'ai fait mon devoir suivant mes foibles lumières, & que j'ai consulté le mieux que j'ai pu l'honneur de mon Souverain, & les intérêts de mon pays. Je suis affligé que mes efforts n'aient pas eu un plus heureux succès, & que la flotte, que je commandois, fut trop foible pour une expédition de l'importance de celle dont j'étois chargé. La vérité l'emporte sur la calomnie, & la justice efface la tache odieuse de lâcheté, ou d'infidélité, dont on a voulu me noircir. Mon cœur me justifie de ces crimes ; mais cependant qui peut être sûr de son opinion ? Si ma faute est une erreur de jugement, & si j'ai seulement pensé différemment de mes Juges, ou si eux-mêmes se sont trompés, que Dieu leur pardonne, comme je le fais ! Que les remords qu'il ont montrés pour me rendre justice puisse finir

VOL. II. L “ comme

“ comme mon ressentiment ! Le Juge suprême
 “ voit tous les cœurs & leurs motifs, & je lui re-
 “ mets la justice de ma cause.”

L'infortuné *Byng* ne vouloit pas d'abord qu'on lui bandât les yeux ; mais il y consentit à la fin sur les représentations de ses amis. Il se mit à genoux, & mourut avec la plus grande fermeté.

Nous sommes trop près de cet événement pour en parler avec liberté. Si sa faute n'étoit qu'une erreur de jugement, c'étoit une raison suffisante pour l'absoudre, & il étoit cruel de l'en punir. Au reste, ceux qui déclament le plus violemment contre lui, se contentent aujourd'hui de dire qu'il falloit donner dans cette circonstance un grand exemple pour reveiller le courage de nos officiers, & ils prétendent le prouver par nos triomphes subséquens. De pareils raisonnemens ne sont pas une justification ; ils ne sont que spécieux : gardons néanmoins le silence, & que la postérité décide.

LETTRE XXVI.

ON a souvent comparé l'Europe à une vaste République, soumise à une seule loi, celle des nations, & composée de différentes provinces, que leur jalousie mutuelle empêche de s'aggrandir ; c'est pourquoi une rupture entre deux d'entr'elles suffit pour armer toutes les autres, mais surtout lorsque la dispute commence entre les principales. La France & l'Angleterre se brouillèrent d'abord pour un affreux désert au fond de l'Amérique ; l'incendie embrasa bientôt tout l'univers,

nivers, & reveilla les anciennes jaloufies des Princes de l'Europe.

Quoique la fortune eut favorifé en tout les François jufqu'à préfent, ils firent bien qu'ils ne pourroient lutter longtems contre la marine Angloife, & conferver leurs avantages. Concevant donc qu'une guerre navale leur feroit à la fin défavorable, ils déclarèrent fans façon qu'ils tâcheroient de fe dédommager de leurs pertes de ce côté là fur les États du Roi en Allemagne, dans l'efpérance que cette démarche nous obligeroit de fouscrire à leurs demandes, ou qu'elle partageroit nos forces, ou épuiferoit nos finances, parce qu'ils connoiffoient l'attachement de *George* pour l'Hanovre. Au refte ils ne fe trompoient pas beaucoup: la cour de Londres traita auffi-tôt avec la Ruffie pour un corps de cinquante-cinq-mille hommes, & on s'obligeoit en conféquence de donner à l'Impératrice *Elizabéth* un fubfide annuel de cent-mille livres fterling, qu'on payeroit d'avance.

Il y avoit longtems que *Frédéric*, Roi de Pruffe, fe regardoit comme le protecteur de l'Empire d'Allemagne, & il fut furpris de cet étrange traité. Ce Prince connoiffoit & cultivoit tous les arts de la paix, après avoir donné auparavant des preuves de fes talens fupérieurs pour la guerre. Il avoit appris dans l'école de l'adverfité à connoître les hommes, & à chérir fes fujets, dont il avoit éprouvé le zèle & l'attachement. Il déclara publiquement dans cette occafion qu'il ne fouffriroit pas qu'on introduifit aucunes troupes étrangères en Allemagne. Il étoit fans doute inftruit des intrigues de la cour de Vienne, & il foupçonnoit qu'elle avoit fait un traité avec la Ruffie pour le dépouiller de la Silé-

fic. Le Roi d'Angleterre, qui n'avoit en vue que la sûreté de son Electorat, se vit alors dans une position fort critique, exposé au ressentiment de la France & de la Prusse, tandis que les Russes étoient trop éloignés pour le secourir. Cependant il ne se proposoit que d'interdire l'entrée de l'Allemagne à ses ennemis, & le Roi de Prusse étoit dans les mêmes intentions. Il s'unirent donc ensemble pour remplir cet important objet.

Quoiqu'ils ne parussent avoir en vue de part & d'autre que la paix de l'Empire, chacun espéroit recueillir de cette alliance quelques avantages particuliers. *Frédéric*, qui savoit que les Autrichiens étoient ses ennemis, & qu'ils s'étoient ligüés avec les Russes pour l'attaquer, pensa alors à se venger, sans s'imaginer que la France oublieroit ses longues querelles avec la maison d'Autriche & changeroit dans cette circonstance son système politique. *George*, d'un autre côté, comptoit avoir acquis un allié puissant & voisin de son Electorat, que les François n'oseroient désobliger ; & que la maison d'Autriche, qui lui avoit de si grandes obligations, seroit reconnoissante, tandis que les Russes resteroient neutres, selon leurs engagements antérieurs. Mais il se trompoit, & quoique son alliance avec la Prusse étonnât toute l'Europe, celle de la France avec l'Autriche parut encore plus extraordinaire. Il y avoit longtems que *Maria Thérèse* projettoit de recouvrer la Silésie avec le secours des Russes : mais lorsqu'elle vit que le Roi de Prusse s'étoit uni avec l'Angleterre, son ancienne alliée, elle se liguâ avec la France au grand étonnement de tous les raisonneurs. Cette démarche changea absolument le système de l'Europe, ce qui fait voir que les événemens guident la politique,

tique, tandis-que la politique guide rarement les événemens, ou pour me servir du mot de *Tacite* : *Il y a peu de différence entre l'art & la fatalité.*

Cependant le traité entre la France & l'Autriche ne fut pas plutôt ratifié, que ces Puissances invitèrent la Russie à y accéder, ce qu'elle fit avec empressement; par là elle pouvoit de nouveau pénétrer en Allemagne. Il y avoit longtemps qu'elle cherchoit à s'y établir, parce qu'alors en faisant sagement usage de toutes ses ressources, elle auroit pu insensiblement donner la loi à ses voisins, & parvenir à la monarchie universelle. La France arma aussi la Suède en sa faveur, malgré l'opposition du Roi de cet Etat, qui étoit parent de *Frédéric*.

Ainsi s'évanouirent dans un instant, comme un vain phantôme, ces alliances du Continent, qui nous avoient coûté tant de sang & de trésors. Nous avions à combattre la France en Amérique, en Asie, & en Europe. La Prusse devoit protéger l'Electorat d'Hanovre à nos dépens. L'Autriche se proposoit d'attaquer la Prusse, & s'unir encore pour cela au Roi de Pologne. Les autres Princes restèrent tranquilles spectateurs de ces grandes querelles. *Frédéric* pénétra bientôt les desseins de ses ennemis, & il vit les Saxons, au nombre de seize mille hommes, prendre poste à Pyrna, sous prétexte de s'exercer aux manœuvres militaires. Le traité secret entre l'Autriche & la Russie ne lui échappa pas non plus; ces deux Puissances étoient convenues de conquérir & partager ses Etats, dès le moment que la paix de l'Europe seroit interrompue. Le Roi de Prusse appelloit cela une alliance offensive, mais l'autre parti soutenoit qu'elle n'étoit que défensive. Cependant

comme on faisoit partout de vigoureux préparatifs pour la guerre, *Frédéric* fit demander à la Cour de Vienne un éclaircissement précis à ce sujet. Les ministres de l'Impératrice tergiversèrent d'abord ; mais comme il exigeoit une assurance positive qu'il ne seroit pas attaqué dans l'année, on lui fit une réponse ambiguë, qui marquoit assez les intentions secrètes de ses ennemis. Alors il prit son parti, & aima mieux porter la guerre chez eux que de l'attendre chez lui. Il demanda, suivant le vain cérémonial en usage, le passage pour ses troupes en Saxe, & dissimula ses soupçons à l'Electeur. Comme celui-ci proposoit d'observer une exacte neutralité, le Roi de Prusse parut accepter cette offre avec joie, & le pria de renvoyer ses Saxons dans leurs quartiers pour prouver sa sincérité. Mais *Auguste* le refusa, & c'est ce que *Frédéric* attendoit : alors il bloqua son camp dans la vue de le réduire par famine ; car le poste étoit presque imprenable, tandis que d'un autre côté il étoit également difficile aux Saxons de se retirer. Le Roi de Prusse leur coupa donc les vivres, & ils furent bientôt obligés de se rendre prisonniers de guerre.

Il est inutile dans une Histoire d'Angleterre de récapituler les marches, contremarches, sièges, victoires & défaites de ce puissant allié. Ses exploits surpassent tout ce que l'Histoire nous a transmis dans ce genre, ou que la Fable a imaginé. Nous voyons ici le Roi d'un petit Etat, qui n'a d'autre ami que le Roi d'Angleterre, pressé & enveloppé par les plus grandes Puissances de l'Europe, & faire cependant face partout avec une intrépidité sans exemple. Il envahit la Bohême, bat les Impériaux, se retire, commence
une

une autre campagne, remporte une grande victoire auprès de Prague, assiège cette ville, qu'il est sur le point de prendre, est vaincu à son tour par sa faute, & se retire une seconde fois. *La fortune, dit-il, m'a aujourd'hui tourné le dos : j'aurois dû m'y attendre ; c'est une femme, & je ne suis pas galant : les succès inspirent souvent une confiance dangereuse, mais une autre fois nous serons mieux.*

Ce revers fut suivi d'un autre. Le Duc de Cumberland commandoit une armée d'Hanovériens, qui devoit le soutenir, & comme elle étoit de beaucoup inférieure à celle des François, elle fut obligée de se retirer devant eux de poste en poste. On auroit pu leur disputer le passage du Wésér, & cependant le Duc les laissa traverser cette rivière sans opposition. Enfin après avoir été poussé jusqu'à Hastenbeck, il résolut d'y attendre l'ennemi. Mais malgré l'avantage de sa situation, il fut obligé de céder au nombre ; il perdit la bataille, & se retira vers Stade. Il marcha à travers un pays, où il ne pouvoit trouver de vivres, ni agir contre les François, jusqu'à ce qu'à la fin il lui fut impossible d'avancer, ou de reculer. Alors il mit bas les armes, & signa la fameuse capitulation de Closterséven, par laquelle ses troupes furent envoyées en différens quartiers, & s'obligèrent de ne point porter les armes contre la France, ou ses alliés, pendant tout le reste de la guerre.

Les François se préparèrent alors à fondre sur le Roi de Prusse, dont les affaires paroissoient désespérées. Ils pénétrèrent dans ses États d'un côté, & les Russes d'un autre, portant partout le fer & le feu, tandis que les Autrichiens, étant entrés en Silésie, s'avancèrent jusqu'à Breslau, &

allèrent faire le siège de Schweidnitz, qui se rendit après une vigoureuse résistance. Vingt-mille Suédois envahirent en même tems la Poméranie Prussienne, la mirent sous contributions, & se rendirent maîtres d'Anclam & de Demmain. *Frédéric* tâchoit de faire tête partout ; mais tandis qu'il étoit à la poursuite d'un ennemi, un second venoit ravager ses Etats d'un autre côté, & ses pertes augmentoient tous les jours. Il étoit presque seul, & n'avoit d'autres ressources que les subsides de l'Angleterre.

Cependant nos Ministres voulurent faire quelque chose pour détourner l'orage qui le menaçoit ; ils résolurent de tenter une expédition contre Rochefort pour attirer ailleurs l'attention de l'ennemi, & détruire les vaisseaux de guerre François, qu'on pourroit trouver dans le port. Enfin notre flotte parut devant cette place, & nos gens délibérèrent pendant quelque tems sur le plan d'opérations qu'il convenoit de suivre. Ils résolurent d'abord de se rendre maîtres de la petite Ile d'Aix, ce qui étoit une conquête aisée. Mais dans l'intervalle, les milices du pays s'assemblèrent, & on vit deux camps sur le bord de la mer. Le mauvais tems nous avoit empêchés de débarquer à propos, & alors notre Amiral commença à craindre le nombre de l'ennemi, de sorte qu'après avoir pesé tous les risques de cette entreprise dans la circonstance, il prit le parti de ramener sa flotte dans les ports d'Angleterre. La nation murmura beaucoup à l'ordinaire ; les auteurs du projet & ceux qui devoient l'exécuter s'accusèrent réciproquement. Les officiers disoient qu'il étoit téméraire & inutile, & le Ministère déclamoit contre leurs délais & leur lâcheté. Tout ceci ne faisoit qu'enflam-

mer

mer les partis, & augmenter le désespoir de la nation. Le Roi s'échappa au point de dire publiquement, qu'il croyoit que tous les commandans de ses troupes avoient résolu de ne rien faire. Le peuple, furieux autrefois, ne montrait plus qu'un sombre mécontentement, & en effet la perspective n'étoit pas agréable; des armées détruites, une marine inactive, des expéditions ridicules, & le seul allié que nous eussions, sur le bord du précipice. Tel fut le prélude de cette guerre: les pusillanimes annonçoient en conséquence l'esclavage de la nation, & ceux, qui comptoient le plus sur nos ressources, se bernoient à espérer un traité de paix qui nous remettroit sur le même pied qu'auparavant.

L E T T R E XXVII.

CEPENDANT la presse gémissoit sous le poids des ingénieuses productions d'une foule de grimauds politiques, qui persifloient nos gens de guerre, ou prédisoient la ruine de la nation. Mais le Parlement ne perdit pas courage; quoiqu'il accordât annuellement des subsides énormes, le gouvernement les percevoit sur le champ. Le cri public parutveiller la valeur de nos officiers: nous commençâmes à avoir quelques succès en Asie, & nous y apprîmes à vaincre de nouveau. Un coup de canon tiré en Europe retentit toujours jusqu'aux extrémités du monde. Les Anglois, les François & d'autres avoient bâti des forts sur la côte de Coromandel avec le consentement du Grand Mogul, qui en réclame la souveraineté, quoiqu'elle soit à peine reconnue

par les Nababs des Provinces éloignées, qui se sont rendus indépendans, & gouvernent en despotes, sans même lui rendre hommage. Ces petits tirans ont recours aux Européens dans leur querelles, & achètent leur alliance. Il y avoit déjà quelque tems que les Anglois & les François s'étoient déclarés pour deux différens Nababs, & ils devinrent insensiblement les principaux dans la dispute. Les succès avoient été assez partagés jusqu'à ce que le courage & la conduite du fameux *Clive*, qui étoit d'abord allé dans les Indes en qualité de commis, tournèrent la balance en notre faveur. Il vint à bout de chasser les François de la province d'Arcot, après s'être rendu maître de la personne de leur Général, & il rétablit le Nabab qui le soudoyoit. La Cour de Versailles, sentant à la fin qu'elle étoit trop foible dans cette partie du monde, demanda à traiter, & la Compagnie Angloise des Indes Orientales convint avec celle de France que les établissemens pris de part & d'autre, depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, seroient rendus aux premiers possesseurs; que les deux partis reconnoistroient les Nababs qu'ils avoient faits chacun de son côté, & qu'à l'avenir les Anglois & les François ne se mêleroient en aucune manière des affaires des Princes du pays. C'étoit là une espèce de suspension d'armes qui ne dura pas longtems: deux compagnies de commerce ne s'accrochent jamais sincèrement; c'est l'intérêt seul, & non l'honneur, qui dirige leur politique. Quelques mois après elles recommencèrent les hostilités; le commerce produit toujours l'avarice, & l'avarice n'est que trop souvent la mere de l'injustice & de la barbarie. Le Nabab de Bengal, qui étoit irrité contre les Anglois,

glois, prit le parti des François, leva une armée nombreuse, & alla assiéger Calicut, un fort appartenant aux premiers, qui n'étoient pas en état de se défendre contre des barbares. Il fut donc pris d'assaut, & la garnison, qui étoit de cent quarante-six personnes, fut jetée dans un cachot étroit, nommé le *Noir-Souterrain*, d'environ dix-huit pieds en quarré, & presque entièrement privé d'air. Il est impossible d'imaginer ce que souffrirent ces malheureux en pareilles circonstances dans un climat brûlant. Ils essayèrent d'abord d'enfoncer les portes, & voulurent ensuite torturer leurs gardes pour les faire repartir en différentes prisons, mais le tout inutilement. Dans cette horrible situation ils éclatèrent d'abord en cris, en gémissemens & en imprécations; puis ils tombèrent dans un sombre désespoir. Il en périt jusqu'à cent-vingt-trois la première nuit, & les autres qui leur survécurent furent emportés pour la plupart par des fièvres putrides.

La prise de la forteresse ci-dessus retarda quelque tems le progrès des armes Angloises; mais la fortune de *Clive* ramena bientôt la victoire, & l'Amiral *Watson* le seconda puissamment. Le fameux pirate *Angria*, qui désoloit depuis longtems les établissemens de notre Compagnie des Indes, fut châtié le premier. Il avoit plusieurs galères, avec lesquelles il attaquoit à propos des navires de la première force, & se fesoit ainsi payer par les Européens la liberté de commercer. *Watson* & *Clive* pénétrèrent au milieu du feu de l'ennemi jusqu'au port de *Geriah*, où étoit sa petite flotte, qu'ils réduisirent bientôt en cendres, & le fort se rendit à discrétion. Les vainqueurs y trouvèrent une grande quantité de munitions de guerre, &

autres effets jusqu'à la valeur de cent-trente-mille livres sterling.

De Geriah *Olive* alla venger la mort de la garnison de Calicut; mais il n'y fut plutôt arrivé avec *Watson*, qui n'avoit que deux vaisseaux avec lui, qu'ils eussent une furieuse décharge de toutes les bateries du fort. Ils rendirent le même salut, mais avec plus de succès, & la place fut abandonnée en moins de deux heures. Ainsi les Anglois se virent en possession des deux postes les plus importants sur le fleuve du Gange. *Hughly*, ville de grand commerce, tomba aussi bientôt entre leurs mains, & tous les magasins du viceroy de Bengal furent détruits. Celui-ci, irrité de ses pertes, assembla une armée de quinze-mille hommes de pied & de dix-mille chevaux, dans la résolution d'exterminer les Anglois de sa province. A cette nouvelle, *Olive* demanda six-cens matelots à l'Amiral pour renforcer sa petite armée, & marcha sur trois colonnes à l'ennemi, qu'il défit entièrement, malgré l'infériorité du nombre. Au reste une milice Asiatique n'est guères en état de lutter contre des Européens bien disciplinés, & faits à tous les climats : les mœurs, les coutumes, la religion des Indiens, tout conspire à les énerver & à les rendre pusillanimes. Qu'on imagine une troupe de soldats, allant au combat en longs habits de soie, qui n'ont d'autre courage que celui que peut inspirer l'opium, dont ils font un grand usage, & ne risquent rien que de changer de chaînes; un Général monté sur un éléphant, & conséquemment plus exposé, & une artillerie tirée par des bœufs, qui deviennent intraitables à la moindre blessure; si l'on considère toutes ces circonstances, il ne paroîtra pas étonnant que deux-

deux-mille Européens mettent en fuite trente-mille hommes de cette trempe, & nous cesserons d'admirer les exploits trop vantés d'un *Cyrus* ou d'un *Alexandre*.

Une victoire si facile rendit le Nabab de Bengal méprisable à ses peuples, tandis que son insolence & sa cruauté le rendoient odieux. *Alikan*, son premier Ministre, conspira contre lui, & les Anglois résolurent de le seconder de tout leur pouvoir. *Clive* marcha de nouveau contre le Nabab, & le battit encore avec la même facilité, après quoi *Alikan* leva le masque & succéda à son maître, qu'il fit bientôt mettre à mort. Les Anglois l'avoient porté sur le trône; il ne fut pas ingrat; il leur accorda tous ce qu'ils voulurent, les combla de trésors, & se fit gloire de les avoir pour alliés.

Clive triompha encore des François avec le secours des Amiraux *Watson* & *Pocock*. Il emporta Cadenagore, le plus important de leurs établissemens dans la Baye de Bengal: mais leur plus grande perte fut celle du fort le plus important qu'ils eussent sur le Gange, par lequel ils avoient longtems partagé le commerce de cette partie des Indes. Ainsi dans l'espace d'une seule campagne nous nous vîmes en possession d'un pays immense, supérieur en richesses, en fertilité & en étendue à plusieurs Etats de l'Europe. La Compagnie des Indes reçut plus de deux-millions sterling pour sa part, & les troupes de mer & de terre partagèrent entr'elles plus de six-cens-mille livres. Les Anglois devinrent dès lors invincibles dans le Bengal; mais peut-être que ces possessions éloignées nous priveront avec le tems de citoyens utiles, ou que les naturels

naturels du pays apprendront à la fin à vaincre par leurs défaites.

Ces brillans succès allarmèrent la France, & excitèrent la jalousie des Hollandois. Le Comte de *Lally*, officier Irlandois, qui passoit pour l'homme le plus brave, mais en même tems le plus singulier, qui fut au service de France, amena aux Indes Orientales des renforts considérables : il avoit porté les armes depuis sa jeunesse, & il étoit outré dans ses principes sur le point d'honneur. Il parut pendant quelque tems rétablir la réputation des armes Françoises dans le Bengal ; il prit le Fort St. David, pillâ une ville qui appartenoit au Roi de Tanjour, & alla ensuite assiéger sa capitale. Mais ayant été obligé de se retirer, il pénétra dans la province d'Arcot, & il se prépara à attaquer Madras, notre principal établissement sur la côte de Coromandel ; il éprouva néanmoins dans cette circonstance des obstacles auxquels il ne s'étoit pas attendu. L'artillerie de cette place fut mieux servie que la sienne, & les François ne montrèrent pas assez de courage. Ils firent cependant brèche ; mais *Lally* les exhorta vainement pendant quinze jours à monter à l'assaut ; ils le refusèrent constamment. D'ailleurs ils commençoient à manquer de vivres, & les Anglois ayant reçu un renfort, ils désespérèrent de prendre cette forteresse. Ils levèrent donc le siège, & le mauvais succès de cette expédition les humilia tellement, qu'ils n'agirent que foiblement ensuite dans toutes leurs rencontres avec l'ennemi. Leur flotte dans cette partie du monde étoit supérieure à la notre ; mais elle évita constamment d'en venir à une action décisive.

Les

Les François n'étoient cependant pas les seuls ennemis que nous eussions à craindre en Asie ; les Hollandois ne voyoient pas sans jalousie l'importance & la rapidité de nos conquêtes. Ils se crurent lésés & se plaignirent. Comme cette affaire, quelque frivole qu'elle paroisse à présent, peut avoir dans la suite des conséquences sérieuses, permettez-moi quelques remarques à ce sujet.

Les Hollandois, sous prétexte d'augmenter leurs garnisons dans le Bengal, équipèrent sept vaisseaux de guerre, qui eurent ordre de remonter le Gange, & de fortifier tellement leur fort de Chincura, qu'ils fussent en état de conserver le grand commerce de salpêtre qu'ils y font. Mais *Clive* dépêcha une lettre à leur Commandant pour lui déclarer qu'il ne pouvoit pas lui permettre de débarquer, ni de jeter de nouvelles forces dans Chincura. L'Hollandois répondit que ce n'étoit pas là son dessein, & qu'il vouloit seulement mettre son équipage à terre pour se rafraichir après un long voyage, ce qui lui fut accordé. Mais lorsqu'il eut été joint par d'autres vaisseaux, qui devoient seconder ses opérations, il leva le masque ; il s'avança vers Chincura, & prit plusieurs petits navires Anglois pour se venger de l'affront que *Clive* lui avoit fait. Alors le Commandant Anglois envoya à sa poursuite trois vaisseaux de la Compagnie des Indes ; ils le joignirent bientôt, & l'attaquèrent sur le champ. Le combat ne fut pas long ; bientôt les Hollandois baissèrent pavillon, & se rendirent. Le Capitaine *Wilson*, qui commandoit cette expédition, s'empara de leurs vaisseaux, & fit tout l'équipage prisonnier. D'un autre côté leurs troupes de terre, qui étoient de douze-cens hommes, furent
entièrement

entièrement défaites par le Colonel *Ford*, que *Chiv* avoit envoyé contr'elles. Cependant le *Nabab* avoit gardé tout le tems une neutralité suspecte, prêt à se déclarer pour le plus fort ; mais lorsqu'il vit les Anglois vainqueurs, il leur offrit ses services, & proposa de détruire le fort de *Chincura*. La nouvelle de toutes ces opérations ne fut pas plutôt apportée en Europe, que les Hollandois éclatèrent en plaintes contre l'ambition des Anglois, qui vouloient faire seuls le commerce des Indes. Ceux-ci recriminèrent, & leur reprochèrent amèrement les cruautés, dont ils s'étoient autrefois rendu coupables pour assouvir leur cupidité, sans égard pour la justice, ou la loi des nations. On négotia cependant bientôt, & ils cédèrent à nôtre supériorité ; on fit un traité équivoque, qui contient probablement le germe de nouvelles divisions plus funestes encore. Les Hollandois cherchent toujours à se fortifier de plus en plus dans les Indes, & les Anglois les empêcheront constamment de s'y rendre trop puissans. C'est ainsi que lorsque nous terminons une guerre, nous semons souvent le germe d'une autre.

Nous ne fumes pas moins heureux sur la côte de *Coromandel*, sous la conduite du Colonel *Cotta*. Celui-ci marcha contre le Général *Lally*, prit *Wanderwash* & *Carangoly* sur sa route, & enfin arriva à l'ennemi, qui l'attendoit de pied ferme. Les François s'avancèrent, & on commença à se canonner furieusement de part & d'autre ; l'action fut vive & dura cinq ou six heures. Cependant *Lally* prit à la fin la fuite, & toute son artillerie tomba entre nos mains. Nous nous emparâmes ensuite de la ville d'*Arcot*, & il ne restoit

restoit plus aux François dans l'Inde que Pondichéry, le plus fort & le plus considérable de leurs établissemens. Cette place l'emportoit sans contredit sur toutes les autres possessions des Européens en opulence, en commerce & en splendeur. Cooté, après avoir tout renversé devant lui, vint à la fin y mettre le siège, tandis-que l'Amiral Stevens bloquoit le port. On ne pouvoit guères attaquer régulièrement cette place importante, à cause des pluies périodiques qui devoient tomber bientôt : néanmoins le Commandant Anglois la tint investie pendant sept mois malgré l'inclémence de la saison, & réduisit *Lally* aux plus grandes extrémités. Les François souffrirent avec constance toutes les horreurs de la famine ; ils étoient obligés de se nourrir d'animaux immondes, qu'on leur faisoit payer encore bien cher, un chien s'étant vendu jusqu'à un louis-d'or. Dans cette crise la fortune leur offrit un rayon d'espoir : la plus grande partie de la flotte Angloise se brisa contre le port par une de ces furieuses tempêtes ordinaires dans ces climats. Alors *Lally* ranima le courage de ses gens épuisés de faim, de fatigues & de maladies, & leur fit espérer qu'ils recevraient bientôt un secours de vivres. Il écrivit aussitôt à un agent François cette lettre frappante, qui marque bien l'horreur de sa situation. *L'Escadre Angloise n'est plus, de douze vaisseaux dont elle étoit composée il y en a sept qui ont péri avec tout leur équipage ; quatre autres sont hors d'état de servir, & il n'y a qu'une frégate qui ait échappé à la tempête. Vous avez déjà eu une occasion de sauver Pondichéry, & si vous négligez celle-ci, ce sera entièrement votre faute. Offrez de grandes récompenses. J'attens dix-sept-mille*

Sept-mille Marattes en quatre jours. En un mot, risquez tout, tentez tout, forcez tous les obstacles, & envoyez-nous du ris, si peu que ce soit.

Cette lettre singulière fut interceptée, & quatre jours après *Lally* eut la mortification de voir reparoître l'Amiral *Stevens*, qui avoit réparé ses pertes avec toute la célérité possible. Cependant il s'obstina à défendre la place, jusqu'à-ce-que voyant sa garnison diminuée de moitié, & que les Anglois avoient fait une brèche praticable, il fit un signal pour suspendre les hostilités. Deux magistrats & le recteur des Jésuites vinrent dans notre camp pour offrir de capituler : mais *Lally* ne voulut pas absolument se mêler de la négociation ; il envoya au contraire une espèce de Mémoire au Colonel *Coote*, rempli d'invectives contre les Anglois, & dit qu'il ne traiteroit jamais selon les loix de la guerre avec un ennemi sans foi & sans honneur. Il nous laissa donc prendre possession de la ville, & refusa de la rendre avec les formalités ordinaires.

La prise de cette place anéantit absolument le pouvoir des François dans cette partie du monde, & nous rendit maîtres de tout le commerce depuis l'Indus jusqu'au Gange. Les Princes du pays apprirent à nous connoître & à nous craindre. Depuis ce tems nous avons été les arbitres du Mogol, dont nous avons fait prisonnier l'Empereur même. Nous égalons les anciens Romains ; nos Etats sont aussi étendus, & nous leur sommes infiniment supérieurs par mer. Heureux si nous savions nous borner, & distinguer entre la victoire & les avantages qu'elle procure ! Heureux si nous pouvions concevoir que lorsqu'une nation brille
avec.

avec le plus d'éclat, elle est comme un flambeau qui se consume insensiblement !

L E T T R E XXVIII.

LA victoire suivoit ainsi partout les armes Angloises en Europe & en Amérique. Mais observons d'abord que nos affaires avoient été d'abord entre les mains de ministres ignorans, pusillanimes & désunis. Il n'y avoit qu'un cri général contr'eux ; ils gouvernoient depuis longtems par des factions ; ils environnoient le trône & obsédoient le Prince, non pour servir la nation, mais pour s'enrichir eux & leurs amis. Quand on proposoit quelques opérations qui leur étoient désagréables, ou que le Roi donnoit quelque place sans les consulter, ils se retiroient pour se faire rappeler ensuite avec plus d'éclat. Personne ne pouvoit donc s'avancer que sous leurs auspices ; ils ne récompensent que les services particuliers rendus à eux-mêmes ; il gouvernoient le sénat & l'armée ; le pouvoir de la couronne s'affoiblissoit ; celui du peuple n'étoit presque plus rien ; l'orgueil, l'ignorance, & la faction d'une aristocratie, étrangère à la constitution de l'Etat, assiégeoient le Souverain, & fermoient tout accès auprès de lui.

Notre situation avoit été d'abord véritablement déplorable. La défaite de *Braddock* en Amérique, la perte d'*Osvego*, la lenteur de nos armemens, l'absurde destination de nos flottes & de nos armées, bref, tout rendoit nos affaires presque désespérées. On présenta des *Adresses* au Roi de toutes les parties du Royaume ; il entendit enfin la voix de

de son peuple, & les ministres furent obligés d'admettre parmi eux quelques hommes sages & intègres pour réparer le mal. *M. Pitt* fut nommé Secrétaire d'Etat, & *M. Legge* Chancelier de l'Echiquier. Si je traçois leur caractère, on m'accuseroit peut-être d'adulation, ou de satire : il suffit de remarquer qu'on avoit la plus haute opinion de leurs talens, & que leur conduite la justifia.

Au reste un ministère, composé d'hommes qui avoient des maximes & des vues si différentes, ne pouvoit longtems subsister. Les uns flattoient le Roi par leur prétendu zèle pour le salut de ses Etats d'Allemagne ; les autres déclamoient contre les alliances du continent. Ils avoient peut-être tort de part & d'autre ; mais les principes de ces derniers devoient naturellement déplaire au Prince. En conséquence *Pitt* fut obligé de quitter son poste quelques mois après, de même que son ami *Legge*. Les anciens ministres crurent que cette démarche assureroit leur pouvoir ; mais au contraire ils en furent les victimes. Toute la nation prit le parti de *Pitt* & de *Legge*, & le Roi jugea enfin à propos de la satisfaire. Ils furent rétablis, & dès lors la victoire vint nous consoler.

Néanmoins la guerre continua quelque tems en Amérique sur l'ancien plan, & quoique nous y fussions supérieurs en nombre, nos troupes y éprouvèrent tous les désavantages, qui résultent d'un système d'opérations formé par des ministres imbécilles. Nos femmes & nos enfans étoient tous les jours les victimes de la barbarie des Sauvages, & ce qu'il y a de plus étrange, c'est que deux-mille Anglois armés restoient tranquilles spectateurs de ces horribles massacres. Nos Généraux se plai-

gnoient

gnoient hautement de la lâcheté & de la lenteur de nos colons, qui auroient dû se réunir pour leur propre défense, & ceux-ci déclamoient contre l'orgueil, l'avarice & l'incapacité de ces officiers. Le Général *Shirley* & le Lord *Loudon* prirent tour à tour le commandement de nos troupes dans cette partie du monde. A la fin on résolut d'agir vigoureusement, & le Général *Amherst* partit pour aller attaquer le Cap-Bréton, d'où les François désoloient impunément le commerce de nos colonies : cette Ile leur étoit d'ailleurs très-commode pour la pêche sur le banc du Terre-neuve. Leur fort de Louisbourg, muni de tous les secours de l'art, avoit de plus une garnison nombreuse, & un gouverneur vigilant. Il seroit ennuyeux de décrire les opérations du siège, & il suffit de dire que les Anglois forcèrent tous les obstacles ; la place se rendit par capitulation, & la fortune commença dès lors à nous favoriser dans ces climats barbares.

Mais il n'en fut pas de même d'une autre expédition contre Ticonderago sous la conduite du Général *Abercrombie* ; il procéda avec trop de lenteur & de réserve, & il trouva l'ennemi préparé & retranché sous le fort. Cependant nous attaquâmes les François, qui n'avoient presque rien à craindre par leur position ; ils nous repoussèrent avec un grand carnage, & *Abercrombie* fut obligé de se retirer en désordre. Il auroit pu revenir à la charge s'il avoit eu son artillerie, qui n'étoit pas encore arrivée ; mais il craignoit de rester dans le voisinage des vainqueurs ; il rembarqua donc ses troupes, & retourna dans son camp sur le Lac *George* d'où il étoit parti. Nous fumes plus heureux dans une troisième expédition
contre

contre le fort Du Quêne, que nous emportâmes en peu de tems : c'étoit une place de la plus grande importance pour reprimer les incursions des Sauvages, qui désoloient sans cesse nos colonies, & empêcher la communication entre les établissemens François, qui avoit été maintenue jusqu'alors par une longue chaîne de forts. En général cette campagne nous fut heureuse, & nous nous préparâmes à pousser la suivante avec plus de vigueur encore.

On résolut donc d'attaquer l'ennemi dans tous ses établissemens à la fois. Le Général *Amberst* devoit marcher contre Ticonderago & *An. 1759.* le Point de la Couronne, *Wolfe* avoit ordre de pénétrer par le fleuve *St. Laurent* jusqu'à Québec, & d'en faire le siège, tandis que le Général *Prideaux*, & le Chevalier *Johnson* iroient attaquer un fort des François auprès de la fameuse cataracte de Niagara, qui défendoit la communication entre leurs établissemens du Nord & ceux de l'Ouest. Nous fîmes d'abord le siège de cette dernière place; mais *Prideaux* fut tué dans la tranchée, ce qui n'empêcha pas *Johnson* de continuer l'attaque avec vigueur. Les François, qui connoissoient l'importance de ce fort, entreprirent d'y jeter du secours; ils s'avancèrent jusqu'à notre camp, & nous les chargeâmes aussitôt. Ils furent défaits, & la garnison de Niagara se rendit prisonnière de guerre. D'un autre côté *Amberst* pénétra jusqu'au deux forteresses qu'il s'étoit proposé d'assiéger : mais il les trouva abandonnées & démolies. Il ne restoit donc plus qu'un grand coup à frapper pour mettre les Anglois en possession de toute l'Amérique Septentrionale : il s'agissoit de prendre Québec, ville bien bâtie, & florissante. Le Général *Wolfe*, qui étoit

étoit chargé de cette expédition, s'étoit déjà distingué en plusieurs rencontres, & particulièrement au siège de Louisbourg ; il s'étoit élevé par son mérite seul & sans patrons au poste qu'il occupoit alors. Les deux partis avoient jusqu'alors fait la guerre en barbares dans ces climats reculés ; *Wolfe* eut honte de pareils procédés, & fut un ennemi généreux. Une description du siège de Québec pourroit instruire un soldat, mais elle ne seroit d'aucune utilité pour vous. J'observerai seulement que la fortune nous parut d'abord contraire, & que l'ennemi nous repoussa souvent dans ses sorties. *Wolfe* même commençoit à augurer mal de son entreprise. *Je fais, dit-il, que les affaires de ma patrie exigent des mesures vigoureuses ; mais une poignée de braves gens ne devoient employer leur courage, que lorsqu'ils ont quelque espoir de réussir ; il y a à présent tant de difficultés dans cette expédition, que je ne sais presque que faire.*

Cependant il résolut de tenter un dernier effort, & ses troupes s'étant mises en possession pendant la nuit d'une éminence qui commandoit la place, le Général François, le Marquis de *Montcalm*, s'avança pour lui livrer bataille, bien déterminé à ne pas survivre aux malheurs de sa patrie en cas de défaite : le Général Anglois de son côté étoit résolu de vaincre ou de périr. Ils furent tous deux tués, mais la victoire se déclara pour nous. *Wolfe* mourut comme le brave *Epaminondas* : il fut d'abord blessé à la main au commencement de l'action, ce qui ne l'empêcha pas de s'avancer avec intrépidité contre l'ennemi ; bientôt il reçut un coup mortel, & il tomba entre les bras d'un soldat. Dans le tems qu'il luttoit avec la mort, il entendoit une voix crier, *Ils fuyent ; sur quoi*

quoil il demanda qui étoient ceux qui fuyoient ; & comme on lui eut dit, *Les François*, " Je " maurs heureux," reprit-il, & il expira. Peut-être que la perte d'un pareil homme étoit d'une plus grande conséquence pour la nation que la conquête de tout le Canada ne lui étoit avantageuse.

Québec se rendit bientôt : cependant la campagne suivante les François firent de vigoureux efforts pour le reprendre ; mais le Gouverneur fit une brave défense jusqu'à l'arrivée d'une escadre Angloise sous les ordres du Lord *Cokville*. Nous nous dédommageâmes ainsi amplement de toutes nos pertes précédentes. Les François continuèrent la guerre en Amérique seulement pour obtenir une capitulation honorable : nous emportâmes toutes les places du Canada l'une après l'autre, & à la fin Montréal tomba entre nos mains, ce qui acheva de nous donner l'empire absolu de toute l'Amérique-Septentrionale.

Au reste il seroit à propos d'examiner si les conquêtes contribuent beaucoup à rendre une nation puissante. L'éclat de la victoire ne devoit jamais nous éblouir au point de ne pas interroger notre raison. Un Etat n'est puissant que par sa population : car la force d'un pays dépend de la petite frontière qu'il a à défendre, & de la situation de l'ennemi. Mais dans un vaste Empire, avant qu'une armée ait traversé la moitié de son territoire, l'autre peut être déjà entre les mains de l'ennemi. Je ne vois donc pas avec les mêmes transports que les autres ces immenses acquisitions. Les manufactures, le commerce & les richesses de ces pays reculés ne pourront

pourront jamais nous dédommager de la perte continuelle de sujets utiles qui vont s'y établir. Le petit peuple s'expatrie toujours sans peine, & c'est cependant sa valeur & son industrie qui font la force d'un Etat ; car que peut-on attendre dans le danger d'hommes perdus de luxe & de débauche ? Ils peuvent bien nous donner l'exemple de la lâcheté, mais jamais celui de l'honneur. Les Espagnols & les Portugais étoient beaucoup plus puissans avant la découverte des deux Indes qu'ils ne le sont à présent. C'est ainsi qu'un Etat s'enrichit, mais il perd des hommes ; il accumule des trésors, mais il ne peut soutenir l'industrie : aussi voit-on que ces deux nations sont incapables de se défendre contre de puissans voisins. L'or qu'ils tirent de l'Amérique n'enrichit qu'un petit nombre : on voit chez eux l'extrémité de l'opulence, & l'extrémité de la misère. Les riches regardent leurs concitoyens comme des esclaves qui travaillent pour eux & qui les détestent : les pauvres n'ont aucunes possessions à défendre ; de sorte que ces Etats n'ont d'autre milice qu'une troupe de misérables, qui servent par force, toujours prêts à fuir & non à se battre, ou des hommes opulens & distingués, qui sont braves par orgueil, & énervés par le luxe. Nous ne sommes pas encore dans ce cas, & cela n'arrivera même jamais, si nous ne prenons pas la manie des conquêtes pour le bien public.

L E T T R E XXIX.

NOS succès en Amérique ne nous coûtèrent pas de grands efforts ; mais nous en fîmes d'extraordinaires en Europe, & cela presque inutilement.

tilement. Nous ne pouvions que nous défendre, & nous en vinmes enfin à bout presque malgré la fortune. Vous avez vu le Roi de Prusse pressé de toutes parts par les plus grandes puissances du continent, & le seul allié qu'il eut, réduit à capituler. Il trouva cependant des ressources dans son génie & son intrépidité, & il résolut de se défendre. Il écrivit d'abord cette lettre frappante au Roi d'Angleterre: *Est-il possible que votre Majesté ait assez peu de force d'ame & de constance pour perdre courage à l'occasion d'un petit revers de fortune? Nos affaires vont-elles si mal qu'elles ne puissent se rétablir? Considérez la démarche que vous m'avez fait faire, & souvenez-vous que vous êtes la cause de mes malheurs. Sans vos assurances flatueuses, je n'aurois jamais abandonné mes anciens alliés. Je ne me repens pas du traité que j'ai conclu avec vous; mais je vous prie de ne pas m'abandonner à la merci de mes ennemis, après m'avoir attiré sur les bras toutes les puissances de l'Europe.*

Cependant les François & les Impériaux allèrent après une campagne heureuse assiéger Leipzig au milieu de l'hiver. Alors le Roi de Prusse s'avança pour les attaquer, mais ils se retirèrent à son approche. Il les atteignit néanmoins à Rosback, & remporta sur eux une victoire complète. D'un autre côté les Autrichiens conservoient encore la supériorité; ils avoient battu le Prince de Bevern, Général Prussien, & ils le firent même prisonnier. Alors Frédéric fait aussitôt une marche forcée de soixante lieues, joint les vainqueurs auprès de Breslau, leur livre bataille, les met en fuite, leur prend quinze-mille prisonniers, assiège cette place, & s'en remet bientôt en possession. Ces succès rapides ranimèrent le courage de ses alliés.

La Convention de Closter-seven n'eut pas été plutôt signée entre les Ducs de *Cumberland* & de *Richelieu*, que les deux partis s'accusèrent mutuellement d'infractions. Les Hanovériens déclamoient contre la rapacité du Général François, & la brutale insolence de ses troupes. *Richelieu* récrimina, & voulut traiter en conquête un pays, qui s'étoit seulement engagé à rester neutre. On ne garde jamais les traités que par force ou par intérêt : la bonne-foi politique est un mot qui ne signifie rien. Les François opprimèrent les Hanovériens, & ceux-ci reprirent les armes. Le Prince *Ferdinand de Brunswick* se mit à leur tête, fit d'abord la petite guerre avec succès, & se rendit à la fin formidable. Le Roi de Prusse se vit dès lors plus à son aise ; il gagna des batailles, il en perdit, mais il fut toujours redoutable. Jamais personne ne porta l'art de la guerre à un plus haut point de perfection que lui. On ne distingua plus les saisons, & l'Europe vit avec étonnement les Puissances ennemies s'entredéchirer au milieu des glaces & des frimats. Jamais on ne vit tant de batailles, tant de sièges, tant d'art & tant de valeur. Les Généraux à venir pourront apprendre dans les mémoires de ces campagnes l'art de désoler la terre, & d'augmenter les malheurs du genre humain.

Nous étions cependant tranquilles chez nous ; mais les Anglois, par cet instinct de bravoure qui les caractérise, voulurent bientôt partager ces périls. Aussitôt que le Roi fut informé que le Prince *Ferdinand* étoit à la tête de ses Hanovériens, il exposa au Parlement l'heureux tour que ses affaires avoient pris, & demanda d'amples subsides pour seconder la fortune ; ce qui lui fut accordé.

Pitt, qui avoit gagné la faveur du peuple, & s'étoit élevé en s'opposant aux vues du Roi pour la conservation de son Electorat, commença dès lors à montrer encore plus de zèle qu'aucun de ses Ministres précédens pour satisfaire son maître, ou pour terminer plutôt la guerre. Il ne fut pas plutôt rentré en place, que l'esprit national se reveilla, & força tous les obstacles. La gloire militaire devint une passion générale dans tous les ordres du Royaume, & *George*, voulant profiter de la circonstance, envoya le Duc de *Marlborough* en Allemagne avec un petit corps de troupes pour seconder les opérations du Prince *Ferdinand*. Il se livra peu après une grande bataille à *Crevelt*, & nous y acquîmes de vains lauriers. La victoire de *Minden* ne nous fut pas plus utile. Cependant l'armée Angloise dans le continent montoit alors à plus de trente-mille hommes; nous battîmes l'ennemi presque partout, & cependant il continuoît toujours à nous faire tête sans vouloir parler de paix. La guerre étoit une espèce de trafic pour quelques Généraux, & il faut avouer qu'ils y gagnoient beaucoup plus que la nation. Je ne parlerai pas des marches, contremarches, campemens, rencontres, sièges, ou batailles, qui caractérisèrent cette guerre meurtrière; ni de quelques officiers Allemands, dont les noms barbares choquent l'oreille, ou le sens d'un vrai patriote. A la fin nous commençâmes à ouvrir les yeux, & nous nous aperçûmes avec douleur, que nous prodiguions en vain notre sang & nos trésors pour des triomphes stériles. On commençoit déjà à murmurer lorsque le Roi mourut presque subitement le vingt-cinq d'Octobre. Il s'étoit levé à l'ordinaire

dinaire de bon matin, & voyant que le tems étoit beau, il dit qu'il iroit faire un tour de promenade; un moment après, comme il étoit seul, on l'entendit tomber dans son appartement. On accourut, & on le porta sur son lit; alors il ordonna d'une voix mourante qu'on fit venir la Princesse *Amélie*: mais avant qu'elle put arriver, il expira à l'âge de 77 ans, au milieu de nos victoires, & dans le tems que nous commencions à penser plus raisonnablement sur la manie des conquêtes. Jamais monarque ne mourut plus à propos pour lui même; l'esprit de faction se présentoit en silence, & menaçoit son successeur. *George* n'étoit pas brillant, il ne pensoit qu'à ses Etats d'Allemagne, & ses Ministres gouvernoient l'Angleterre à leur gré. Deux écrivains ont tracé son caractère. Quant à sa capacité, dit l'un, je voudrois plutôt trouver l'occasion de la louer que de l'entreprendre moi-même. L'autre parle de ce Prince en ces termes: De quelque côté qu'on le considère, il y a beaucoup de raisons pour autoriser nos justes éloges. Aucun de ses prédécesseurs ne vécut aussi longtems, & ne fut aussi heureux que lui. Ses sujets se perfectionnèrent dans le commerce & les arts; il donna l'exemple de l'économie, mais nous ne l'imitâmes pas. Il étoit violent & emporté; mais sa conduite n'en souffrit jamais, parce qu'elle étoit généralement fondée sur la raison. Il étoit intègre & plein de candeur, toujours fidèle à sa parole, & constant dans l'amitié; il ne renvoya jamais de Ministres que lorsqu'il y étoit forcé par la rage des factions. En un mot il cultiva plutôt les vertus utiles que les éclatantes; & content d'être bon, il n'envioit pas la grandeur des autres Princes.

LETTRE XXX.

IL est triste que les éloges accordés aux vivans fassent souvent tort au mérite qu'on veut célébrer. On ne sauroit trop louer le successeur de *George II.* & quiconque aime sa patrie n'a rien à souhaiter si non qu'il persévère dans le bien & la vertu. Jamais Monarque ne parvint au trône dans un moment plus critique. La nation s'étoit couverte de gloire, mais elle étoit dégoutée de la guerre; elle s'attendoit que ses ennemis humiliés demanderoient la paix à genoux, & cependant elle murmuroit du poids immense des impôts qu'on exigeoit d'elle. Une partie du peuple s'enrichissoit par la guerre, & l'autre étoit sur le point de faire banqueroute. D'ailleurs le trône étoit assiégé par des hommes ignorans & factieux, qui n'avoient en vue que leurs propres intérêts, & vouloient persuader au Prince qu'ils se proposoient seulement le bien du Royaume. Cependant les sages, quoiqu'ils sentissent le prix de nos triomphes, craignoient cependant les conséquences de la continuation de la guerre. Rien ne pouvoit égaler l'ardeur & l'intrepidité avec lesquelles toutes nos expéditions navales avoient été conduites depuis la catastrophe de *Byng*. La bravoure Angloise & notre intelligence supérieure de la mer avoient paru avec éclat dans toutes nos rencontres avec l'ennemi, & nous annéantimes à la fin la marine Française. Un certain enthousiasme militaire gagna tous les rangs, & les corsaires mêmes se battoient autant pour la gloire que par esprit d'intérêt. Les Amiraux
Hawke,

Hawke, Howe, Boscawen, Pocock, &c. fixèrent toujours la victoire, tandis-que les Capitaines *Tyrrell, Foster, Gilchrist, Lockhart* & autres déso- loient le commerce de l'ennemi, & quoiqu'ils es- fuyassent quelquefois des revers, ils se firent tou- jours honneur. Je ne citerai qu'un seul exemple de l'intrepidité de nos gens de mer, que la pos- térité ne pourroit croire, s'il étoit le seul. Je parle du Capitaine *Death*, qui commandoit un vaisseau corsaire, nommé *Le Terrible*. Il s'étoit d'abord rendu maître d'un riche navire mar- chand, & il revenoit triomphant dans sa patrie, lorsqu'il fut rencontré par *La Vengeance*, corsaire de St. Malo, supérieur en force. Les François lui reprirent bientôt sa proie, & continuèrent à l'attaquer vivement ; ils perdirent dans cette ac- tion leur capitaine, son premier lieutenant, & les deux tiers de leur équipage. Mais *Le Terrible* souffrit encore plus, & lorsque l'ennemi alla à l'abordage, il ne vit qu'une horrible scène de car- nage & de désolation : de deux-cens hommes il n'y en eut que seize qui survécurent à cette bou- cherie.

A la fin la Cour de Versailles demanda la paix, & l'on nomma des plénipotentiaires pour travail- ler à cet ouvrage si salutaire aux deux partis. La France envoya à Londres *M. de Buff*, homme plutôt fait pour les intrigues de la politique, que pour agir avec l'intégrité requise dans le ministre d'un grand peuple ; & nous envoyâmes *M. Stanley* à Paris.

Au reste la négociation fut sans effet, quoi- qu'on traitât sur ce principe, que les deux na- tions seroient regardées comme maîtresses de leurs conquêtes respectives, & n'en rendroient aucune
que

que par échange ; ce qui donnoit tout l'avantage aux Anglois, qui n'avoient perdu que Minorque. On ne peut décider si la France traita de bonne foi ; mais nos ministres ne furent pas contents de ses procédés. *Pitt*, qui étoit depuis longtems comme l'ame de tous nos conseils, méprisoit les chicanes de la politique. Il négotia avec candeur pour le bien de sa patrie. Les deux Cours convinrent de quelques articles, & on espéroit fortement la paix. Les François cédoient le Canada, un fort sur le fleuve du Sénégal en Afrique, & nous rendoient Minorque. Le grand point à discuter étoit le droit de pêche qu'ils réclamoient sur le banc de Terre-neuve, & le dédommagement qu'ils demandoient pour la prise de leurs vaisseaux avant la déclaration de guerre. On disputa vivement ; mais néanmoins on étoit sur le point d'un accommodement, lorsque l'Ambassadeur d'Espagne interposa tout-à-coup dans la négociation, pour ajuster en même tems les prétentions de sa cour. *Pitt* observa avec raison, que comme le Roi Catholique n'avoit pas pris part à la guerre, il étoit absurde qu'il se mêlât du traité de paix. Il saisit cette démarche sous son vrai point de vue, c'est à dire que la France & l'Espagne s'étoient liguées pour soutenir leurs intérêts réciproques. Comptant donc sur son intégrité, & peut-être trop fier de sa faveur chez le peuple, il traita le Ministre François avec beaucoup de hauteur ; celui-ci s'en plaignit à la cour, & il fut bientôt rappelé.

On auroit peut-être pu blâmer cette conduite de *Pitt*, s'il n'avoit pas eu des indices certains d'une alliance secrète entre la France & l'Espagne. Ces deux Puissances avoient signé le fameux traité, appelle

appelé *Le Pacte de Famille*, par lequel elles s'engageoient à faire la guerre conjointement. On proposa donc de prévenir leurs desseins, en déclarant sur le champ la guerre à l'Espagne : mais d'autres membres du conseil étoient d'avis d'agir avec plus de délibération, & soutenoient qu'il étoit injuste de se venger d'une injure avant qu'elle fut commise ; ils représentoient encore que l'Ambassadeur d'Angleterre à la Cour de Madrid donnoit sans cesse des assurances des intentions pacifiques du Roi d'Espagne. *Pitt* leur répondit, mais sans les convaincre, & alors il résolut de mettre bas ses emplois, puisqu'il ne pouvoit plus conduire, dit-il, la machine du gouvernement. Il y avoit deux factions dans le Conseil d'Etat, celle de ceux qui avoient été à la tête des affaires sous le dernier règne, & celle des nouveaux Ministres nommés par *George III.* La retraite d'un homme pétulant qui les éclipsoit, ne déplut ni aux uns ni aux autres : mais ils se divisèrent bientôt entr'eux, & leur méintelligence subsiste encore sous le beau nom d'amour de la patrie.

Cependant on fut obligé de déclarer la guerre à l'Espagne, ce qui prouve que *Pitt* étoit bien fondé lorsqu'il demandoit une rupture avec cette couronne. Quoique nous nous trouvassions alors obligés de continuer la guerre avec de grands désavantages, la fortune ne cessa pas néanmoins de nous favoriser. L'Amiral *Rodney* & le Général *Monckton* allèrent attaquer la Martinique, dont ils se rendirent maîtres : le Capitaine *Hervey* s'empara de Ste. Lucie, & la Grenade se rendit au Général *Walsh* : en un mot, toutes les Isles neutres tombèrent entre nos mains. On frappa un coup encore plus hardi & plus important contre les Espagnols ;

gnols; nous attaquâmes la Havanne, qui est comme la clef de toutes leurs possessions d'Amérique; le Gouverneur fit une belle défense; mais la place fut enfin obligée de capituler. Ainsi les ennemis de la Grande-Bretagne étoient humiliés dans les quatre parties du monde; la France avoit perdu son commerce & sa marine, & l'Espagne avoit été punie de sa témérité. Ces deux Puissances pensèrent donc sérieusement à la paix par la médiation du Roi de Sardaigne. Le Duc de *Bedford* fut envoyé à Versailles, & le Duc de *Nivernois* vint à Londres. Enfin la paix fut signée à Fontainebleau par le Duc de *Bedford* pour l'Angleterre, le Duc de *Praslin* pour la France, & le Marquis de *Grimaldi* pour l'Espagne. Les François nous cédèrent tout le Canada, leurs prétentions sur les Isles neutres, & le privilège qu'ils révéndiquoient de pêcher sur le banc de Terre-neuve fut restreint à certaines limites. L'Espagne nous donna de son côté la Floride, de sorte que l'Empire Britannique devint immense; & si l'on juge de la grandeur d'un Etat par l'étendue de ses possessions, nous sommes supérieurs aux Romains.

Mais aucun peuple ne devroit compter sur des domaines éloignés; sa véritable force doit être au dedans. Quand les branches d'un Empire, pour ainsi dire, deviennent trop étendues, elles ne font qu'intercepter sa nourriture, & l'épuiser à la fin. On a donc tort de se plaindre que l'Angleterre n'ait pas imposé des loix plus dures à ses ennemis, & n'ait pas gardé toutes ses conquêtes. Nos possessions ne sont déjà que trop étendues. La politique ne peut gouverner qu'une certaine portion de territoire, passé quoi tout son éclat n'est qu'une pompe

pompe vaine, & sa prétendue grandeur n'est que le faux embonpoint d'un valétudinaire.

FIN DU SECOND VOLUME.



Mais aucun peuple ne sauroit compter sur des hommes éloignés ; la véritable force doit être au dedans. Quand les branches d'un Empire, pour ainsi dire, deviennent trop étendues, elles ne font qu'intercepter la nourriture, & l'épuiser à la fin. On s'en voit de se plaindre que l'Angleterre n'ait pas imposé des loix plus dures à ses ennemis, & n'ait pas gardé toutes ses conquêtes. Nos institutions ne sont que des trop étendues. La puissance ne peut gouverner qu'une certaine portion de territoire, & elle doit tout son éclat à une pompe



225
1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

Liste des Souscripteurs.

A. **M.** Adams.
M. Adernell.

M. Adrian.
M. Aduran.
M. St. Alban.
M. Algram.
Mlle. Aldercambe.
Mde. Alington.
M. Allcock.
M. Allen.
M. Anderson.
M. Ardet.
M. Arnold.
M. Atkinson.
M. Atterbury.
Mlle. St. Aubin.
M. Aylmer.

B. M. Balderton.
M. Bam.
M. Bangall.
M. Barclay.
M. Barrow.
M. Basset.
M. Baver.
M. Bearblock.
M. Beecroft.
M. Bedell.
M. Behn.
M. Bell.
M. Bellaffise.
M. Bellefond.
M. Bemal.
M. Bengavy.
M. Beresford.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

M. Berguer.
 Mde. B. Berton.
 M. Bettefworth.
 M. Billott.
 M. Bionti.
 M. Bird.
 M. Blake.
 M. Bolle.
 M. Bonhotte.
 M. Bonpere,
 M. Boon.
 M. Borelle.
 M. Boscomb.
 M. Botes.
 M. de la Boulaye.
 M. Boulogne.
 M. Bourequin.
 M. Bouvier.
 M. Buoville.
 M. Briel, Académie de
 M. Buck.
 M. Burall.
 M. Burke.
 M. Burland.
 M. Burton.
 M. Busby.
 M. Buttecar.
 M. Byron.
 C. M. Calliere.
 M. Cambden.
 M. Campbell.
 M. Carew.
 M. Carey.
 M. Carnan.
 M. Carr, Académie de
 M. Castel.
 M. Chalmer, Académie de
 M. de la Chapelle.
 M. Charpentier.

Mlle.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

- Mlle. Chafferaux.
- M. Chevalier.
- M. Cheveron.
- M. Christie.
- Mlle. Clarke.
- M. Clarisse.
- M. Collins.
- M. Colville.
- M. Connor.
- M. Conway.
- M. Cornforth.
- M. Craven.
- Crevecœur, M. le Marquis de.
- Crevecœur, Mde. la Marquise de
- M. Crisset.
- M. Cromer.
- M. Cugnet.
- M. Cunningham.
- D. M. Davies.
- Mde. Den.
- M. Derby.
- M. Desmarais.
- M. Devons.
- M. Dickenson.
- M. Dimisdale.
- M. Dobinson.
- M. Doddet.
- M. Donne.
- M. Downs.
- M. Drake.
- M. Drayton.
- M. Dufey.
- M. Dunbar.
- M. Dupas.
- M. Duranti.
- E. M. Eaton.
- M. Ebenen.
- M. Egerton.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

- M. Elin, Académie de
 M. J. Emery.
 M. Emery.
 Escarano, M. le Chevalier d'
 M. Evans.
 F. M. Fagel.
 M. Fahie.
 M. Falconer.
 M. Farell.
 M. Farmer.
 M. Featherstone.
 M. Fiacre.
 M. Fisher, jun.
 M. Forbes.
 M. Fox.
 M. Fowley.
 M. Frazer.
 M. Freeman.
 Mlle. de Frêne.
 M. Freville.
 M. Frome.
 M. Frost.
 G. Mde. Galabin, Pension de
 M. Gardner.
 M. Garnier.
 M. Gavey, jun.
 M. George.
 M. Gilchrest.
 M. Gilimer.
 M. Gilliefs.
 M. Giraud.
 M. Godet.
 M. Godwin.
 M. Gordon.
 M. Gosling.
 M. Gotobed.
 M. Gottam.
 M. Gottorp.

M.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

- M. Grandpré.
- M. Grant.
- M. Gueulette.
- M. Guyon.
- H. M. Hallifax.
- M. Hankin.
- M. Harding.
- M. Harper.
- Mlle. Hervey.
- M. Heister.
- M. Hazel.
- M. Hay.
- M. Helmer.
- Mlle. Henning.
- M. Herman.
- M. Hodeck.
- M. Hogarth.
- M. Hudson.
- M. de la Huerta.
- M. Hurkin.
- M. Huguenin.
- Hudson de Laval, M. le Chevalier
- M. Hybon.
- I. M. Imber.
- M. Ingerton.
- M. Ingelby.
- M. Inskill.
- M. Irefell.
- M. Irvine.
- M. Isart.
- M. Ivon.
- J. Jamaïque, M. le Marquis de la
- M. James, Académie de
- M. Jacquillard.
- M. Jaquin.
- M. Jeanbaptiste.
- Mde. Jones.
- M. Jumonville.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

- M. Jurat.
 K. M. Kelly.
 M. King.
 M. Korbet.
 L. M. Lacombe.
 M. Lancelot.
 M. Lamarche.
 M. Lambert.
 M. Lapierre.
 M. Lafalle.
 M. Lefat.
 M. Lejeune.
 M. Lemiere.
 M. Leplaténier.
 M. Lindsay.
 M. Linnet.
 M. Lipscomb.
 M. Listell.
 Mde. Lloyd.
 M. Lochee, Académie Militaire de
 M. Long.
 M. Lovel.
 M. Lusbeck.
 M. Luttrell.
 M. Lynd.
 M. Littleton.
 M. M. Macdonald.
 M. Maclachlan.
 M. Maidment, jun.
 M. Maquer.
 M. Martin.
 Massaran, Mde. la Princesse de
 M. Massey.
 M. Masson.
 M. Matthews.
 M. Mattocks.
 M. Mayra.
 M. Meanwell.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

M. Menevil.
 M. Mery.
 Mlle. de Mexeroles.
 M. Milner.
 M. Miffale.
 M. Mitchell.
 M. Mixter.
 M. Mollard.
 M. Monet.
 M. Montrose.
 M. de Morande.
 M. Morgan.
 M. Morisson.
 M. Mossard.
 M. Moffet.
 M. Mottaire.
 M. Murphy.
 M. Murray.
 M. Mustel.
 M. Myron.
 M. Mysford.
 N. M. Nancy.
 M. Nantill.
 M. Naudin.
 M. Navailles.
 M. Naverri.
 M. Naires.
 M. Néret.
 M. Néricot.
 M. Néry.
 M. Neville.
 M. Nevron.
 Lord Newhaven.
 M. Nicaise.
 M. Nion.
 M. Nistel.
 M. Natland.
 M. Niverote.

M.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

	M. Nixon.	10
	M. Norton.	10
	M. Norville.	10
	M. Noguere.	10
	M. Nougues.	10
	M. Nurfe.	10
	M. Nuffell.	10
O.	M. Ormond.	10
	M. Owen.	10
	M. Opham.	10
	M. Ortis.	10
P.	M. Paliffot.	10
	Mlle. Palmer.	10
	M. Pamphilon.	10
	M. Panage.	10
	M. Pangrole.	10
	M. Panayre.	10
	M. Papal.	10
	M. Payne.	10
	M. Payton.	10
	Lady Pelham.	10
	M. Peepwell.	10
	M. Pennyworth.	10
	M. Perkins.	10
	M. Perfin.	10
	M. Pleydell.	10
	M. Pierrepont.	10
	M. Pillot.	10
	S. E. M. Pizzoni, Ministre de Venise.	10
	M. Poignant.	10
	M. Pomfret.	10
	M. Pombel.	10
	M. Ponall.	10
	M. Pope.	10
	M. Powell.	10
	M. G. Powney.	10
	M. H. Powney.	10
	M. Prade.	10

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

M. de Prémonval.
 M. Preston.
 M. Prévile.
 M. Prideaux.
 M. Prurot.
 M. Pugh.
 M. Putter.
 M. Pyefinch, jun.
 Q. M. Quarn.
 M. Quick.
 M. Quin.
 R. M. Rabener.
 M. Racine.
 M. Radnor.
 Mlle. Radnall.
 M. Raimond.
 M. Raifer.
 M. Randall.
 M. Randolph.
 M. Rath.
 M. Ravinel.
 M. Ravot.
 M. Redhead.
 M. Redward.
 M. Regnier.
 M. Remiot.
 M. Renauldin.
 M. Rest.
 M. de Retaivole.
 M. Revioles.
 M. Richard.
 M. Rigby.
 M. Rilli.
 M. Riquet.
 M. Riom.
 M. Risset.
 M. Rivard.
 M. Rhodes.

M.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

M. Robeck.
 M. Robson.
 M. Romer.
 M. Rook.
 M. Roffelati, Académie de
 M. Roffin.
 M. Roffiter.
 M. Rouberville.
 M. Rouffet.
 M. Roustan.
 M. Roxan.
 M. Roxburgh.
 M. Rufford.
 M. Rushout.
 M. Russell.
 M. de Ruigny.
 S. M. Sancy.
 M. Sanlwit.
 M. Sardale.
 M. Saxby.
 M. Saulters.
 M. Saville.
 M. Scott.
 M. Seires.
 M. de Sericourt.
 M. Seymour.
 M. Sholbolds.
 M. Shortal.
 M. Shunill.
 M. Sibile.
 M. Sibon.
 M. Sidney.
 M. Simonet.
 M. Sincerton.
 M. Sinclair.
 M. Sionnet.
 M. Smith.
 M. Somarret.

M.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

- M. Sond.
M. Spencer, jun.
M Stanhope.
M. Staton.
M. Stewart.
M. Stitchall, jun.
M. Store.
M. Straitman.
M. Strutt.
M. Sturdy.
M. Sultis.
M. Sureau.
M. Sutton.
M. Swain, Académie de
M. Swift.
T. M. Tamar.
M. Tandon.
M. Tentrunck.
M. Teffet.
M. Theobald.
M. Thiebaut.
M. Thierry.
M. Thirsley.
M. Thomas.
M. Thornbury.
M. Threehouses.
M. Tillotson.
M. Titus.
M. P. Tivolle.
M. Tomlinson.
M. Topman.
M. Torbay.
M. Tourville.
M. Trevor.
M. Trion.
M. Trisset.
U. M. Usher.
M. Uffant.

M.

LISTE DES SOUSCRIPTIONS.

	M. Uffis.	
V.	M. Valbelle.	
	M. Vales.	
	M. Wallace.	
	M. Valloton.	
	M. Vanderlin.	
	M. Vernon.	
	M. Vincent.	
	M. Vinox.	
W.	M. Wabel.	
	M. Wager.	
	M. Wagneux.	
	Lady C. Waldegrave.	
	M. Wallis.	
	M. Walstein.	
	M. Wandicke.	
	M. Warren.	
	M. Watel.	
	M. Watson.	
	M. Were.	
	M. West.	
	M. Whitehurst.	
	M. Willcox.	
	M. Williamson.	
	M. Wilmer.	
	M. Wilson.	
	M. Witaker.	
	M. Wranhall.	
	M. Wyat.	
X.	M. Xarette.	
	M. Ximenés.	
Y.	M. Yates.	
	M. Yoman.	
	M. Young.	
Z.	M. Zarelle.	



